REVUE

DES

DEUX MONDES

XIIIe ANNÉE. — NOUVELLE SÉRIE

1er OCTOBRE 1843.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DES

DEUX MONDES

TOME QUATRIÈME

TREIZIÈME ANNÉE. — NOUVELLE SÉRIE

PARIS
AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DES BEAUX-ARTS, 10

1843

FERNAND.

PREMIÈRE PARTIE.

FERNAND DE PEVENEY A KARL STEIN.

Tu l'as voulu, je suis parti, j'ai fui. D'ailleurs, j'étais au bout de mes forces et de mon courage. Quelle vie ! quel enfer ! Non, il n'est pas d'enfer qui ne soit doux après une pareille vie. D'où vient donc que mon cœur est triste jusqu'à la mort? d'où vient qu'au lieu de l'enivrer, le sentiment de sa prochaine délivrance le torture et le déchire? Tu m'avais promis la joie du prisonnier qui voit tomber ses chaînes : les cris seuls de mon désespoir ont salué jusqu'ici mon acheminement à la liberté. Combien de temps a duré ce voyage? Un jour, un siècle, je ne sais. Les arbres qui fuyaient sur le bord de la route m'apparaissaient comme des ombres éplorées; j'entendais des sanglots dans les sifflemens de la bise. Pourrai-je dire jamais les luttes et les combats que j'ai livrés et soutenus contre moi-même durant ce funeste trajet? Une fois, ne sentant plus en moi l'énergie de ma résolution, j'ai fait tourner bride aux chevaux; mais en apercevant, du haut d'une colline, Paris comme un gouffre béant à l'horizon, saisi d'épouvante, j'ai consulté mon cœur et repris tristement le chemin de la solitude. J'arrive enfin : j'ai revu sans plaisir et sans

émotion les ombrages paternels et la demeure où je suis né. Ma tête est en feu; une ardente inquiétude m'agite et me dévore. Que se passe-t-il? que va-t-il se passer? Que résultera-t-il du coup affreux qu'il me reste à porter? A ces questions, ma raison se perd. Toi cependant, unique confident de cette lamentable histoire, prends pitié de deux infortunés; soutiens-les l'un et l'autre dans cette dernière épreuve. Dirige la main qui veut et qui n'ose frapper; le coup porté, sois tout entier à la victime.

KARL STEIN A FERNAND DE PEVENEY.

Du calme, du sang-froid! Tâchons de ne point mettre à tout ceci plus de solennité que la situation n'en comporte. Dis-toi bien d'abord qu'il ne t'arrive rien que de simple et de très vulgaire : tous les hommes ont passé par là. Ton histoire court les rues; tu l'as coudoyée vingt fois sans t'en douter. Ne te flatte donc pas de l'idée que tu as ouvert une nouvelle voie, et que tu explores en ce moment des terres inconnues et des landes désertes. Sache au contraire que tu viens d'entrer dans un chemin battu, où tu ne saurais manquer de rencontrer bonne et nombreuse compagnie. Je conviens que la route est rude, et que tous ceux qui l'ont faite avant toi n'en ont emporté ni les ronces ni les épines; mais il ne faut, pour en sortir, qu'un peu de courage et de volonté : nous en aurons, Fernand; tu me l'as promis, et j'y compte.

Tu es parti, c'est bien. En ces sortes d'exécutions, mieux vaut frapper de loin que de près; la main est plus ferme, le trait plus assuré. On n'assiste point aux convulsions de la victime, on n'entend pas ses cris, on ne voit point ses larmes, et l'on échappe ainsi au spectacle le plus déplorable que puisse offrir la passion aux abois. Ajoute que la victime elle-même en est plus calme et plus résignée, car en ceci les femmes ressemblent fort aux enfans, qui tombent et se relèvent sans pleurer, s'il n'est personne autour d'eux pour les plaindre et pour les consoler.

Tu souffres et tu t'effraies du coup qu'il te reste à porter : c'est ainsi que, dans les jeunes ames, il survit long-temps à l'amour un sentiment d'honneur et de probité impérieux autant que la passion. On aime avec sa conscience long-temps après qu'on a cessé d'aimer avec son cœur. Je suis convaincu, toutefois, qu'en retranchant de ses scrupules l'orgueil et la vanité qui s'y mêlent, on se sentirait plus tranquille. Quelle étrange présomption de croire que, parce qu'on

quitte une femme, cette femme n'a plus qu'à se jeter par la fenêtre, à moins qu'elle ne préfère se laisser mourir de chagrin! Les femmes en rient entre elles. Je soupçonne, pour ma part, qu'il leur déplaît moins d'être quittées que nous ne nous plaisons à le croire. La preuve en est que, lorsque nous leur restons, ce sont elles qui nous abandonnent. Rassure-toi donc, et ne t'exagère pas avec trop de complaisance la gravité du mal que tu vas faire; sois humble, tu seras soulagé. Que se passe-t-il? Jusqu'à présent rien que je sache. Que va-t-il se passer? Dieu seul le peut savoir. Quoi qu'il arrive, sois sûr que l'harmonie universelle n'en sera point troublée.

Ami, crois-moi, hâte-toi d'en finir avec cette vie qui n'a plus pour excuse l'entraînement, l'amour et le bonheur; arrache-toi de ce ténébreux abîme dans lequel tu viens d'enfouir les plus belles années de ta jeunesse. Aujourd'hui, il en est temps encore; demain, peut-être, il serait trop tard. Je ne me donne ni pour un quaker ni pour un puritain : je ne fais profession ni de vertu ni de morale, je hais les pédans et les cuistres, les hypocrites et les cafards; mais lorsqu'on s'est attardé trop long-temps dans ces liaisons que réprouve le monde, je sais à quel prix on en sort, heureux lorsqu'on peut en sortir! On s'y abandonne aisément; il semble qu'on sera toujours maître de reprendre sa place au soleil dans cette société dont on a fait si bon marché d'abord, et à laquelle il faut tôt ou tard revenir. En effet, voici qu'un beau jour on sent s'éveiller en soi le sentiment de l'ordre et du devoir, l'instinct de la famille, le besoin des affections permises; mais lorsque, tendant la main vers ces trésors follement dédaignés, nous voulons franchir la distance qui nous en sépare, bien souvent il arrive qu'épuisés par de vains efforts, nous retombons dans le gouffre que nous avons creusé nous-mêmes, et qui finit par nous engloutir. Combien d'existences ainsi perdues qui promettaient au début d'être honorables et fécondes! Que d'infortunés, retenus au passé par un clou de fer, qui voient se fermer à jamais devant eux les portes d'or de l'avenir! Tu es jeune, tu peux tout réparer; hâte-toi, ne croupis pas plus long-temps dans ce bagne infect qu'on nomme l'adultère. C'est toi qui l'as dit, quelle vie! quel enfer! C'était bien la peine, pour en venir là, de trahir le plus noble cœur qui ait jamais battu dans une poitrine humaine!

Le jour même de ton départ, je me suis présenté chez le comte. Je l'ai trouvé seul au salon; sous prétexte d'une forte migraine, Mme de Rouèvres s'était retirée de bonne heure dans son appartement. Aussitôt qu'il m'a vu entrer : — Vous savez, m'a-t-il dit en

venant à moi, que Fernand est parti? — Oui, lui ai-je répondu, et je crains que son absence ne se prolonge au-delà de nos prévisions. — Tant pis, a répliqué M. de Rouèvres; il nous manquera, nous l'aimons beaucoup. Vous me voyez tout attristé de son départ. — Je me suis assis, nous avons causé; ton nom est revenu plus d'une fois dans notre entretien. — J'espère bien, m'a-t-il dit, que ce n'est pas un embarras d'affaires qui l'oblige à quitter Paris : s'il en était autrement, je ne pardonnerais pas à Fernand de ne s'être point adressé à moi. Il avait remarqué ta tristesse en ces derniers temps, tes attitudes silencieuses, ton air sombre, ton front rêveur; il craignait que son amitié n'eût été trop discrète et trop réservée. Plus d'une fois j'ai voulu changer le cours de la conversation, mais c'est toujours à toi qu'il a fallu revenir. Ton avenir le préoccupe. — Il est temps, m'a-t-il dit, que Fernand songe sérieusement à utiliser les dons que lui a octroyés le ciel. Il n'est pas d'homme, quelque richement que l'ait doté le sort, qui doive se croire affranchi de la nécessité du travail. Nous ne recevons qu'à la condition de rendre, et plus la destinée nous a favorablement traités, plus nous avons d'obligations vis-à-vis de nous-mêmes et de nos semblables. A ce compte, nous avons le droit de beaucoup exiger de notre jeune ami. — A vrai dire, j'avais le cœur navré de l'entendre parler de la sorte; j'en rougissais pour toi. Je sais qu'en général on aime à s'égayer aux dépens des maris. Volontiers on se raille de leur fol aveuglement et de leur confiance devenue proverbiale; mais, quand cette confiance et cet aveuglement ne sont pas autre chose que la noble sécurité d'un esprit honnête et d'une ame chevaleresque, le monde n'en rit plus, et c'est sur ceux qui en abusent que retombent le blâme et la honte. En bonne conscience, t'es-tu jamais demandé à quelle supériorité personnelle tu dois d'avoir enlevé à cet homme l'amour et l'honneur de sa femme? Je me suis souvent posé cette question, et je t'avoue brutalement que je n'ai jamais pu y répondre. Il est vrai que vis-à-vis de la comtesse, tu as eu l'immense avantage de ne pas être son mari. Et puis, M. de Rouèvres doit manquer nécessairement d'idéal et de poésie; C'est une nature froide et positive qui n'entend rien, je le jurerais, au jargon des ames incomprises. Il n'en faut pas plus, par le temps qui court, pour tout justifier aux yeux de la passion; seulement les honnêtes gens commencent à trouver que cela fait pitié.

Allons, point de faiblesse! Les choses se passeront cette fois comme toujours : larmes, sanglots, imprécations, prières; on voudra se tuer, on se consolera.

FERNAND DE PEVENEY A KARL STEIN.

Lis la lettre que je reçois. Si telle est sa douleur pour une séparation qu'elle croit momentanée, quel sera son désespoir lorsqu'elle apprendra que c'est d'une rupture qu'il s'agit, d'une séparation éternelle! Tu penses la connaître, tu ne la connais pas; tu ne sais pas à quels excès la passion peut pousser cette tête exaltée. Orgueil ou pitié, j'hésite et je tremble. Ne hâtons rien, ne précipitons rien! C'est un cœur digne à tous égards de soins et de ménagemens; laisse-moi le préparer peu à peu au sacrifice, et l'y conduire, s'il est possible, sans trop de déchiremens et par d'insensibles détours. Le ciel m'est témoin que, si je n'écoutais que ma fatigue et mon impatience, j'en finirais sans plus attendre; mais de quelques ennuis que son amour m'ait abreuvé, je ne puis oublier qu'elle m'aime, et que je l'ai long-temps aimée.

Tu me parles de M. de Rouèvres. Va, cet homme, sans s'en douter, s'est mieux vengé par son aveugle sécurité, qu'il ne l'aurait pu faire en m'immolant au ressentiment le plus légitime. Jamais sa main n'a touché la mienne que je n'aie senti la rougeur de la honte me monter au visage; je n'ai jamais affronté sans pâlir la sérénité de son regard et la cordialité de son accueil. La confiance, l'estime et l'affection qu'il m'a témoignées, auront été mon châtiment et mon supplice. Par quel charme fatal, par quelle pente irrésistible en sommes-nous arrivés, Arabelle et moi, à trahir ce loyal esprit et ce noble cœur? Hélas! que te dirai-je que tu ne saches déjà? Tu fus témoin de mon bonheur. Tu sais que ce bonheur fut tel que Dieu lui-même ne m'eût pas infligé une plus rude expiation. Il est un adultère qui va front levé, face découverte. Celui-là du moins a le mérite de la franchise et le courage de la révolte. Il accepte la lutte au grand jour, et n'usurpe pas les bénéfices de la société qu'il outrage; il a quelque chose de la grandeur déchue de l'ange rebelle de Milton. Mais il en est un autre, hypocrite et lâche, vivant de ruse et de mensonge, rampant dans l'ombre comme un reptile, traînant à sa suite le remords, la peur et la honte. C'est l'adultère à domicile : c'est à ce vampire que j'ai donné à sucer le plus pur de mon sang; c'est ce minotaure qui a dévoré les plus fécondes années de ma jeunesse. La lassitude est venue vite, l'ennui ne s'est pas fait attendre; c'est qu'il n'est pas d'amour si vivace qui ne s'étiole bientôt dans une atmosphère si malsaine.

Voici mon plan, tu l'approuveras, je l'espère : écrire de loin en loin à Arabelle; trouver chaque fois un nouveau prétexte pour prolonger mon absence; passer insensiblement des expressions de la tendresse au langage de la raison; éclairer peu à peu son cœur, l'amener par degrés à des sentimens plus paisibles, et la déposer ainsi, sans la briser ni la meurtrir, sur le seuil de la réalité. Je compte sur ton assistance. Nul doute que les premiers cris de sa passion blessée n'arrivent jusqu'à toi. Ménage à la fois et son orgueil et son amour; laisse-lui croire qu'en la quittant, c'est moi seul que je sacrifie, et que, si son bonheur m'était moins cher que le mien, je serais encore auprès d'elle.

Depuis que ce plan est arrêté, je me sens plus ferme et plus calme. Je viens d'écrire à Arabelle. Je me suis épuisé à torturer mon cœur pour en faire jaillir deux ou trois pâles étincelles. Quel ennui! Si tu as un ennemi, souhaite-lui d'avoir à écrire une lettre d'amant à la femme qu'il n'aime plus. Autant vaudrait souffler sur les cendres d'Ilion pour en tirer un peu de flamme.

KARL STEIN A FERNAND DE PEVENEY.

Ah! faible, faible cœur! Ainsi, pour te troubler, il aura suffi d'une lettre! Voici déjà que tu trembles et que tu hésites! voici qu'au lieu d'aller droit au but, tu prends le chemin de traverse! Si dès à présent tu fléchis, que sera-ce donc lorsque Arabelle, éclairée sur son sort, à chaque courrier t'enverra sous enveloppe les fureurs d'Hermione, les sanglots d'Ariane et les plaintes de Calypso! Enfant, tu n'y résisteras pas; tu reviendras, esclave soumis et repentant, reprendre le collier de misère. Je ne me dissimule pas ce que la position a de pénible et de périlleux : il n'est pas de chaîne, je le sais, qu'il ne soit plus aisé de rompre que ces liens si doux à former; mais si la tâche est rude, la vanité, je te l'ai déjà dit, nous en exagère singulièrement les difficultés, et toujours est-il qu'il se faut garder de trop prendre au sérieux les lamentations de ces belles abandonnées. Il est bien rare, quand nous les délaissons, qu'elles n'aient pas sous la main une consolation toute prête. As-tu remarqué que le chêne ne perd ses feuilles que pour en prendre de nouvelles? Les femmes, en amour, ne font guère autrement.

Tu tiens à connaître mon sentiment sur le plan de campagne que tu t'es tracé; à quoi bon? Tu ne serais pas homme, si, en demandant

un conseil, tu n'étais décidé par avance à ne suivre que ta fantaisie. D'ailleurs c'est l'avis d'Arabelle qu'il faudrait avoir en ceci. Pour ma part, j'ai toujours pensé qu'en amour comme en politique, mieux vaut sauter par la fenêtre, au risque de se rompre le cou, que de se laisser mettre à la porte et traîner dans les escaliers. Je pense aussi qu'en tranchant le nœud gordien, Alexandre-le-Grand a voulu montrer aux amans de quelle façon ils s'y doivent prendre pour dénouer le lien qui les blesse.

FERNAND DE PEVENEY A KARL STEIN.

Par goût et par tempérament, je répugne aux partis extrêmes. Souffre donc que je m'obstine à suivre la ligne de conduite que je me suis tracée; c'est une voie lente, mais sûre. Avec un peu de patience et de ménagement, les choses auront leur cours naturel, et s'éteindront sans éclat et sans bruit. Je n'en suis déjà plus aux élans de la passion; j'ai quitté les cimes brûlantes pour les régions tempérées et sereines. Je ne désespère pas d'y amener doucement Arabelle. Bien qu'elles se ressentent de cette sourde inquiétude qui précède la fin du bonheur, ses lettres sont plus calmes que je ne devais raisonnablement m'y attendre. Elle en arrivera d'elle-même à comprendre la nécessité d'une séparation; l'idée que j'en souffre autant qu'elle, et que j'immole mon bonheur au soin de son repos, en vue de sa propre gloire, exaltera ses forces et lui rendra la résignation plus facile. Le temps et le monde feront le reste.

Je respire enfin, je commence à renaître. J'ai subi l'influence de la terre natale; le silence des champs est descendu peu à peu dans mon cœur. Ami, la nature est bonne; vainement avons-nous négligé son culte et porté loin d'elle nos désirs et nos ambitions; mère indulgente, nous n'avons qu'à lui revenir pour qu'elle nous ouvre aussitôt son sein. Heureux qui sait borner sa vie à l'aimer et à la comprendre!

Ma maison s'élève à mi-côte sur le bord de la Sèvres nantaise, dans un petit coin de ce bas monde qu'on peut dire chéri du ciel. Je t'en ai parlé souvent; mais moi-même qu'en savais-je alors? Ce n'est qu'au retour des longues absences, lorsqu'on a pleuré et souffert au loin, qu'on aime et qu'on apprécie sa patrie. Tu n'as vu nulle part de plus belles eaux, ni de plus frais ombrages; nulle part, tu n'as rencontré de plus riantes solitudes. Les visiteurs que ce pays attire

durant l'été s'arrêtent à Clisson, et n'arrivent pas jusqu'ici, où l'on n'entend que le bruit des écluses. C'est sous ce toit que mon père a vécu, dans le creux de cette vallée, à l'ombre de ces bois, au murmure de ces claires ondes. Sa vie et sa mort furent d'un heureux et d'un sage. C'est ainsi que je prétends vivre et mourir. Ce que je sais des hommes et de la passion me suffit. Je ne suis point né pour ces orages. Je tiens de mon père des goûts simples, des instincts paisibles; comme lui, je passerai mes jours dans la paix et dans la retraite. Les voies du monde sont trop difficiles; il faut, pour s'y tenir droit et ferme, un pied plus sûr que le mien. Si j'ai pu, avec le cœur le plus pur et les intentions les plus honnêtes, y glisser dès les premiers pas, que serait-ce quand j'aurais dépouillé tout-à-fait les pudeurs et les scrupules du jeune âge! Je m'y perdrais. Je m'en retire dès à présent sans regret et sans amertume, l'ayant trop vu pour l'aimer et point assez pour le haïr. Je conçois que la société n'approuve pas de semblables projets : c'est une maîtresse d'hôtel garni qui tient fort à louer ses chambres; mais comme il se trouve toujours plus de gens qu'il n'en faut pour les occuper, ne saurait-elle, sans nuire à ses intérêts, permettre à quelques enfans de la Bohême de loger en plein air et de coucher à la belle étoile? Un tel exemple n'est guère contagieux. Je n'ignore aucune des hautes vérités qu'à ce propos on a mises en circulation. Je sais qu'un homme n'est compté pour rien, s'il n'est pas quelque chose, c'est-à-dire s'il n'a pas une position, un état, une carrière. Cependant s'il m'est doux, à moi, de n'être rien? Si vos emplois ne me tentent pas? Si je ne me soucie ni de vos places ni de vos honneurs? Si je préfère le silence à vos bruits, le repos à vos agitations et la solitude à vos fêtes? C'est alors que la société, qui ne supporte point patiemment qu'on puisse se passer d'elle, vous jette à la face les noms d'égoïste et de lâche. A son aise! l'aubépine est en fleurs, les oiseaux chantent dans les haies, et mon cheval est là, tout sellé, qui m'attend. Vois mon père d'ailleurs; il ne fut ni avocat ni député, pas même maire de son village. Il ne fut rien qu'un homme heureux; mais, durant trente ans, son bonheur rayonna comme un soleil sur ces campagnes. Pas un coin de cette terre qu'il n'ait embelli ou fertilisé. Il a couvert ces coteaux de pampres, ces champs de blés, ces vergers de fruits. Après avoir écrit avec la bêche et la charrue des poèmes qui ne périront pas, il dort en paix sous les arbres qu'il a plantés, et les paysans gardent pieusement sa mémoire. Tel est le sort que j'envie; mes ambitions ne vont pas au-delà, et, quelque fatal qu'il ait été, je ne me repens

plus de l'essai que je viens de faire, puisque je lui dois d'avoir entrevu de bonne heure et compris le vrai but de ma destinée.

Tu le vois, me voici tout près d'emboucher les pipeaux champêtres! Paris m'a fait amoureux de l'églogue. A ce compte, tu devines aisément l'emploi de mes journées. Jusqu'à l'heure où le facteur de la commune passe devant ma porte, je suis triste, inquiet, tourmenté. Quand je l'aperçois de loin avec sa boîte en sautoir, ses guêtres de cuir aux jambes et son bâton ferré à la main, mon cœur se serre. S'il me remet une lettre d'Arabelle, j'en brise le cachet avec humeur, et c'est un jour perdu pour la joie; mais qu'il passe sans s'arrêter, je sens aussitôt mes poumons qui se dilatent, l'air de la liberté qui m'inonde, et je pars plus léger qu'un faon courant sur l'herbe des clairières.

Je vais à l'aventure où me mène mon cheval ou ma fantaisie. Aujourd'hui pourtant, après t'avoir écrit, je pousserai résolument jusqu'au château de Mondeberre. L'histoire du château se cache dans l'ombre des temps féodaux : la châtelaine est belle encore, et sa destinée est touchante. Mme de Mondeberre perdit, après un an de mariage, son mari, jeune et beau comme elle, tué misérablement par son meilleur ami dans une partie de chasse. Veuve à vingt ans, comblée de tous les dons de la naissance et de la fortune, elle dit au monde un éternel adieu, et se retira avec sa fille, qui comptait quelques mois à peine, dans ce manoir qu'elle n'a plus quitté, malgré les sollicitations de ses amis et de sa famille.

Je n'étais guère qu'un enfant alors; mais cette histoire, que j'entendais conter autour de moi, préoccupait et charmait à la fois mon imagination naissante. Un soir, j'en entrevis l'héroïne à travers le feuillage éclairci de son parc. Qu'elle m'apparut belle et charmante! mais en même temps qu'elle me sembla imposante et fière! Je n'oublierai jamais de quelle façon il me fut donné de lui parler pour la première fois.

J'avais seize ans : j'aimais la chasse avec passion. Un jour que j'avais battu sans succès nos landes et nos bruyères, je m'en revenais d'un pas découragé, quand tout à coup mes chiens firent lever un lièvre qui disparut dans un épais fourré. Les chiens l'y suivirent, et moi-même je m'y jetai avec une sauvage ardeur. Toi qui n'as jamais brûlé de poudre qu'au tir, tu ne sais pas quelle fièvre, ou plutôt quel démon s'empare, en ces instans, de notre être. J'éventrai une haie qui me faisait obstacle, et, le visage et les mains en sang, je me précipitai sur la trace des chiens, les animant de la voix, et ne m'aper-

cevant pas que je me trouvais dans une propriété particulière, enceinte de murs et de haies vives. M'étant posté au détour d'une allée, j'attendis mon lièvre, et lui lâchai au passage une charge de plomb dans le flanc. Presque aussitôt des cris partirent à quelques pas de moi. Je me retournai et reconnus Mme de Mondeberre et sa fille. L'enfant se pressait avec effroi contre sa mère; celle-ci était pâle et tremblante. Je devinai sur-le-champ ce qui se passait en elle : je compris quels funèbres échos je venais d'éveiller dans son cœur, et que j'étais à ses yeux l'appareil vivant du supplice qui l'avait faite veuve à vingt ans. J'aurais voulu m'abîmer à cent pieds sous terre. Par un brusque mouvement, je me débarrassai de mon carnier et le lançai avec mon fusil par-dessus le mur d'enceinte; puis, ayant renvoyé mes chiens, je m'avançai timide et confus, et balbutiai quelques excuses. Mme de Mondeberre en parut touchée; elle me sut gré surtout de l'avoir devinée et comprise. Je me nommai : mon nom ne lui était pas étranger; elle me dit qu'autrefois les Peveney s'étaient alliés à sa famille. J'ignore comment il arriva que nous nous prîmes à marcher doucement dans les allées du parc, elle appuyée sur mon bras, et moi tenant sa fille par la main. C'était une belle enfant, déjà grave et sérieuse, comme tous les enfans qui de bonne heure ont vu pleurer leur mère. Bien que la douleur eût terni sur son front l'éclat de la jeunesse, Mme de Mondeberre était calme et sereine. Rien n'est bon et sain à la longue comme de vivre avec les morts. Quand je fus près de me retirer, je lui renouvelai mes excuses. — Si j'étais votre amie, me dit-elle, je vous ferais une prière. — Madame, ordonnez, m'écriai-je. — Je vous prierais, ajouta-t-elle, de renoncer à un jeu cruel, trop souvent fatal aux mères et aux épouses. — Dans mon trouble, je ne sais trop ce que je répondis; mais toujours est-il que je ne chassai plus à partir de ce jour.

Ce fut à peu de temps de là que mon père, n'ayant pu s'entendre avec l'intendant du château au sujet de prétendus empiétemens de terrain (les domaines de Mondeberre et de Peveney ont de tout temps été limitrophes) prit le parti de s'adresser à la châtelaine. Il s'ensuivit des relations précieuses; des rapports fréquens et presque familiers s'établirent entre nos deux maisons. Mme de Mondeberre était simple, sans ostentation dans son deuil; elle ne faisait ni spectacle ni bruit de ses pleurs et de ses regrets. On s'imaginait dans le pays que ses appartemens étaient tendus de noir, et qu'elle passait tous ses jours enfermée, comme Artémise, dans le mau-

solée de son époux. Il n'en était rien; comme tous les sentimens profonds, sa douleur discrète et voilée se laissait à peine deviner. A la gravité d'une vertu toute romaine, elle joignait les graces naturelles de l'esprit et de la beauté. Elle portait un mort dans son cœur; mais elle était pareille à ces tombes agrestes qui, n'étalant ni monument ni inscriptions funèbres, se cachent humblement sous un tertre de fleurs et de verdure. J'accompagnais mon père au château; souvent j'y allais seul. J'étais jeune : mes sens et mon imagination s'éveillaient; j'avais les inquiètes ardeurs de mon âge, qu'irritaient encore le silence des champs et la solitude où j'avais grandi. Je voyais Mme de Mondeberre à peu près tous les jours; nous avions, le soir, de longs entretiens sous les marronniers du parc. Nous allions parfois avec sa fille nous asseoir sur le bord de l'eau. Eh bien! tel était le sentiment de respect et d'admiration que m'inspirait cette noble créature, qu'il ne m'est pas arrivé de me sentir une seule fois ému ou troublé par le charme de sa personne, ni d'emporter, en la quittant, une pensée que j'aurais craint d'avouer hautement devant elle. Mon père mourut. Mme de Mondeberre m'aida et me soutint dans cette grande épreuve : en pleurant avec moi, elle rendit mes larmes moins amères. Je me rappelle encore ses paroles pleines de douceur, ses conseils remplis de sagesse. — Nous devons, me disait-elle, honorer les êtres que nous avons aimés, moins par nos sanglots que par nos actions, en songeant sans cesse que, tout morts qu'ils sont, ils nous voient; que, tout heureuse et toute détachée qu'elle est des choses d'ici-bas, leur ame peut souffrir de nos fautes. — La foi et la piété respiraient dans tous ses discours, avec l'espoir d'une vie meilleure où Dieu réunit pour l'éternité les ames fidèles qui se sont aimées sur la terre. Je ne me lassais pas de l'entendre : en l'écoutant, je me sentais plus fort et consolé.

Cependant je ne tardai pas à être repris de cette turbulente inquiétude à laquelle la mort de mon père avait d'abord imposé silence. Un brûlant désir de voir et de connaître s'empara tout à coup de mon cœur et de tous mes sens. J'étais libre, maître de ma fortune et de ma destinée. Décidé à partir pour Paris, je fis part de mon projet à Mme de Mondeberre, qui n'en parut point surprise. — Vous voulez partir, me dit-elle; c'est tout simple, la curiosité sied à votre âge : il est bon, d'ailleurs, qu'un homme sache le monde et la vie. Partez donc. A votre retour, vous apprécierez mieux les biens que vous allez quitter. — Puis elle me parla longuement de ce monde et de cette vie nouvelle que j'allais aborder. Tandis que nous causions, Alice, sa

fille, se tenait près de nous, debout, silencieuse, immobile. Cette enfant m'aimait, et je l'aimais aussi comme un doux reflet de sa mère. Lorsqu'elle savait que je devais venir, elle allait m'attendre au bout du sentier, courait à moi du plus loin qu'elle m'apercevait, et, me prenant par la main, m'amenait triomphante au château. Cette fois, il me fut impossible d'obtenir d'elle un sourire, ni même un regard. Je voulus l'attirer, mais elle s'échappa de mes bras. La veille de mon départ, j'allai faire mes adieux à Mme de Mondeberre. Tous les détails de cette soirée sont aussi présens à mon esprit que s'ils dataient d'hier seulement. Le jour tombait, on touchait à la fin d'octobre; quand j'entrai, un grand feu clair brillait dans l'âtre; la châtelaine était assise dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte. Sans se lever, elle me tendit la main et me fit asseoir auprès d'elle; elle m'entretint encore une fois de la mer semée d'écueils sur laquelle j'allais m'aventurer; sa voix était plus grave et plus tendre que d'habitude. S'en étant retirée de bonne heure, elle ne savait guère du monde que ce que j'en savais moi-même; mais elle avait beaucoup réfléchi, et, me voyant près de quitter nos campagnes pour aller, sans guide et sans appui, me mêler, si jeune encore, aux flots des hommes et des choses, elle en éprouvait comme un sentiment de maternel effroi. Tandis qu'elle parlait, le vent d'hiver remplissait le parc d'harmonies lugubres. J'entendais le bruit sec et morne des feuilles desséchées; je voyais sur la cime des arbres se balancer de noirs corbeaux. Je fus saisi d'une grande tristesse, et de sombres pressentimens m'assaillirent; mais ma résolution était prise, et Mme de Mondeberre elle-même semblait envisager ce départ comme une nécessité. — Adieu donc! me dit-elle, nous prierons le ciel pour qu'il vous donne toutes les félicités que vous méritez. — Avant de me retirer, je demandai à embrasser Alice, qui n'avait point encore paru. Sa mère l'envoya chercher; on l'amena presque malgré elle. — Enfant, lui dis-je, vous ne m'aimez donc plus? A ces mots, elle fondit en pleurs. Je partis; je n'avais point d'amour pour Mme de Mondeberre, Alice comptait au plus dix ans; je partais libre de tous liens. D'où venait donc cette voix mystérieuse qui, tandis que je m'éloignais, de loin en loin me criait brusquement que je tournais le dos au bonheur?

Hélas! durant ces sept années, les ai-je assez souillés et profanés, ces purs et chastes souvenirs! Aussi, n'ai-je point encore osé porter mes pas vers Mondeberre, tant je me reconnais indigne de rentrer dans ce saint asile. Il m'a semblé qu'auparavant je devais m'imposer

pour ainsi dire une quarantaine morale; il me semble, encore à cette heure, que je vais y retrouver le fantôme de ma jeunesse, qui refusera de me reconnaître et s'enfuira d'un air irrité.

LE MÊME AU MÊME.

Hier donc, après t'avoir écrit, je suis parti pour Mondeberre. J'ai fait la route au pas de mon cheval, lentement, religieusement, ainsi que se font les pèlerinages. Le ciel gris et voilé s'harmoniait avec les dispositions de mon ame. J'ai suivi les sentiers que suivait autrefois ma jeunesse; j'ai reconnu tous les bouquets d'arbres, tous les buissons en fleurs, tous les accidens du paysage; il n'y avait que moi de changé. J'aperçus bientôt, à travers le feuillage, les tours noircies du château féodal, la plate-forme ombragée d'ormeaux, les pans de murs habillés de lierre. A ces aspects, j'ai senti plus profondément ma misère et ma déchéance; j'ai pleuré sur moi-même et me suis abîmé dans la mélancolie des jours mal employés. Ainsi, j'allais comme autrefois, plein de trouble, le long de ces haies; seulement, au lieu du trouble poétique et charmant qui remplit d'harmonies et d'images gracieuses le matin de l'existence, je traînais avec moi cette morne inquiétude, cette lourde fatigue que laisse après elle la passion désabusée.

Je mis pied à terre à la petite porte du parc et j'entrai. Aussitôt je me sentis enveloppé d'ombre et de silence. Il me sembla que je retrouvais un Éden depuis long-temps perdu et regretté, et dans ce court enivrement j'oubliai les douleurs de l'exil.

Après avoir erré çà et là, j'allai m'asseoir sur un banc de pierre, à demi caché sous un massif d'ébéniers et de lilas qui secouaient à l'entour leurs grappes embaumées. J'étais plongé depuis près d'une heure dans mes souvenirs, lorsque j'entendis le frôlement d'une robe et le bruit d'un pied léger sur le sable fin de l'allée. Je levai la tête et vis, à quelques pas de moi, Mme de Mondeberre, non pas comme autrefois, pâlie par la douleur, austère et grave, ainsi qu'il sied aux veuves, mais fraîche, souriante et parée, comme la nature, de toutes les graces du printemps. C'était bien son front intelligent et fier, mais rayonnant cette fois du doux éclat de la jeunesse; c'étaient ses beaux yeux bleus, moins les larmes qui en avaient terni l'azur; c'était sa noble démarche, moins les chagrins qui l'avaient brisée. Ses cheveux blonds, qu'autrefois elle cachait sévèrement comme un luxe

mal séant au deuil, ruisselaient en boucles d'or le long de son visage. Les flots de gaze et de mousseline qui l'enveloppaient tout entière lui donnaient l'air d'une de ces apparitions vaporeuses que les poètes voient flotter sur le bord des lacs, dans la brume argentée des nuits. Je crus d'abord que c'était une illusion de mes sens, et je restai debout, immobile, à la contempler, tandis qu'elle m'observait de ce regard limpide et curieux qui n'appartient qu'aux gazelles et aux jeunes filles. Enfin je me décidai à marcher vers elle; mais à peine eus-je fait quelques pas, qu'elle s'enfuit, et je m'arrêtai à suivre des yeux sa robe blanche à travers la ramée. N'était-ce point Mme de Mondeberre en effet? Je la vis apparaître, au bout de quelques instans, telle à peu près que je l'avais vue autrefois; seulement les années qui venaient de s'écouler avaient laissé sur ses traits comme sur les miens des traces de leur passage. Aussitôt que je l'aperçus, je courus vers elle, et je pressai avec attendrissement ses deux mains sur mes lèvres et contre mon cœur. Elle-même était émue, et c'est à peine si dans le trouble des premiers momens nous pûmes échanger quelques mots. Enfin je songeai à la chère enfant qui avait tant pleuré le jour de mon départ. Je parlai d'Alice à sa mère. « Elle vous a bien reconnu, me dit-elle; c'est elle qui m'a dit que vous étiez là. Je vous croyais encore à Paris. » Ces paroles me frappèrent d'étonnement et presque de stupeur. « Quoi! m'écriai-je, cette blanche et belle créature que je viens d'entrevoir.... — C'est Alice, c'est ma fille, » répondit Mme de Mondeberre avec un sourire de tendresse et d'orgueil. Quoi de plus simple, et ne devais-je pas m'y attendre? Ne savais-je pas que l'enfance hérite de ceux qui la précèdent, et que c'est des fleurs tombées de notre front que le temps tresse des couronnes à la génération qui nous suit? Vois pourtant quelle chose étrange! ma pensée ne s'était pas une seule fois arrêtée aux changemens que ces sept années avaient dû amener chez Alice, et je croyais naïvement que j'allais retrouver sous ces ombrages l'enfant que j'y avais laissée. Heureusement la nature n'est ni oublieuse ni imprévoyante comme l'esprit de l'homme. Rien ne la distrait de son œuvre. Tout meurt et tout renaît; un nouveau jet remplace la pousse qui s'effeuille; à la voix qui s'éteint, une voix plus fraîche succède; au flot qui se retire, un flot plus harmonieux; près d'une grace qui se fane, il en est toujours une autre qui fleurit. Ainsi, renouvelant sans cesse son impérissable beauté, la nature marche sans s'arrêter dans son immortelle jeunesse.

Mlle de Mondeberre ne tarda pas à nous rejoindre. Elle rougit en

nous abordant; la jeune fille se souvenait sans doute, et peut-être était-elle confuse des larmes qu'avait versées l'enfant. Moi-même je me sentais troublé. C'est qu'en effet, pour un homme encore jeune, je ne sais rien de plus troublant que de retrouver ainsi, dans tout l'éclat et dans toute la gloire de ses belles années, l'enfant qu'on a jadis aimée avec toutes les familiarités d'une tendresse fraternelle. Si de son côté la jeune fille n'a rien oublié, la gêne est égale de part et d'autre, et la position doublement embarrassante. On se rappelle qu'on a joué ensemble sur les pelouses, qu'on s'est aimé, qu'on se l'est dit en toute liberté comme en toute innocence, et l'on est là, tremblant et rougissant, ne sachant quelle contenance garder ni comment concilier les rapports familiers du passé avec la réserve mutuelle qu'on doit s'imposer désormais. Mme de Mondeberre comprit ce que la situation avait de difficile; elle nous en tira avec sa grace accoutumée.

Alice est l'image de la jeunesse de sa mère. Mme de Mondeberre est si belle encore et si jeune, qu'en la voyant près de sa fille on les prendrait pour les deux sœurs. En me retrouvant près de ces deux charmantes femmes, dans ce parc où rien n'est changé, il m'a semblé que je ne m'en étais jamais éloigné, et que j'avais rêvé l'absence et la douleur. Il suffit de revoir un instant les lieux et les êtres aimés pour combler aussitôt l'abîme qui nous en a long-temps séparés. Tu penses cependant à combien de questions il m'a fallu répondre. On eût dit que j'arrivais des lointains pays. Pour ces deux chastes créatures qui n'ont jamais quitté leur nid, n'arrivais-je pas en effet des contrées lointaines? J'ai parlé de Paris, et vaguement des ennuis qui m'y avaient assailli; j'ai dit mon dégoût du monde, ma résolution de vivre désormais dans le domaine de mes pères. Puis est venu mon tour d'interroger. J'ai demandé quels grands évènemens s'étaient passés à Mondeberre durant mon absence. On m'a répondu en souriant que les lilas avaient fleuri sept fois, et que les marronniers qui balançaient leurs panaches blancs sur nos têtes avaient sept fois changé de feuillage. Ainsi causant, nous allions à pas lents, le cœur plein d'une douce joie, et recueillant, comme des pervenches, le long des allées les frais souvenirs que nous y avions semés autrefois.

Sur le soir, nous avons gagné le château; j'ai respiré, en y entrant, je ne sais quel bon parfum d'honnêteté, d'ordre et d'innocence, qui m'a reporté délicieusement aux meilleurs jours de mon jeune âge. J'ai tout revu, tout reconnu : les mêmes meubles étaient encore à la

même place; les mêmes serviteurs qui m'avaient vu partir m'ont souhaité la bienvenue. Comme autrefois, la table du salon était chargée de fleurs, de livres et d'ouvrages de tapisserie. Le temps, qui change tout, n'a rien changé dans cet asile; il n'y a qu'une enfant de moins et qu'un ange de plus. Nous avons dîné sur la terrasse. Les nuages s'étaient dissipés; le soleil, près de disparaître, envoyait ses derniers rayons mourir à nos pieds; les oiseaux, avant de s'endormir, nous donnaient leurs plus beaux concerts. Ce bienveillant accueil, cette hospitalité si franche et si gracieuse, ces deux nobles femmes qui me souriaient comme deux sœurs, ces serviteurs joyeux de me revoir, enfin cette belle nature qui semblait, elle aussi, fêter le retour de l'enfant prodigue, tout cela remplissait mon ame d'une pure ivresse. Parfois je me demandais si je veillais, et si ce n'était pas un songe. Quand je partis, les étoiles brillaient depuis long-temps dans le bleu du ciel. Je m'en retournai calme, heureux, rasséréné, meilleur enfin que je n'étais venu; mais je devais, en rentrant chez moi, retrouver le souvenir d'Arabelle, comme un malfaiteur qui se serait introduit dans ma maison et m'aurait attendu, traîtreusement caché derrière ma porte.

On me remit une lettre que le facteur avait jugé convenable de n'apporter que le soir. J'examinai la suscription avec un sentiment de terreur; je reconnus la main d'Arabelle.

Je ne sache pas que jamais lettre soit arrivée plus mal à propos; il me sembla que c'était un créancier impitoyable qui réclamait le prix d'un jour de bonheur et d'oubli. Imagine un forçat un peu poétique parvenu à briser ses chaînes. Il s'est échappé le matin, et, durant tout un jour, il a bu à longs traits l'air enivrant de la liberté; il a marché tout un jour sans liens et sans entraves; il a vu le soleil se coucher dans sa gloire; il s'apprête à dormir sur un lit de mousse, sous la voûte étoilée, pour reprendre au matin sa course aventureuse. Tout le charme et tout le ravit. Mais voici qu'au moment où son cœur n'est qu'une hymne de délivrance, on le reprend, on l'arrête, on lui remet les fers aux pieds; voici qu'on le ramène au bagne, qu'il croyait avoir fui pour jamais. Tel est l'effet qu'a produit sur moi cette lettre; elle m'a rejeté violemment sur le sol de la réalité. Ce n'eût été la veille qu'un mouvement d'humeur; ce fut cette fois de la colère et presque de la haine. Je rompis le cachet et je lus quelques lignes. Au sortir du chaste et paisible intérieur où je venais de goûter des joies si simples et si pures, ce langage passionné me choqua comme

un son faux et discordant. Et puis, toujours la même chose! Je n'ai pas eu le courage d'aller jusqu'au bout : je lirai le reste dans quelque romau nouveau.

Adieu. Quand tu seras las du bruit et de la foule, viens te reposer auprès de moi; tu trouveras toujours sur le pas de ma porte deux bras amis qui s'ouvriront pour te recevoir.

KARL STEIN A FERNAND DE PEVENEY.

Ainsi tu romps avec la société : il faudra bien que la société s'en console. Vis aux champs, s'il te plait d'y vivre. Les gentilshommes d'autrefois, qui valaient bien ceux d'aujourd'hui, cultivaient leurs terres et faisaient du bien à leurs paysans; je ne pense pas que ce soit déroger que d'en faire autant. Seulement n'oublie pas que ton père ne fut un homme heureux que parce qu'il fut un homme utile. Être utile, c'est la question. « Si vous vous sentez les passions assez modérées, écrivait un philosophe à je ne sais quel gentillâtre qui lui demandait conseil; si vous vous sentez l'esprit assez doux, le cœur assez sain pour vous accommoder d'une vie égale, simple et laborieuse, restez dans vos domaines, faites-les valoir, travaillez vous-même, soyez le père de vos domestiques, l'ami de vos voisins, juste et bon envers tout le monde; servez Dieu dans la simplicité de votre cœur : vous serez assez vertueux. » Toi, cependant, ne te hâte point de décider irrévocablement de tes goûts, de ta vocation et de ta destinée; tu es sous le coup de préoccupations trop vives pour pouvoir encore sainement en juger. A Dieu ne plaise que je te blâme de songer à régler ta vie! J'écrirais volontiers, comme Pline le jeune, que le cours régulier des astres ne me fait pas plus de plaisir que l'arrangement dans la vie des hommes. Seulement, attends le calme et la réflexion; mets de l'ordre dans tes sentimens avant d'essayer d'en mettre dans l'agencement de ton existence. On ne jette pas l'ancre en pleine mer durant la tourmente.

Ici, rien de nouveau. Mme de Rouèvres est souffrante; elle ne voit et ne reçoit personne. On ne se gêne pas, dans le monde, pour attribuer à ton absence ce soudain amour de retraite et de solitude. Le monde est une petite ville où tout se sait. Je ne vois guère que le mari qui, fidèle à la tradition, ne soit pas dans le secret de la comédie. Fasse le ciel qu'il vive toujours dans la même ignorance! car je ne le crois pas homme à prendre patiemment son malheur.

Plus il aurait poussé loin la confiance et l'aveuglement, plus il serait implacable dans son ressentiment et terrible dans sa vengeance. C'est une de ces ames inflexibles dans leur droiture, qui pardonnent d'autant moins, que pour leur propre compte elles n'ont pas besoin d'indulgence. Il aime sa femme, j'en ai la conviction, d'un amour plus profond et plus vrai que n'a jamais été le tien. Outragé dans son honneur et blessé dans son affection, j'ignore à quel parti il se résoudrait; mais à coup sûr ce ne serait point à la résignation. Je l'ai vu dernièrement; il m'a semblé tristement préoccupé de l'état maladif de la comtesse. Je lui ai conseillé les eaux et les voyages. Il y avait songé; mais la comtesse s'y refuse. C'est fâcheux : un petit voyage au Spitzberg aurait bien fait ton affaire. Bref, c'est là qu'en sont les choses. Pousse au dénouement : j'ai hâte de nous savoir sortis de cette maudite galère.

FERNAND DE PEVENEY A KARL STEIN.

Il semble qu'en retournant à Mondeberre j'ai remonté le cours de ma jeunesse et ressaisi par le bout de leurs ailes mes années envolées. Mon cœur se délasse et s'apaise; je n'entends plus en lui que le roulement sourd de la tempête qui s'éloigne. Souvent j'ai vu la Sèvres, grossie par les pluies d'orage, déborder et couvrir de limon et de sable nos champs et nos guérets; ce n'était qu'en rentrant dans son lit qu'elle reprenait, au bout de quelques jours, la transparence de ses ondes : c'est l'image de ma destinée. Quoi que tu puisses dire, je vivrai sous ce coin de ciel; la réflexion, mes instincts et mes goûts, tout m'y fixe et tout m'y enchaîne. Je ne serai pas inutile au bien-être de ces campagnes. Je me suis écrié d'abord, comme Alexandre, que mon père ne m'avait laissé rien à faire; mais, en y regardant de plus près, j'ai compris que dans la voie des améliorations, quelle qu'en soit d'ailleurs la nature, le mieux est toujours à trouver. Je fais de grands projets; si je parviens à en réaliser quelques-uns, ma vie n'aura pas été stérile. Je fais aussi de doux rêves; s'ils ne m'échappent pas tous, ma vie n'aura pas été sans bonheur. Tu le vois, c'est un parti pris : déjà je construis des granges, je plante des peupliers, j'ouvre des chemins vicinaux. Cette activité du corps me repose des fatigues de l'ame. Tous ces détails de la vie rustique, au milieu desquels je me suis élevé, me charment et m'attirent au-delà de ce que je pourrais exprimer. La terre est bonne à ceux qui l'aiment et qui

la cultivent. Tu ne sais pas, toi, de quel amour on se prend à l'aimer, et combien cet amour, à l'encontre de quelques autres, est sain au cœur et à l'esprit! Le soir, je monte à cheval, et la journée s'achève à Mondeberre. Là, on cause, on lit, on parle de ce qu'on a lu; quelque vieux gentilhomme du voisinage vient se mêler à l'entretien. M[lle] de Mondeberrre se met au piano et chante; on va s'asseoir sur le banc de pierre, sous les touffes de lilas et de faux ébéniers, ou bien, si la soirée est belle, on fait atteler la calèche, et l'on gagne Mortagne ou Tiffauges. On admire le paysage, on s'arrête devant les ruines, on évoque les vieux souvenirs. Près de se quitter, on s'étonne de la fuite des heures, et l'on se sépare en échangeant ce doux mot : A demain! Si je comparé l'existence que je mène ici avec celle que je menais là-bas : ici, le repos dans le travail, des jours sereins, des relations paisibles, de chastes affections avouées à la face du ciel; là-bas, l'agitation dans l'oisiveté, les soucis rongeurs, les efforts impuissans d'un amour épuisé, les querelles à essuyer, les soupçons à subir; tous les tiraillemens, toutes les exigences d'une passion qu'on ne partage plus, tout cela dans l'ombre et n'osant se montrer : alors je me demande comment il s'est pu faire que j'aie vécu là-bas de cette rude vie, lorsque j'avais ici un Éden ouvert à toute heure.

M[lle] de Mondeberre est charmante; telle dut être sa mère à seize ans. Je ne sais rien de plus poétique ni de plus touchant que l'intérieur de ces deux femmes, qui, sans autre ressource que leurs tendresses mutuelles, se font l'une à l'autre un monde toujours nouveau. Je ne pense pas qu'il soit possible de rencontrer entre deux créatures plus d'harmonies et de rapports, plus de sympathies et de convenances. Leurs cheveux ont la même nuance, leurs yeux le même azur, leurs lèvres le même sourire, leur ame et leur esprit le même goût et le même parfum. Seulement, à cause de son éducation solitaire, n'ayant jamais quitté le domaine où elle a grandi, M[lle] de Mondeberre a quelque chose de plus agreste et de plus sauvage qui ne messied point aux graces de la jeunesse. Élevée loin du monde, elle en ignore le langage et les habitudes; mais il y a en elle cette élégance de race, cette distinction native que le monde n'enseigne pas. Elle est à la fois simple et fière, intelligente autant que belle. Pourquoi ne le dirais-je pas? Parfois, en la contemplant en silence, je me prends à songer au temps où j'approchais mes lèvres de cette fleur, alors en bouton; aux jours où mes doigts jouaient familièrement avec ces cheveux d'or, où ma main pressait cette main, où mon bras enlaçait cette taille. A ces souvenirs, malgré moi confus

et troublé, je sens un frisson courir de mes pieds à ma tête, et je n'ose m'avouer ce qui se passe dans mon cœur.

Mais, ami, que te conté-je là? Je voulais te parler d'Arabelle. Toutes ses lettres m'appellent à grands cris. Si tu la vois, dis, comme moi, que je fais bâtir, que j'ai trois procès sur les bras, et qu'avec la meilleure volonté du monde, il m'est encore impossible de fixer l'époque de mon retour. Je lui ai écrit ce matin. En voici pour dix jours au moins, dix jours de repos, d'oubli, de pleine liberté! J'en suis depuis long-temps à tout ce que la tendresse a de plus calme et de plus fraternel. Il ne tiendrait qu'à elle de comprendre, mais il paraît que ces choses-là ne s'entendent pas à demi-mot. Elle souffre, j'hésite et j'attends. Ce qu'il y a de vraiment désastreux, c'est que son amour semble augmenter à mesure que le mien s'en va. Si je mets trois bémols à mon style, elle me répond avec six dièzes à la clé; il faudra pourtant bien qu'elle en vienne à s'apercevoir que nous ne jouons plus dans le même ton.

Sais-tu que tu m'épouvantes avec les vengeances de M. de Rouèvres? J'en rêve toutes les nuits. Tu sais quel cas je fais de cet homme. Mais depuis quand as-tu découvert l'ame d'Othello sous cette froide enveloppe? J'imagine que tu veux rire. S'il aimait sa femme comme tu le dis, son amour eût été moins patient, moins aveugle, et voici long-temps qu'il nous aurait tués tous deux.

LE MÊME AU MÊME.

Je ne sais jusqu'à quel point mes lettres t'intéressent; mais je me suis fait une si douce habitude de t'ouvrir mon cœur comme un livre dont je tournerais moi-même les feuillets, qu'il me serait désormais impossible d'en agir autrement avec toi. Si le livre t'ennuie, ferme-le, sans te préoccuper de l'amour-propre de l'auteur. J'ai toujours pensé que ce doit être une chose bonne et profitable d'écrire jour par jour l'examen de sa propre vie. On s'habitue ainsi à se tenir constamment vis-à-vis de soi-même comme devant un juge. On se surveille avec plus de soin; on apporte plus d'ordre dans ses actions et dans ses sentimens. Lorsqu'on sait qu'il faut chaque soir, sous la dictée de sa conscience, faire le relevé de la journée qui vient de s'écouler, on en devient plus circonspect et nécessairement meilleur; on y gagne de se mieux connaître et de discipliner son cœur. Tu comprends qu'à ces fins il m'est doux de t'écrire, puisque j'en

retire à la fois les bénéfices d'une confession et le charme d'une confidence.

Ce soir, que te dirai-je? Je suis triste, et ne sais pourquoi. J'arrive de Mondeberre. En ouvrant la porte du parc, j'ai entrevu M[lle] de Mondeberre suspendue au bras d'un étranger qui m'a paru jeune, élégant et beau. Tous deux suivaient l'allée des marronniers, et semblaient causer affectueusement. J'ai craint de troubler un si doux entretien; n'aimant point d'ailleurs les visages nouveaux, j'ai refermé doucement la porte, et m'en suis revenu sans avoir été remarqué. J'étais parti joyeux et léger; je suis revenu sombre et taciturne. Pourquoi? Je l'ignore. En rentrant chez moi, j'ai grondé mes gens et rudoyé mes chiens. Te paraît-il convenable que M[lle] de Mondeberre se promène ainsi, le soir, dans un parc, seule au bras d'un jeune homme? En fin de compte, cela ne te regarde pas, ni moi non plus. Je dis seulement que c'est singulier. Depuis mon retour, M[lle] de Mondeberre ne s'est pas une seule fois appuyée sur mon bras. Mais ce jeune homme est sans doute le fiancé d'Alice? C'est tout simple : il faudra bien qu'un jour Alice se marie. Je viens d'y songer pour la première fois. Je suis triste, ami, jusqu'aux larmes. Qui m'aime ici? Dans la solitude de mon cœur, j'en viens à regretter l'amour orageux d'Arabelle. Je m'écriais l'autre jour que la nature est bonne; je me trompais, la nature n'est qu'indifférente : nous l'associons à toutes les dispositions de notre ame, mais elle ne se soucie ni de nos joies ni de nos douleurs. Je suis seul, j'appelle : pas une voix ne me répond. Pourtant, mon Dieu! que cette nuit est belle! Qu'il serait doux à la clarté de ces étoiles, au milieu de tous ces parfums et de tous ces murmures qui montent de la terre au ciel comme des flots d'encens et d'harmonie, qu'il serait doux de reposer son front sur un cœur adoré, et de mêler une hymne d'amour aux concerts de la création! Peut-être qu'à l'heure où je t'écris, ces deux jeunes gens errent encore sous les ombrages tutélaires; ils s'aiment, ils sont heureux.

LE MÊME AU MÊME.

Je ne suis pas retourné à Mondeberre. En ceci, je n'ai fait qu'obéir à un sentiment naturel de réserve et de discrétion. Je dois dire aussi que ce lieu a quelque peu perdu pour moi de son charme et de sa poésie. Pourquoi? Je ne sais trop; peut-être m'était-il doux de penser que j'étais seul admis dans l'intimité du sanctuaire. Toujours est-il

que ce n'est plus le même prestige. Il n'est pas douteux que l'étranger de l'autre soir ne soit le fiancé d'Alice. Ce matin, je les ai vus passer tous deux, à cheval, dans le sentier du bord de l'eau. Je n'avais pas encore vu Mlle de Mondeberre en amazone : j'ai souffert de la voir ainsi. Je n'ai jamais aimé les femmes qui montent à cheval. On a remarqué, peut-être avec raison, qu'elles manquent en général de tendresse et de sensibilité. Il est très vrai qu'à cet exercice leurs graces primitives s'altèrent; leur caractère, leurs goûts et leur allure y prennent quelque chose de hardi, de viril et d'aventureux qui les dépouille de leurs plus charmans priviléges. La bride et la cravache ne sont pas faites pour ces mains délicates; le chapeau de l'homme ne sied point à ces aimables fronts. Et puis, comprends-tu que Mme de Mondeberre laisse ainsi sa fille courir les champs à l'aventure, en compagnie de ce jeune homme? Tout ceci me gâte un peu mon paradis et mes deux anges.

LE MÊME AU MÊME.

Rien n'est changé dans ma vie. D'où vient donc que mon cœur est rempli d'allégresse? Pourquoi triste hier et joyeux aujourd'hui? Il faut toujours en revenir à cette exclamation banale : cœur de l'homme, abime mystérieux!

Je me suis levé, ce matin, résolu, comme la veille, à ne point aller à Mondeberre. Le soir, j'ai pris, sans y songer, le sentier accoutumé, et suis arrivé à la porte du parc, décidé à ne point en franchir le seuil. Bref, je suis entré; le parc était désert. J'allai droit au château, et trouvai au salon Mlle de Mondeberre seule avec l'étranger, tous deux au piano, à la fois riant, chantant et causant. Je crus comprendre que j'étais de trop, et je songeais à m'esquiver, quand Mlle de Mondeberre me retint et me présenta à M. de B., son cousin. Pour le coup, c'était un prétendu, car, de tout temps, les cousins ont plus ou moins épousé leurs cousines. Nous n'eûmes pas échangé vingt paroles, que je le tins pour un fat et un sot. Il est des hommes qu'on hait à première vue; je sentis tout d'abord que je haïssais celui-ci. Il avait une certaine façon d'appeler Alice sa *jolie cousine*, qui me donnait envie de lui tordre le cou. En l'examinant bien, je lui trouvai une beauté vulgaire, sans ame et sans intelligence, une élégance prétentieuse, une jeunesse compromise par un menaçant embonpoint. Ses gestes, son maintien, son langage, tout en lui me

déplaisait, jusqu'au son de sa voix, à ce point que, moi qui ne suis point d'humeur agressive, j'aurais payé cher le droit de le provoquer. Mlle de Mondeberre semblait le trouver charmant : elle souriait à tout ce qu'il disait, et pour moi n'avait pas un regard. Je ne puis dire ce que j'ai souffert ainsi pendant une heure. M. de B... causait avec sa cousine; je mêlais à peine quelques mots à la conversation. Je voulais me retirer, mais une main de fer me scellait à ma place. Mme de Mondeberre entra; elle me demanda pourquoi on ne m'avait pas vu tous ces jours. En cet instant, Alice, qui parlait avec son cousin dans l'embrasure d'une fenêtre, partit d'un frais éclat de rire; je me fis violence pour ne pas aller les étrangler tous deux. Enfin, je me levai. Me voyant prêt à m'éloigner, M. de B... me demanda si j'étais venu à cheval. Sur ma réponse affirmative, il m'offrit de m'accompagner jusqu'à Peveney, car c'était son chemin pour retourner à Nantes. J'acceptai avec empressement; le compagnon n'était guère de mon goût, mais il me souriait de ne le point laisser au logis. « Quoi! vous nous quittez si tôt! s'écrièrent Mme de Mondeberre et sa fille en s'adressant au beau cousin.—Il le faut, répondit M. de B...; Pauline m'attend ce soir. » Je ne sais pourquoi ce nom de Pauline fut comme un rayon de soleil traversant la nuit de mon cœur. « J'espère, ajouta Mme de Mondeberre, qu'à votre prochaine visite, vous nous amènerez mon aimable cousine. » Je pensai qu'il s'agissait d'une sœur; le rayon s'effaça, mon cœur retomba dans sa nuit. Cependant nos chevaux attendaient dans la cour du château. Alice et sa mère se mirent à la fenêtre pour nous voir partir et nous envoyer le dernier adieu. Une fois en selle, nous les saluâmes de la main, et, comme nous nous éloignions au pas allongé de nos bêtes, j'entendis Mme de Mondeberre s'écrier : « Gaston, embrassez pour moi votre femme! » A ces mots, je me sentis si léger, qu'il me sembla que la brise allait m'enlever comme une plume. Il se fit en moi un de ces coups de vent qui balaient le ciel en moins d'une minute. Je me pris bientôt à causer avec M. de B.... Je m'étais singulièrement abusé sur son compte. Durant le trajet de Mondeberre à Peveney, j'appris à le connaître et à l'apprécier. C'est un jeune homme charmant, joignant aux plus nobles qualités de l'ame les dons les plus précieux de l'esprit. En arrivant à Peveney, nous étions déjà de vieux amis. Nous nous reverrons, à coup sûr.

Telle est l'histoire de ma journée. Je l'écris, comme l'autre soir, à la même heure, près de ma fenêtre ouverte. La nature est bonne, la solitude est douce. En cet instant, la lune éclaire le sentier où j'ai

vu passer hier Mlle de Mondeberre à cheval; qu'elle était belle, gracieuse et charmante avec sa jupe d'amazone et ses blonds cheveux au vent! on eût dit une jeune guerrière. Qu'ai-je donc aujourd'hui, et d'où vient à mon cœur la douce ivresse qui l'inonde? Abîme, abîme mystérieux!

KARL STEIN A FERNAND DE PEVENEY.

Pardieu! je te trouve plaisant avec tes mystérieux abîmes. En tout ceci, je n'aperçois ni plus d'abîmes que sur ma main, ni plus de mystères que d'étoiles en plein midi. Tu aimes Mlle de Mondeberre. Eh bien! mon cher garçon, je n'y vois pas grand mal. Elle est jeune, elle est belle; tu es jeune encore, et, nous pouvons le dire, passablement tourné. Vos propriétés se touchent : les armoiries de Peveney écartelées de Mondeberre ne feront point mal sur un écusson. Si vous vous aimez, il faut vous marier, mes enfans. Et pourquoi pas, Fernand? Ce n'est pas moi qui t'en voudrais blâmer. La famille, à tout prendre, est une bonne chose, et je ne sache pas que nos socialistes modernes aient rien imaginé de mieux. J'ai long-temps réfléchi sur tes goûts et sur ton caractère : je te dois cette justice, qu'au milieu même de tes plus grands écarts, j'ai toujours reconnu en toi une ame amie de l'ordre et du devoir. Je te crois né pour le mariage, et j'ai la conviction que, si ton choix est bon, tu goûteras en cet état, le seul convenable en ce monde, tout le bonheur qu'il est permis de goûter ici-bas. Je me réjouis donc de te voir rôder, peut-être à ton insu, autour de la vraie destinée de l'homme; je te sens près de trouver ta voie. Seulement, ne te hâte pas; que ton cœur se repose encore; avant de l'offrir et de le donner, laisse-lui le temps de s'épurer et de refleurir; qu'il soit digne de l'enfant qui l'aura su charmer. Et puis, Fernand, puisqu'il en est ainsi, tu dois à Mme de Rouèvres, tu dois surtout à Mlle de Mondeberre d'en finir, sans plus attendre, courageusement et loyalement avec le passé. N'outrage ni tes souvenirs ni tes espérances. Que Mme de Rouèvres ne puisse jamais supposer que tu l'as délaissée pour former de nouveaux liens; qu'elle ait du moins, dans son abandon, la consolation de se dire que tu ne l'as point sacrifiée à une rivale plus belle et plus jeune, mais que ton amour a cessé parce que tout finit sur la terre. D'une autre part, que Mlle de Mondeberre ne puisse jamais soupçonner que ton amour pour elle a germé dans les cendres encore tièdes d'un

autre amour à peine éteint, et que tu as profané son image en la mêlant aux préoccupations d'une passion agonisante. Respecte ces deux femmes, l'une parce que tout amour est respectable, même celui qu'on ne partage plus; l'autre, parce qu'on ne saurait entourer de trop de soins et de vénération ces jeunes et blanches ames qui n'ont point secoué leur poussière virginale.

C'est tout ce que j'avais à te dire. Je me suis présenté plusieurs fois pour voir Mme de Rouèvres; la comtesse est inabordable. Quant aux vengeances du mari, n'en ris pas. Cet homme est étrange; il lui échappe parfois, dans l'entretien le plus paisible, des mots qui me le font regarder avec stupeur. Sous des dehors d'une simplicité réelle, il cache une énergie qui serait terrible au besoin. Heureusement, il ne se doute de rien, et ne parle de toi qu'avec affection. Il se plaint de ta longue absence, et veut t'écrire pour hâter ton retour. Ils sont tous les mêmes. Adieu.

FERNAND DE PEVENEY A KARL STEIN.

Le soleil n'envahit pas tout d'un coup l'horizon; l'aube éveille d'abord les oiseaux et les brises; l'orient blanchit et se colore; de confuses rumeurs montent des vallées aux coteaux. Ainsi l'amour a son crépuscule matinal, rempli de frais mystères et de préludes enchanteurs. Pourquoi donc avoir si brusquement éclairé mon cœur? Pourquoi cet empressement à le dénoncer à lui-même? Pourquoi m'avoir si tôt appris ce que sans toi j'ignorerais encore? Tu vas droit au but, et ne vois pas que tu supprimes ainsi ce que l'amour a de plus gracieux et de plus charmant, comme un homme qui retrancherait des spectacles de la nature les images et les harmonies qui précèdent le lever du jour.

Ami, qu'as-tu fait? Je ne me doutais de rien; j'étais sans trouble et sans défiance. Je me laissais aller mollement à la dérive du flot qui me berçait, sans m'apercevoir seulement que j'avais quitté le rivage. Je voyais cette enfant tous les jours, mais ce que j'éprouvais auprès d'elle ressemblait si peu à ce que j'avais éprouvé jusqu'alors, que j'étais loin d'imaginer que ce pût être de l'amour. Comment donc, en effet, l'aurais-je soupçonné? L'amour n'avait été pour moi qu'une fièvre des sens, un transport au cerveau, je ne sais quoi d'inquiet et de maladif qui, même au plus fort de l'ivresse, pesait sur mon front comme une atmosphère orageuse. L'ame désordonnée d'Arabelle

avait envahi tout mon être; l'amour ne m'était connu que par ses fureurs. Comment aurais-je pu, près d'Alice, me croire atteint de ce même mal dont j'étais encore meurtri et tout brisé? Le naufragé qui n'a vu l'océan que soulevé par les tempêtes reconnaît-il dans l'onde unie comme un miroir la mer en courroux qui l'a jeté sans vie sur la grève? Je m'oubliais auprès de cette enfant comme au bord d'un lac pur et paisible. Je respirais sa jeunesse, et la sérénité de son regard descendait insensiblement dans mon sein. En la voyant, tous mes sens étaient ravis, sans qu'il me vînt à l'idée de me demander pourquoi. Sa beauté me pénétrait comme une douce flamme. Au lieu de me troubler, quand mon passé grondait dans mon sein, sa seule présence suffisait à me calmer, pareille à l'étoile mystérieuse qui apaise les flots irrités. Le son de sa voix me charmait à mon insu, ainsi que le murmure des brises dans les bois; son sourire se jouait au fond de mon ame comme un rayon de lune dans le cristal d'une source. Lorsqu'elle marchait, c'était un fil de la Vierge qui glissait sur l'azur du ciel. Pouvais-je deviner, à ces enchantemens, l'amour éclos ou près d'éclore? Je ne soupçonnais rien, je ne prévoyais rien; je subissais le charme sans songer à m'en rendre compte.

Malheureux, tu as changé tout cela! En éclairant mon cœur, tu as effarouché toute une jeune couvée d'espérances qui ne faisaient que d'y naître, et qui commençaient à peine de gazouiller. Depuis que tu m'as dit ce que je ne m'étais pas encore dit à moi-même, je ne sens en moi que trouble et confusion. Je n'aborde plus Alice qu'en tremblant. Je souhaite et je fuis sa présence; je la crains et je la recherche. Contraint et silencieux auprès d'elle, loin d'elle je m'agite et je souffre. Je pâlis sous ses regards; un de ses sourires précipite mon sang ou l'arrête : que sa robe m'effleure en passant, je frissonne de la tête aux pieds. Et cependant, ami, ce trouble que j'éprouve est si chaste, que les anges eux-mêmes ne s'en effraieraient point; le mal que j'endure est si doux, que je ne voudrais pas en guérir. Tu l'as dit, oui, c'est bien l'amour! c'est l'amour, ô mon Dieu, je le sens aux divins transports de mon ame, qu'il épure tout en l'agitant! Je le reconnais au fier sentiment de mon être, qu'il relève et qu'il améliore. C'est le céleste amour, tel que je le rêvais à vingt ans, et dont je n'avais jusqu'à présent embrassé que l'imparfaite image. Mais comment oser en parler? Où trouver des mots dont je n'aie point profané l'usage? Le cœur est si riche et la langue est si pauvre! Est-ce à toi d'ailleurs, témoin et confident de mes folles tendresses, que j'ouvrirai mes nouveaux trésors? Mêlerai-je dans ta

pensée les noms d'Alice et d'Arabelle? Parerai-je un amour naissant des dépouilles d'un amour évanoui? Ah! laissons-la germer en silence, cette fleur du véritable amour; enveloppons-la d'ombre et de mystère; craignons de la flétrir même en la regardant!

KARL STEIN A FERNAND DE PEVENEY.

Le temps presse. Je t'écrirai demain; aujourd'hui rien qu'un mot. Fernand, tu n'as pas un jour, pas une heure, pas un instant à perdre. Il y va de plus que ta vie. Après avoir lu ces lignes, écris à Mme de Rouèvres. Écris-lui que tout est fini, sans rémission, sans appel, irrévocablement fini. Sois franc, sois ferme, sois brutal; plus de pitié, point d'attendrissement. Qu'il n'y ait pas dans ta lettre un terme ambigu, une phrase équivoque, pas un brin d'herbe où se rattache l'espérance. Que ce soit comme un coup de hache assené par un bras vigoureux. Porte toi-même cette lettre à la poste; assure-toi qu'elle partira par le plus prochain courrier. Malheureux, que ne peux-tu lui coudre des ailes! Fais ce que je te dis, aveuglément, sans hésiter, sans demander pourquoi. Cela fait, sois prêt à tout, et tiens-toi prudemment sur tes gardes.

FERNAND DE PEVENEY A MADAME DE ROUÈVRES.

Mes lettres vous offensent, mon silence vous blesse; quoi que je puisse faire, je ne réussis qu'à vous irriter. Vous avez raison, le rôle que je joue est indigne de vous et de moi, et, quoi qu'il m'en coûte, j'aime mieux déchirer votre cœur que de le tromper. Arabelle, en partant, je vous ai dit un éternel adieu. Ne pensez pas que ce sacrifice ne m'ait point demandé d'effort, ni que je m'y résigne aisément. Je gémis autant que vous de la nécessité qui nous sépare; à cette heure encore, si je croyais pouvoir quelque chose pour votre bonheur, j'oublierais que vous ne pouvez rien désormais pour le mien. Mais le bonheur est un échange, et qui ne reçoit rien ne rend rien. Rappelez-vous les luttes et les agitations au milieu desquelles nous venons de vivre : je sentirais en moi le courage de recommencer une pareille vie que j'y renoncerais encore, ne voulant plus, ne devant point vouloir d'un jeu funeste où je ne saurais risquer ma destinée sans compromettre en même temps la vôtre. J'avais compté sur l'ab-

sence pour pacifier votre tendresse et pour en calmer les orages; d'une autre part, j'avais espéré de l'influence de ces campagnes pour reposer mon amour et pour en raviver les ardeurs; je m'étais abusé. Votre tendresse s'est aigrie; de mon côté, je n'ai retiré de la solitude que le sentiment réfléchi de mon impuissance et la résolution de ne plus m'exiler de ces lieux, où me fixent mes goûts paisibles et mes modestes ambitions. Ce n'est pas vous que je quitte, vous me serez éternellement chère; c'est avec la passion que je romps, avec la vie de trouble et de désordre qui en est inséparable et qui répugne à tous mes instincts. Séparons-nous donc noblement, et qu'il ne se mêle point à nos larmes d'autre amertume que celle des regrets. N'imitons point ces amans opiniâtres qui ne brisent leur chaîne qu'après l'avoir arrosée de fiel et passent tout meurtris de l'amour à la haine, sans laisser place au souvenir. Ma résignation n'a rien qui vous doive outrager : je vous rends, jeune et belle, au monde où vous régnez; j'ensevelis dans la retraite une jeunesse qui touche à sa fin, et dont vous aurez eu la plus belle part.

KARL STEIN A FERNAND DE PEVENEY.

Tandis que là-bas tu te couronnais de bleuets et de paquerettes, voici ce qui se passait ici.

Hier, au saut du lit, sur le coup de dix heures, je venais d'achever la lecture de mon journal, et, dans cette position éminemment méditative qui consiste à se tenir assis sur le dos, je digérais nonchalamment les billevesées politiques et littéraires qu'on me sert chaque matin sous bande, en guise de déjeuner intellectuel, lorsque le jeune esclave qui cumule dans mon intérieur les fonctions de groom et de valet de chambre vint m'annoncer d'un air mystérieux qu'une dame voilée demandait à me parler. Ce ne pouvait être que Mme de Rouèvres : c'était elle. Elle se précipita comme une lionne dans mon cabinet, et sans me donner le temps de dire un mot : « Que se passe-t-il? que fait Fernand? pourquoi ne revient-il pas? Vous le savez; parlez, ne me cachez rien : la mort vaut mieux que l'incertitude dans laquelle je vis depuis ce funeste départ. » Sa voix était brève, son visage pâle, son regard fiévreux. J'essayai de la calmer; mais elle m'interrompit aussitôt. « Il ne m'aime plus! il ne m'aime plus! » Et se laissant tomber dans un fauteuil, elle éclata en sanglots. Bien que je

sois peu sensible aux émotions de cette nature, sa douleur me toucha. Je me décidai à mettre en jeu tout ce que le ciel m'a départi d'éloquence pour lui démontrer que tu n'avais point cessé de l'aimer. Mme de Rouèvres m'arrêta court, et je dus essuyer une bordée d'imprécations à ton adresse, dans lesquelles les noms d'ingrat, de parjure et de traître ne te furent point épargnés. Je pensai que tu avais porté le dernier coup, et que tout était fini. Il ne me restait plus qu'à prêcher la résignation. Je hasardai donc quelques maximes aussi neuves que consolantes sur l'instabilité des affections humaines; mais à peine eut-elle compris où je voulais en venir, qu'elle se récria en demandant d'un ton superbe si je la jugeais indigne de ton cœur et de ton amour. Ne sachant plus à quel saint me vouer, je pris le parti de m'en tenir à mon rôle d'honnête homme, le plus simple et le plus facile en ceci comme en toutes choses. Comprenant enfin qu'en venant à moi, elle n'avait obéi qu'au pressentiment de sa destinée, je résolus, tout en ménageant son orgueil et son désespoir, de déchirer le voile que tu n'avais fait encore que soulever. Je commençai par protester de la sincérité de ta tendresse; puis j'en vins doucement à lui laisser entrevoir que votre attitude vis-à-vis de M. de Rouèvres répugnait à la loyauté de ton caractère autant qu'à ton amour la vie de ruse et de duplicité que vous aviez dû vous imposer vis-à-vis du monde. Ici, nouvel embarras! « N'est-ce que cela? s'est-elle écriée; je suis prête à lui tout sacrifier avec joie. Qu'il dise un mot; honneur, fortune, considération, je foule tout aux pieds pour aller vivre seule avec lui au fond des bois. » A mon tour je me récriai; je m'efforçai de lui faire entendre qu'on ne vit pas au fond des bois, que la passion n'est point éternelle, et qu'une heure arrive infailliblement où la raison reprend son empire. Mais voici bien une autre fête! Voici qu'au plus bel endroit de mon sermon, on vient m'annoncer qu'un étranger est là, qu'il demande à m'entretenir, qu'il n'a pas un moment à perdre. Je me jette hors de mon cabinet, et me trouve nez à nez avec M. de Rouèvres, aussi grave, aussi froid, aussi calme que d'habitude. « Rien qu'un mot, me dit-il en refusant de s'asseoir. Ayant à vider une petite affaire, j'ai pensé qu'il ne vous déplairait pas de me servir de témoin. Ce soir, à huit heures, au bois de Vincennes, puis-je compter sur vous? — Toujours et partout, répondis-je. Cette affaire... — Est de celles qui ne s'arrangent pas. — Puis-je savoir?.... — Rien n'est plus simple. » Et là-dessus, de me raconter que la veille, dans un raout, en passant près d'un groupe de jeunes gens qui ne le soupçonnaient

pas si près, il avait entendu prononcer le nom de sa femme et le tien. « Le monde est infame, ajouta-t-il; rien n'est sacré pour lui. Il s'attaque aux plus nobles ames, il outrage les liens les plus purs. » Juge de ma consternation. Confident des amours de la femme, devais-je assister le mari dans une semblable lutte? L'honneur me criait que non; mais comment éluder la tâche que j'avais acceptée? « A ce soir donc! dit le comte en se retirant. — A ce soir! répétai-je sans oser lui toucher la main. » Je retrouvai Arabelle plus morte que vive, l'œil hagard, la bouche livide. Elle avait tout écouté, tout entendu. Elle demeura long-temps muette, à me regarder d'un air égaré. « Je suis perdue! » me dit-elle enfin. —Je tâchai de la rassurer, mais à tout ce que je pus dire, elle ne répondit que ces mots : « Je suis perdue! je suis perdue! » Quand je la vis près de se retirer : « Qu'allez-vous faire? lui demandai-je avec anxiété. — Je n'ai plus que deux refuges, dit-elle : si l'un m'échappe, l'autre, plus sûr, ne me manquera pas. » Je l'obligeai à se rasseoir; je m'épuisai à lui prouver qu'il fallait attendre, que rien n'était désespéré, qu'elle allait tout compromettre en tout précipitant. Tout ce que je pus obtenir d'elle fut qu'elle ne déciderait rien sans m'avoir consulté. Elle partit. Je restai plus d'une heure à la même place, sondant avec effroi l'abîme entr'ouvert sous tes pieds. Le temps fuyait. Je t'écrivis à la hâte quelques lignes seulement, pour te crier gare! A sept heures, on vint m'avertir que la voiture du comte m'attendait à la porte. Durant le trajet, M. de Rouèvres s'entretint avec moi comme s'il se fût agi d'un rendez-vous de chasse. Arrivé sur le terrain, les conditions du combat une fois réglées, il prit une épée et se mit en garde. Ce fut l'affaire d'un instant. Je vis sa lame voltiger, s'allonger, glisser comme un éclair, puis se relever et rester immobile, tandis que notre adversaire tombait raide sur le gazon. Ce n'est pas tout : il en restait un autre, un joli jeune homme, mince comme un roseau, blanc et rose comme une fille de quinze ans, cigare au bout des lèvres, œillet rouge à la boutonnière. Les témoins ayant décidé, pour égaliser les chances, que cette seconde affaire se viderait au pistolet, tous deux se placèrent à quarante pas de distance et marchèrent armés l'un sur l'autre. Au bout de dix pas, le jeune homme fit feu; M. de Rouèvres ne broncha pas. Ce beau fils est un jeune brave : il s'effaça, croisa tranquillement ses bras sur sa poitrine, et continua de fumer, tandis que M. de Rouèvres s'avançait, pistolet au poing. A quinze pas, le comte l'ajusta et lui enleva le cigare qu'il tenait à la bouche. « Pardieu!

monsieur, dit le jeune homme avec humeur, vous êtes un maladroit! — Au contraire, monsieur, répliqua M. de Rouèvres : on ne fume pas sous les armes. » Cela dit, il salua froidement et gagna sa voiture, aussi calme que s'il venait de tuer un lièvre et de manquer un lapereau. Fernand, si tu te bats jamais avec ce diable d'homme, que ce soit à coups de faux, à coups de sabre, à coups de canon; mais garde-toi de l'épée et du pistolet.

Tel est le récit fidèle des évènemens de la journée d'hier. Maintenant, que va-t-il se passer? A la grace de Dieu. Voici pourtant où t'aura conduit ton système de ménagemens et de temporisation! Ou je me trompe fort, ou tu vas te trouver acculé dans la plus horrible impasse où puisse s'étouffer la destinée d'un galant homme. Ne comprends-tu pas, malheureux, que cette femme, depuis ton départ, ne cherche qu'un prétexte pour s'aller jeter dans tes bras? La passion suffirait à l'y précipiter; mais penses-tu qu'elle hésite à cette heure, qu'elle se sent dénoncée à l'opinion et qu'elle voit son mari sur la voie de son déshonneur? Les sacrifices lui coûteront d'autant moins qu'elle n'a plus grand'chose à perdre, et qu'il n'est rien d'ailleurs qu'elle ne sacrifiât avec joie à l'espoir de réveiller ton cœur et de ressaisir ton amour. Voyons, qu'as-tu fait pour parer le coup qui te menace? Cette lettre de rupture est-elle écrite? est-ce franc, net, décisif? Ta main n'a-t-elle point tremblé? Ce n'est plus d'Arabelle qu'il s'agit cette fois, c'est de ton repos, de ton avenir, de ta vie tout entière. Puisse cette lettre arriver assez tôt! Si, fidèle à sa promesse, Mme de Rouèvres ne tente rien sans m'avoir revu, sans m'avoir consulté, rien n'est perdu. Je lui dirai, moi, que tu ne l'aimes plus; ce courage que tu n'as pas eu, je l'aurai pour vous sauver tous deux. Mais qui me dit qu'il en est temps encore? qui me dit qu'à cette heure Mme de Rouèvres n'est pas sur la route de Peveney?

P. S. Bon courage, ami! rien n'est désespéré. Je n'ai pu arriver jusqu'à la comtesse; mais j'ai vu le comte, qui m'a paru d'une sérénité parfaite. Il parle d'enlever sa femme pour la mener aux eaux. Je ne m'étonnerais pas que la conduite qu'il vient de tenir rendît Arabelle au sentiment de ses devoirs. On a vu de ces retours soudains : je crois même qu'on en cite jusqu'à trois exemples. Adieu donc! Mon amitié, trop prompte à s'alarmer, s'était exagéré les dangers de la situation : tout est calme, rassure-toi.

Les deux dernières lettres de Karl Stein surprirent brusquement M. de Peveney au milieu de ses rêves de félicité rustique. L'une fut l'éclair, l'autre le coup de foudre. Fernand vit son passé se dresser comme un mur prêt à lui barrer l'avenir. Après avoir écrit à Mme de Rouèvres et porté lui-même sa lettre à la poste, conformément aux ordres qu'il avait reçus, M. de Peveney compta les heures avec une anxiété qu'on peut imaginer sans peine. Il connaissait le sang-froid de son ami aussi bien que l'exaltation de sa maîtresse; il avait compris, au premier cri d'alarme, que le danger était imminent. Le lendemain, levé avant l'aube, il attendit l'arrivée du facteur dans d'inexprimables angoisses. En lisant le récit que lui faisait Karl Stein, ses perplexités redoublèrent. Il pressentit dans sa destinée quelque chose d'irréparable. Cependant les dernières lignes le rassurèrent, et, en calculant que la lettre qu'il avait écrite la veille arriverait le lendemain à son adresse, il se remit de son épouvante.

Il alla, le soir, à Mondeberre; il y porta les préoccupations qui l'agitaient encore malgré lui. Il y fut distrait, sombre, taciturne. Mme de Mondeberre en fit la remarque tout haut. Alice se mit au piano et chanta les airs qu'il aimait, tandis que sa mère l'interrogeait avec une discrète sollicitude; mais plus ces deux femmes s'empressaient autour de lui, plus il sentait augmenter sa tristesse. Il s'en revint en proie à une dévorante inquiétude, oppressé, mal à l'aise, comme si l'air avait été chargé de tempêtes. L'air était frais et le ciel pur : il n'y avait d'orageux que son cœur. En approchant de sa maison, il aperçut dans l'ombre une voiture attelée devant sa porte. Ses jambes se dérobèrent sous lui, et son front se mouilla d'une sueur froide. Il eut la pensée de s'enfuir. Il s'enfuit en effet et ne rentra que bien avant dans la nuit; mais il ne put s'empêcher de sourire de ses terreurs et de gourmander sa faiblesse, en apprenant que la voiture qui l'avait si fort effrayé était celle de Gaston de B...., qui, se trouvant dans le voisinage, était venu pour lui serrer la main.

Le jour qui suivit fut le jour de la délivrance. Le facteur ayant passé sans s'arrêter, Fernand augura bien du silence de son ami et du silence d'Arabelle. En même temps, il se dit qu'à cette heure sa lettre de rupture était nécessairement entre les mains de Mme de Rouèvres. Libre! il était libre! Étrange liberté, qui lui apparaissait sous les traits d'une jeune reine, et qu'il saluait chargé de nouveaux liens : image de cette autre liberté que nous ne nous lassons pas de poursuivre, et que nous croyons avoir saisie quand nous avons changé d'esclavage!

Quoique un peu mêlée de trouble et d'appréhensions, cette journée fut pour Fernand véritablement enchantée. Dans l'après-midi, Mme de Mondeberre et sa fille vinrent le surprendre à son gîte. — Soyez bénies mille fois! dit M. de Peveney en leur donnant la main pour descendre de leur calèche. Votre présence ici réalise le plus doux de mes rêves; c'est un bonheur que je n'aurais pas osé solliciter. — Vous le devez à votre tristesse d'hier, dit Mme de Mondeberre en souriant; d'ailleurs nous avions projeté depuis long-temps de visiter votre petit royaume. — C'est le vôtre, madame, ajouta Fernand en lui baisant la main avec respect. — Tandis qu'ils parlaient, Mlle de Mondeberre était déjà dans le jardin, courant, légère et curieuse, le long de ces allées peuplées de son image, où Fernand la suivait d'un regard surpris et charmé. Embellie par la présence de ces deux aimables créatures, sa retraite s'anima tout à coup et prit une face nouvelle. Ce fut pour lui comme un avant-goût des félicités vers lesquelles son ame tendait en secret; il lui sembla qu'il faisait, pour ainsi parler, une répétition du bonheur. Ayant prié Mme de Mondeberre de dîner à Peveney, il y mit tant d'insistance, qu'elle y consentit. Ce fut le complément de la fête, et jamais favori recevant sa souveraine ne tressaillit de plus de joie ni de plus d'orgueil que Fernand en voyant sous son toit, à sa table, tant de grace et tant de beauté. La joie brillait aussi dans les yeux d'Alice, et Mme de Mondeberre, heureuse et recueillie, paraissait absorbée dans la contemplation de ces deux jeunes gens; car, bien qu'il eût essuyé les premiers orages de la vie, Fernand était encore dans tout l'éclat de la jeunesse. Le mauvais vent des passions avait passé sur son front comme sur son cœur sans en altérer la pureté. Il avait conservé tout le charme du jeune âge, de même qu'il en avait encore le facile enthousiasme et tous les généreux instincts, si bien qu'en le voyant auprès de Mlle de Mondeberre, il était impossible de ne point fiancer par la pensée ces deux nobles et beaux enfans, tant ils semblaient créés l'un pour l'autre.

Quand l'heure fut venue pour Alice et sa mère de reprendre le chemin du château, Fernand s'excusa de ne les point accompagner. L'amour n'est que contradiction : loin de l'être aimé, il se consume et se dévore; en sa présence, il aspire à la solitude, comme si l'image et le souvenir étaient plus doux que la réalité. Une fois seul, M. de Peveney s'abîma tout entier dans le sentiment de son bonheur. C'est surtout au sortir des passions tumultueuses qu'on se plaît aux chastes délices d'un amour jeune, honnête et pur. Fernand passa le reste

de la soirée à chercher sur le sable la trace des petits pieds d'Alice, à s'asseoir, çà et là, où elle s'était assise, à baiser les objets qu'avaient touchés ses mains, à recueillir les débris de fleurs qu'elle avait effeuillées en se jouant. Puérilités charmantes! adorables enfantillages! malheur à celui dont vous avez cessé d'être l'occupation la plus sérieuse!

Cependant que faisait Arabelle? Fernand ne se le demandait plus. Bien qu'il n'en fût pas encore arrivé au point d'égoïsme et de philosophie où l'on se débarrasse d'un amour importun sans plus de souci que s'il s'agissait d'un vêtement passé de mode, tel est l'entraînement d'un amour qui commence, et tel est le néant d'un amour qui n'est plus, que ce jeune homme, se jugeant hors de tout danger, s'abandonnait sans remords au charme de sa passion naissante.

Le lendemain, lorsqu'il s'éveilla, le soleil entrait à pleins rayons dans sa chambre. Il se leva, le cœur content et l'esprit joyeux. Il y avait long-temps que la vie ne lui avait paru si légère. Il ouvrit la fenêtre et s'enivra de l'air du matin. Le facteur, en passant, lui remit une lettre de Karl Stein, quelques lignes seulement qui achevèrent de le rassurer. Sur le tantôt, il fit seller un cheval et se rendit à Mondeberre, ainsi qu'il s'y était engagé la veille. Il trouva au château M. et Mme de B... et quelques amis des environs, qui s'y réunissaient chaque année, à pareil jour, pour fêter l'anniversaire de la naissance d'Alice.

Lorsqu'il parut, au trouble de Mlle de Mondeberre, il se sentit le roi de la fête. Jamais la belle enfant n'avait été si belle qu'en ce jour, dans toute la fraîcheur de ses dix-sept ans accomplis. Fernand l'admirait à l'écart. Rien n'est si doux que de voir une jeune et noble créature entourée de chastes hommages, d'être soi-même mêlé à la foule, et de pouvoir se dire : C'est moi qu'à l'insu d'elle-même son cœur, en s'éveillant, a choisi entre tous; c'est sous le feu voilé de mon regard que ce front se colore d'une aimable rougeur. J'ai donné la vie à cette blanche Galathée; c'est pour moi seul que ce lis a grandi; c'est sous mon toit qu'il achèvera de fleurir. — Telles étaient les pensées qu'en secret caressait Fernand, car il osait déjà la saluer dans l'avenir des noms charmans d'amante et d'épouse, lorsqu'il reconnut, s'avançant à travers les arbres du parc, un de ses serviteurs qui semblait le chercher d'un œil inquiet et d'un air mystérieux. M. de Peveney se troubla sans s'expliquer pourquoi.

En cet instant, il était assis près de Mme de Mondeberre, à quel-

ques pas d'Alice, qui s'entretenait avec sa cousine, tandis que M. de B... et le reste de la société, groupés çà et là, agitaient les affaires du jour dans une discussion générale.

Fernand se leva, fit quelques pas vers son serviteur. Celui-ci lui remit une lettre et se retira en silence. Le jeune homme examina la suscription : à la hâte et fraîchement tracés, les caractères étaient à peine lisibles; l'encre en était encore humide. Pliée précipitamment, la lettre n'avait pas de cachet. Toutefois, soit discrétion, soit qu'il sût à quoi s'en tenir, M. de Peveney ne l'ouvrit point; mais, la froissant entre ses doigts, il alla reprendre sa place.

A peine fut-il assis, les conversations cessèrent brusquement, et tous les regards se tournèrent vers lui avec inquiétude. Il était si pâle et si défait, qu'on pensa qu'il s'allait trouver mal. Il essaya de sourire; ses lèvres s'y refusèrent. Il voulut parler; on eût dit, à l'étranglement de sa voix, qu'une main de fer lui serrait la gorge. Pendant ce temps, un œil observateur aurait pu lire sur le visage de M[lle] de Mondeberre ce qui se passait sur celui de Fernand. Enfin, par un violent effort, M. de Peveney parvint à dompter le trouble de son ame et à ressaisir ses esprits égarés. Tout fut expliqué par une indisposition subite et passagère, et il n'y eut qu'Alice et sa mère qui ne se contentèrent point de la banalité de la formule. Toutes deux observaient Fernand, l'une à la dérobée, l'autre avec une anxiété maternelle. Cependant, les entretiens s'étant renoués, M. de Peveney profita d'un instant où la discussion, redevenue générale, absorbait toutes les attentions, pour s'esquiver sans être remarqué. Il courut aux écuries du château, brida lui-même son cheval; mais, comme il s'apprêtait à mettre le pied à l'étrier, il aperçut, venant à lui, M[me] de Mondeberre, dont il n'avait pu réussir à tromper la sollicitude.

— Vous partez, vous souffrez; qu'avez-vous? lui dit-elle en l'entraînant doucement sous les tilleuls qui ombrageaient la cour. Mon enfant, qu'il soit permis à ma tendresse de vous donner ce nom, ajouta-t-elle en lui prenant les mains avec effusion; confiez-moi le mal de votre ame. Ce n'est pas moi qu'on trompe et qu'on abuse. Depuis quelques jours, vous n'êtes plus le même. Versez vos peines dans le sein de votre vieille amie, car je suis votre vieille amie, Fernand. Votre père m'aimait et j'aimais votre père. Vous ne savez pas, je ne vous ai pas dit que, peu de temps avant sa mort et pressentant sa fin prochaine, il me confia le soin de votre destinée. Vous ne savez pas quels doux rêves nous avons échangés, mêlés et confondus durant les derniers jours qu'il passa sur la terre. Craignant

d'enchaîner vos inclinations et de contrarier vos instincts, je dus vous laisser ignorer l'avenir que nous vous avions préparé en silence. Vous n'avez rien su, je ne vous ai rien dit : vous cependant, depuis votre retour, n'avez-vous pas pénétré mes projets et deviné mes vœux les plus chers?

— Madame, s'écria M. de Peveney d'une voix déchirante, voulez-vous que je meure de douleur à vos pieds? Prenez pitié de ma misère! Ne montrez pas le ciel à un malheureux qui vient peut-être de le perdre à jamais!

— Quel chagrin vous égare? reprit avec bonté Mme de Mondeberre. Jeune ami, confiez-vous à moi qui suis prête à vous confier ce que j'ai de plus précieux au monde. Voici long-temps que dans mon cœur je vous nomme mon fils. Quand je vous connus, à peine échappiez-vous à l'adolescence, et dès-lors je caressai en vous un espoir confus et lointain. Je vous vis sans effroi quitter nos campagnes : ce départ servait mes desseins. Je savais que vous me reviendriez, éprouvé peut-être, mais partant meilleur. Fernand, vous êtes revenu. Je m'étais alarmée de votre longue absence; quelle ne fut pas ma joie de vous retrouver digne du trésor que je vous réservais, et d'assister jour par jour à la réalisation de mes espérances! Vous le voyez, je vais au-devant de vos aveux : c'est une mère qui vous parle; jugez par-là si je vous aime et si je mérite votre confiance.

— Madame, répondit M. de Peveney avec un sombre désespoir, je serais le plus heureux des hommes si je n'en étais le plus infortuné et le plus misérable. Digne à la fois de l'envie et de la pitié de tous, je porte en moi le ciel et l'enfer, et Dieu m'accable en même temps de ses bienfaits et de ses rigueurs. N'en demandez pas davantage. Je ne sais pas moi-même le destin qui m'attend; mais, quel qu'il soit, croyez, madame, que, tant que je vivrai, votre image et votre souvenir rempliront tout entier mon cœur.

A ces mots, il sauta sur son cheval et partit. Qu'allait-il faire? Sa tête était comme une arène où mille projets en lutte se détruisaient les uns les autres. Il pressait avec rage les flancs de son cheval, dans l'espoir de se briser le crâne contre les arbres du chemin. Une fois seul et libre de toute contrainte, il s'était abandonné sans frein aux mouvemens impétueux de son ame. Pâle, les yeux ardens et les lèvres tremblantes, à demi plié sur sa selle, on l'eût dit emporté dans l'espace par l'orage de sa colère. Durant le trajet de Mondeberre à Peveney, il comprit la haine et toutes ses fureurs; dans l'égarement de ses sens déchaînés, il aborda tour à tour la pensée du

meurtre et celle du suicide. Enfin son cheval s'arrêta tout fumant devant la grille du jardin.

Fernand mit pied à terre, et, avec cette résolution brutale que donne le désespoir, il entra d'un pas ferme dans sa maison. Il la trouva déserte; rien n'y révélait la présence ni même l'arrivée récente d'aucun hôte. Il appela; pas une voix ne répondit. Ses gens, qui ne l'attendaient que le soir, étaient absens; le serviteur qui lui avait porté la fatale nouvelle n'était point encore de retour. Un rayon d'espérance éclaircit son front et traversa son cœur. Cette lettre qui venait de le ramener comme la foudre, il se rappela tout à coup qu'il ne l'avait même pas ouverte, et qu'il n'en connaissait que la suscription. N'avait-il pas été trop prompt à s'effrayer? Ses yeux ne l'avaient-ils point abusé? Prêt à sourire encore une fois de sa terreur et de sa faiblesse, il prit cette lettre dans la poche de son habit; mais comme, après avoir examiné de nouveau avec une attention sérieuse les caractères de l'adresse, il se préparait à l'ouvrir, il entendit le frôlement d'une robe dans l'escalier qui montait à sa chambre, et presque au même instant il se sentit enlacé par les bras d'une femme qui le couvrait de pleurs et de baisers, en s'écriant d'une voix éperdue : — Fernand! mon Fernand! c'est donc vous qu'enfin je revois! Hélas! j'ai bien pleuré, j'ai bien souffert... Tous les spectres hideux, tous les pâles fantômes que l'absence traîne avec elle, je les ai tous vus, dans mes nuits sans sommeil, s'abattre à mon chevet. Cruel, pourquoi ne venais-tu pas? et que tes lettres étaient froides! J'ai cru que tu ne m'aimais plus, ingrat, et j'ai souhaité mourir... Tu souffrais aussi, mon Fernand; ton cœur s'indignait de la ruse, et ton amour de la contrainte. C'était là le secret, n'est-ce pas, de tes sombres emportemens et de ton humeur irascible? Je t'ai compris enfin! Mais toi, comment ne comprenais-tu pas que, sur un mot, sur un geste de toi, j'aurais tout quitté pour te suivre? Tu le savais, ton ame généreuse a voulu me laisser toute la gloire du sacrifice. Eh bien! je suis venue, me voici! me voici désormais tout entière à toi seul. Parle-moi; pourquoi me regarder ainsi? C'est la surprise, c'est la joie : moi-même, je ne me connais plus; je ris, je pleure, je suis folle!

Ainsi parlant, riant en effet et pleurant à la fois, elle baisait les mains de Fernand et se suspendait, comme une liane, au col du jeune homme, tandis que celui-ci, debout et immobile, blanc et froid comme un bloc de marbre, la regardait d'un air stupide et paraissait ne rien comprendre aux paroles qu'il entendait. Elle l'entraîna

vers un divan qui occupait le fond de la chambre, le fit asseoir comme un enfant, et, s'agenouillant à ses pieds :

— Te souviens-tu, lui dit-elle, d'un temps où ton amour ombrageux et jaloux s'irritait de n'être pas pour moi la vie tout entière? Sois heureux, je n'ai plus que toi. Ne t'effraie pas de ce que j'ai fait; surtout ne m'en remercie pas. Ce que je quitte ne vaut pas un regret; j'aurais quitté le ciel avec joie, si le ciel pouvait être où mon Fernand n'est pas. Que n'es-tu pauvre, malheureux et proscrit! Je ne sais que ta fortune qui soit de trop dans mon bonheur. Mais parle-moi donc, mon Fernand! dis-moi que tout ceci n'est point un rêve, car ce rêve enchanté, je l'ai fait si souvent, qu'à cette heure même, à tes pieds que j'embrasse, je me demande si ce n'est point une illusion près de m'échapper encore une fois.

— Non, non, ce n'est point un rêve! s'écria, en se frappant le front, M. de Peveney, que ces derniers mots venaient de ramener violemment au sentiment de la réalité. Mais vous n'avez donc pas reçu ma dernière lettre? ajouta-t-il en se levant.

— Voici deux jours, répondit Arabelle, que je suis sortie de ma maison pour n'y plus rentrer. De quelle lettre parles-tu?

— Sortie de votre maison pour n'y plus rentrer? Mais votre mari? demanda M. de Peveney, qui se contenait à peine.

— Mon mari, mon amant, mon Dieu, c'est toi! s'écria Mme de Rouèvres toujours agenouillée, en pressant contre son sein les genoux de Fernand.

L'espoir que tout n'était pas perdu rendit à M. de Peveney sa présence d'esprit. Il sentit qu'il avait besoin de tout son sang-froid pour examiner la situation, et voir s'il n'était pas possible de se tirer d'un si mauvais pas.

— Voyons, Arabelle, dit-il en la relevant d'assez mauvaise grace, cessons, je vous prie, ces enfantillages. Asseyez-vous là, près de moi, et répondez à mes questions. Avez-vous, avant de partir, instruit M. de Rouèvres de votre résolution? Votre mari sait-il où vous êtes?

— M. de Rouèvres ne sait rien encore, répondit Arabelle, un peu troublée de l'attitude de son amant. Il me croit à sa villa d'Auteuil, où, dans huit jours, il doit me venir prendre pour me conduire aux eaux.

— La dernière lettre que je vous ai écrite, reprit le jeune homme, est depuis hier à votre hôtel. M. de Rouèvres a-t-il jamais violé votre correspondance?

— Jamais, répondit Arabelle.

— Que deviennent les lettres qui, durant votre absence, arrivent à votre adresse? Passent-elles sous les yeux de votre mari?

— Jamais. D'ailleurs, en partant, j'ai donné des ordres pour qu'on les brûlât.

— C'est bien, dit M. de Peveney. Ainsi, ajouta-t-il, vous êtes partie depuis deux fois vingt-quatre heures, et vous êtes censée à Auteuil, attendant M. de Rouèvres, qui a promis d'aller vous y rejoindre au bout d'une semaine, à compter du jour de votre départ? D'après ce calcul, nous avons devant nous cinq jours au moins de répit et de liberté.

— C'est plus qu'il n'en faut pour quitter la France! s'écria avec joie Mme de Rouèvres, qui crut avoir enfin compris où tendaient les questions de Fernand. Sois tranquille, ajouta-t-elle, j'ai tout prévu, tout disposé pour notre fuite.

M. de Peveney ouvrit une fenêtre qui donnait sur la cour, et, apercevant son serviteur qui revenait de Mondeberre :

— André, cria-t-il, prends mon cheval, cours à Clisson et demande quatre chevaux de poste. Brûle la route, je t'attends dans une heure.

— Nous partons! nous partons! s'écria Mme de Rouèvres. Fernand, l'Italie nous appelle; que de fois dans nos rêves nous l'avons visitée ensemble!...

M. de Peveney se prit à regarder cette femme avec un sentiment d'étonnement mêlé de compassion, sans songer que cette exaltation, qu'à cette heure il prenait en pitié, avait été long-temps son orgueil et ses délices les plus chers.

— Arabelle, s'écria-t-il enfin avec un ton d'autorité qui la fit tressaillir, vous avez eu tort de disposer de ma destinée sans m'avoir consulté. Il n'entre ni dans mes goûts ni dans mes principes d'accepter des sacrifices de la nature de ceux que vous m'offrez trop généreusement; mon cœur n'est point assez riche pour les reconnaître, et je ne sens en moi ni la passion ni l'entraînement qui excusent et légitiment de si étranges entreprises. Vous l'avez dit, nous allons partir; je vais vous reconduire à votre maison d'Auteuil. Rassurez-vous pourtant; mon projet n'est pas de vous abandonner lâchement dans la position périlleuse où votre imprudence nous a jetés tous deux. Si je forfais à l'amour, je ne faudrai point à l'honneur. Je suis prêt à subir avec vous toutes les conséquences de votre égarement; mais, auparavant, je vous dois et me dois à moi-même de tout tenter pour les prévenir.

Mme de Rouèvres demeura quelques instans écrasée sous le coup imprévu de ces rudes paroles. L'orgueil la releva et la soutint.

— Vous-même rassurez-vous, dit-elle avec fierté; si j'ai cru pouvoir disposer de votre destinée, je ne me reconnais point le droit de vous embarrasser de ma personne. Je ne suis pas venue m'imposer à votre indifférence ni réclamer de votre honneur ce que me refuserait votre amour. Si je me suis trompée, c'est à moi seule de porter la peine de ce que vous avez eu raison d'appeler mon égarement.

A ces mots, elle fit quelques pas vers la porte. M. de Peveney courut à elle et la retint. Quelque importun, quelque irritant que soit un amour qu'on ne partage plus, il n'est point d'homme qui se résigne aisément à perdre l'estime du cœur où il a régné, et tel a résisté à toutes les supplications de la tendresse et à toutes les imprécations de la haine, qu'une parole de dédain soumet aussitôt et ramène. D'ailleurs Fernand se jugeait responsable du parti qu'allait prendre Arabelle, et, s'il ne dépendait pas de lui d'agir en amant, tous ses instincts lui faisaient une loi de se conduire en galant homme.

La passion est ainsi faite : humble et fière, superbe et suppliante, aussi prompte à l'espoir qu'au découragement, un regard l'abat et un sourire la relève. Se sentant retenue par M. de Peveney, Mme de Rouèvres crut voir aussitôt les bras d'un amant s'ouvrir avec joie pour la recevoir et l'étreindre.

— Ah ! s'écria-t-elle avec transport, j'ai le secret de ta belle ame. Tu te demandes avec inquiétude si je ne les regretterai pas un jour, ces biens auxquels j'aurai renoncé pour te suivre. Tu crains d'être égoïste en acceptant l'offrande de ma vie tout entière. Que tu sais peu le prix de ton amour !

Elle parla long-temps avec la même exaltation, se retenant ainsi à un dernier rameau d'espérance. M. de Peveney l'avait fait asseoir près de lui; il comprit, en l'écoutant, que, pour en arriver à ses fins, il devait user de ruse et se garder d'exaspérer cette passion en la heurtant de front. Il n'ignorait pas à quelle ame il avait affaire, ni quels ménagemens il avait à garder pour ne la point mettre aux abois. Il attira donc Arabelle doucement sur son cœur, et commença par l'entretenir avec une affectueuse gravité, tempérant tour à tour, par la tendresse ou par la raison, ce que ses discours pouvaient avoir de trop sévère ou de trop passionné. Arabelle l'écouta d'abord avec une attention inquiète; mais à peine eut-elle entrevu où Fernand voulait en venir, qu'elle se cabra de nouveau sous le frein. Vainement

M. de Peveney passa-t-il de la prière à l'emportement, en vain parla-t-il en maître et en esclave; il ne put ni la dompter ni la fléchir.

— A quoi bon tous ces discours et pourquoi vous donner tant de mal? s'écria-t-elle avec un sang-froid plus terrible que la colère; je ne vous demande point d'égards ni de pitié. Encore une fois ce n'est pas d'une affaire d'honneur qu'il s'agit ici, non plus que d'un cas de conscience. M'aimez-vous ou ne m'aimez-vous plus? Oui ou non, et tout sera dit.

Poussé à bout, M. de Peveney ne retint plus la vérité prête à s'échapper, comme un glaive, de sa poitrine; mais au premier mot qui sortit de sa bouche, il s'arrêta court, et Mme de Rouèvres frissonna comme une biche qui, du fond des bois, entend résonner le cor des chasseurs.

Un bruit de pas montait dans l'escalier. Prompt comme la pensée, M. de Peveney se précipita vers la porte. Au même instant, cette porte s'ouvrit, et Fernand se trouva face à face avec un personnage qu'il n'attendait pas.

— Je regrette, monsieur, dit le malencontreux visiteur, d'entrer ainsi à l'improviste; mais la faute en est à vos gens. Depuis près d'une heure que je suis votre hôte, j'aurais pu croire la maison inhabitée, si les éclats de votre voix ne fussent parvenus jusqu'à moi. Comme je ne suis pas tout-à-fait étranger à ce qui se passe céans, et que vos affaires sont à peu près les miennes, j'ose espérer que vous voudrez bien, madame et vous, excuser ce que mon apparition peut avoir de brusque et d'imprévu.

A ces mots, il fit quelques pas en avant et salua Mme de Rouèvres. Fernand était toujours à la même place, debout et immobile. Assise sur le divan, Arabelle n'avait point changé d'attitude : pâle, les yeux baissés, mais sans émotion apparente, si bien que, la voyant sans peur, on l'aurait pu croire sans reproche. Entre elle et lui, le nouveau venu se tenait impassible et grave. C'était un homme qui pouvait avoir près de quarante ans. L'élégance sévère de son costume s'harmoniait avec la froide politesse de son langage et de ses manières. Quand même les lignes de sa figure n'eussent point trahi le pur sang des aïeux, ses gestes et son maintien auraient suffi pour révéler la présence d'un gentilhomme. Il était d'ailleurs impossible de lire sur le marbre de son visage ce qui s'agitait dans son cœur. Nul au monde, en le voyant ici pour la première fois, n'aurait pu raisonnablement supposer qui était cet homme, quel dessein l'amenait, quel rôle il allait jouer dans ce drame.

— Monsieur, dit enfin Mme de Rouèvres, vous pouvez me tuer; c'est votre droit, c'est votre devoir, ajouta-t-elle avec fermeté.

Entre le parti que conseillait l'égoïsme et celui que prescrivait l'honneur, M. de Peveney n'hésita point.

— Monsieur, dit-il, ce n'est qu'à moi seul que doivent s'adresser votre vengeance et votre ressentiment. Seul je suis coupable. C'est moi qui, à force de ruse et d'adresse, suis parvenu à détourner Mme de Rouèvres de la ligne de ses devoirs; c'est moi qui l'attirai dans un piége, moi qui l'entraînai à sa perte. Je sais par avance tout ce que vous pouvez me dire là-dessus; ma vie vous appartient, lavez votre honneur dans mon sang.

Arabelle poussa un cri d'effroi et fit un mouvement pour se jeter entre son amant et son mari. M. de Rouèvres l'arrêta.

— Calmez-vous, madame; vous aussi, monsieur, calmez-vous, dit-il avec un imperturbable sang-froid. Nous sommes entre gens comme il faut : s'il vous plaît, nous règlerons nos comptes sans scandale et sans bruit. Veuillez donc vous asseoir et m'écouter tous deux, car il est indispensable que vous entendiez l'un et l'autre ce qu'il me reste à dire à chacun de vous en particulier.

Ce disant, il prit un siége, et se tournant d'abord vers Arabelle, sans ironie, sans morgue et sans humeur, mais avec l'aisance et le savoir-vivre que donne une longue habitude du monde, de ses lois et de ses usages :

— Madame, lui dit-il, je vais bien vous surprendre : je ne vous tuerai pas, je m'abstiendrai de toute plainte et de tout reproche; je tiens même à savoir si je n'ai pas à vous adresser des excuses, car je m'y croirais obligé dans le cas où, par quoi que ce soit dans ma conduite, j'aurais eu le malheur de justifier la vôtre. C'est vous-même que j'en ferai juge.

A ces mots, Fernand se leva.

— Il est, dit-il, pour le moins inutile que j'assiste à ces explications; permettez que je me retire.

— Restez, monsieur, restez, répliqua M. de Rouèvres avec autorité. Je serai bref; dans un instant, je suis à vous.

M. de Peveney s'étant rassis, M. de Rouèvres poursuivit en ces termes :

— Peut-être, madame, n'avez-vous pas oublié quelle était votre destinée, lorsque j'eus l'honneur de vous offrir la mienne en partage. Nos pères s'étaient connus dans l'émigration. Le vôtre ne devait vous laisser, en mourant, qu'un nom sans tache pour unique héritage. Il

mourut; presqu'en même temps la révolution de juillet envoyait dans l'exil les seuls protecteurs qu'il vous fût permis d'invoquer. Vous étiez sans amis, sans soutien, sans fortune. Ma mère vous recueillit avec tendresse, et, plus tard, touché de vos graces, non moins que du malheur de votre jeunesse, je vous priai d'accepter mon nom. Vous savez que je ne m'y hasardai qu'en tremblant. Quoique jeune encore, je n'étais plus à l'âge où l'argile dont nous sommes pétris peut se transformer au feu des passions, et recevoir une empreinte nouvelle. Dans la défiance où j'étais de moi-même, je pensai qu'avant de vous enchaîner par des liens éternels, il était de mon devoir de renseigner votre cœur et d'éclairer votre inexpérience. Je ne vous cachai rien de mes goûts, de mes idées, ni de mon caractère; j'appelai vos réflexions sur ce lien que je vous proposais de nouer; je vous exposai de quelle façon sérieuse et solennelle j'envisageais le mariage; loin de songer à séduire votre esprit par des peintures attrayantes, j'essayai de l'effrayer par la gravité des obligations mutuelles; j'allai même jusqu'à vous exagérer les charges de l'association. Je ne vous montrai pas le bonheur comme une conquête facile; mais, vous arrêtant au pied de la côte dont il est le couronnement, je vous demandai si vous vous sentiez le courage de vous appuyer sur mon bras pour aller le chercher là-haut. Quand tout fut dit, pour toute réponse vous me tendîtes votre main; je la pris avec un religieux respect, mêlé d'amour et de reconnaissance, et m'engageai devant Dieu à vous aimer et à vous servir. En votre ame et conscience, ai-je failli à mes engagemens?

A ces mots, M. de Rouèvres s'interrompit comme pour laisser à sa femme le temps de répondre. Arabelle se tut; il reprit :

— Vous, cependant, vous m'avez trompé. J'avais fait de vous ma compagne; vous avez fait de moi votre maître. A la franchise et à la loyauté, vous avez préféré l'hypocrisie et le mensonge; substituant ainsi aux vertus de l'égalité tous les vices de l'esclavage, vous vous êtes abaissée au plus lâche, au plus vil, au plus honteux des adultères. En revenant sur le passé, à présent que j'en ai la clé, j'y trouve à chaque pas les traces de vos ruses et de vos perfidies; j'y vois par combien de détours vous avez abusé mon aveugle confiance, et je me demande avec un douloureux étonnement comment deux jeunes cœurs ont pu se soumettre à de si infames manœuvres; je doute ou je m'indigne que l'amour, ce rayon de Dieu, ait pu descendre un seul instant dans cet abîme de basses trahisons. Quoi! durant des mois entiers, qui sait? durant des années peut-être, vous

vous êtes joués de cet homme qui vous aimait tous deux et vous respectait à ce point qu'il eût craint de vous outrager par l'ombre d'un soupçon jaloux! Quoi! vous, jeune homme, qui me serriez la main et que j'appelais mon ami! Quoi! vous, vous, Arabelle!.... Ce qu'il est révoltant d'entendre, mais ce qu'il faut pourtant oser dire, c'est que, pour mieux me tromper sans doute, vous nous avez trompés tous deux. Si, comme je le veux croire pour l'honneur de monsieur, vos complaisances n'étaient qu'un artifice de plus, je dois convenir, madame, que vous jouez bien certaines comédies.

— Assez, monsieur, assez! s'écria M. de Peveney en se levant; vous oubliez que vous êtes chez moi et que vous outragez une femme.

—Je comprends, répliqua M. de Rouèvres toujours avec le même sang-froid, que vous rougissiez à ces mots, vous de honte, et vous de colère; moi-même, je sens mon cœur soulevé de dégoût. Vous me rappelez que je suis chez vous, monsieur de Peveney; permettez-moi de vous faire observer qu'à quelque point que je m'oublie, je n'userai jamais sous votre toit d'autant de liberté que vous en avez pris sous le mien. Je n'outrage personne, monsieur. Si les amans de nos femmes ne sont parfois que nos partenaires, est-ce à moi qu'il vous en faut plaindre? Si la plaie que je mets à nu est tellement hideuse, que ceux-là même qui l'ont ouverte s'en détournent avec horreur, est-ce moi qu'on en doit accuser? Je reviens à vous, Arabelle; je n'ai plus qu'un mot à vous dire, et, ce mot dit, je vous aurai parlé pour la dernière fois. Puisque vous avez fui lâchement comme un criminel, vous n'êtes encore à cette heure qu'une esclave échappée attendant l'arrêt de son maître. — Ce maître vous affranchit. — Il en est un autre au-dessus de tous; puisse celui-là vous absoudre!

Là-dessus, M. de Rouèvres se leva, et s'adressant à Fernand :

— Maintenant, monsieur, à nous deux.

— Allons donc! monsieur; allons donc! s'écria avec l'emportement du désespoir M. de Peveney, qui ne voyait d'ailleurs que la mort qui pût le tirer de là; finissons-en, c'est perdre trop de temps en paroles. J'ai des armes... ici, à deux pas, sans témoins.

—Monsieur, répliqua M. de Rouèvres avec calme, vous vous méprenez entièrement sur mes intentions. Je n'ai que faire de vos armes, ne voulant tuer ni être tué. Vous m'avez parlé tout à l'heure de laver mon honneur dans votre sang; mon honneur n'est point entaché, et je souhaite que le vôtre sorte de tout ceci aussi pur que le mien. D'ailleurs, monsieur, vous n'y songez pas; vous oubliez que vous ne sauriez désormais sans crime disposer d'une vie qui, à

compter de ce jour, devient si précieuse et si nécessaire, que moi-même je ne me permettrais pas d'y toucher. Monsieur de Peveney, ajouta-t-il en élevant la voix, écoutez ce que je suis venu vous dire. — Vous m'avez pris ma femme et vous la garderez. En usurpant mes droits, vous avez implicitement accepté l'héritage de mes devoirs. Tout l'avoir d'Arabelle était sa liberté; en la lui rendant, je suis quitte envers elle, et vous ne seriez pas gentilhomme que je craindrais encore de vous offenser en offrant à madame le bénéfice de la loi.

A ces mots, il salua sans affectation, avec une grave politesse, et sortit aussi calme, aussi froid, que s'il se retirait d'un salon.

La chaise de poste qui l'avait amené l'attendait à la porte; il y monta, et ce ne fut qu'en entendant le bruit de la voiture qui s'éloignait au galop des chevaux, que M. de Peveney comprit nettement toute l'horreur de sa position. Il passa la main sur son front et regarda autour de lui, comme s'il se réveillait d'un songe. Il se vit seul avec Arabelle, tous deux chargés de honte, enfermés, elle et lui, dans un cercle de fer, scellés et soudés l'un à l'autre.

FERNAND DE PEVENEY A MADAME DE MONDEBERRE.

MADAME,

Mon malheur passe mes prévisions; la foudre est tombée sur ma tête. Tout est brisé, l'honneur seul est debout. C'est ce fatal honneur qui me perd; c'est à ce maître cruel, inflexible et jaloux, que j'immole l'espoir de ma vie tout entière. Ne cherchez pas à soulever le voile qui vous cache ma destinée; seulement, dites-vous qu'en renonçant au bonheur que vous m'avez offert, j'ai prouvé que peut-être je le méritais; dites-vous, madame, qu'en refusant d'entrer dans votre Éden, j'ai montré que je n'étais pas tout-à-fait indigne de m'asseoir à la place que deux anges m'y réservaient. Je pars. Où me conduira l'orage qui m'emporte? reviendrai-je un jour? Je ne sais. Mais la terre manquera sous mes pieds avant que les sentimens de respect et d'adoration que je vous ai voués s'éteignent dans mon cœur, qui ne vit plus qu'en vous.

JULES SANDEAU.

(*La seconde partie au prochain numéro.*)

DES
FEMMES MORALISTES.

LE MARIAGE AU POINT DE VUE CHRÉTIEN. [1]

Lorsque le duc de Saint-Simon, dans une page ineffaçable où il a poussé aussi loin que Tacite l'art de bien voir et celui de bien peindre, raconte ce qui se passa à la cour à la nouvelle si inattendue de la mort du dauphin, fils unique de Louis XIV, ne trace-t-il pas en raccourci, et sauf la vivacité des couleurs, un véritable tableau du monde? Tous ces courtisans, jeunes et vieux, — ceux-ci dans la stupeur parce qu'ils vont tomber du haut de leur fortune si chèrement achetée, ceux-là dans une joie secrète parce qu'ils vont monter du même coup qui abat leurs rivaux, — s'épiant les uns les autres, cherchant à se deviner jusque dans les plus profonds replis de la pensée, afin de parer les coups qu'on leur destine et d'en porter qu'on n'attend pas, toutes ces passions en éveil s'étudiant pour mieux se combattre, *cette promptitude des yeux à voler partout en*

(1) Trois vol. in-8°, librairie de Delay, rue Basse du Rempart.

sondant les ames, cela ne ressemble-t-il pas beaucoup à ce qui se passe chaque jour, à toute heure, en tout lieu où l'ambition et l'intrigue ont la haute main, en tout lieu même où seulement les hommes sont divisés d'intérêts? Cette inquisition mutuelle a existé de tous les temps, sous toutes les latitudes, et elle n'existe pas moins lorsqu'elle se cache sous les formes de la politesse et du savoir-vivre.

Ainsi entendue, l'étude du cœur humain, au lieu d'être sérieuse et élevée, n'est qu'un espionnage vulgaire. Observer l'homme avec désintéressement, pénétrer dans son cœur et y fouiller d'une main hardie et délicate pour savoir tout ce qu'il renferme; apprendre les cachettes et les ressorts des esprits, comme dit Montaigne; saisir au vol les ridicules et les marquer d'un trait qu'on n'oublie pas, et le tout dans le but louable de chercher à corriger l'homme en le montrant à lui-même, et de lui fournir les moyens de travailler à son ame, selon l'expression de Mme de Sévigné, avec connaissance de cause, c'est le contrepied de ce que fait le monde, et c'est la tâche du moraliste. La curiosité est alors une noble étude, et la promptitude des yeux à voler partout en sondant les ames, qui était le coup d'œil de la cupidité et de l'envie, devient le coup d'œil du sage jeté sur le cœur de l'homme. Ce sage est le moraliste observateur à la façon de La Rochefoucauld ou de La Bruyère, de Vauvenargues ou de Duclos. Ce moraliste n'est pas le seul; il y en a un autre : c'est celui qui aspire moins à observer le cœur humain qu'à le diriger, et qui, partant d'un centre de doctrines solidement établies, traite les grandes questions de l'ordre moral et dogmatise. Que de qualités sont nécessaires pour réussir dans les deux genres! Une raison droite, une pénétration vive, une grande finesse de tact qui n'est point de la subtilité, une impartialité qui sait être malicieuse, une modération qui sait être mordante, sont absolument indispensables pour empêcher de trébucher et de tomber à côté de la ligne qu'on voulait suivre. Il ne faut qu'un bien léger accident dans la fusion de ces qualités pour que le moraliste observateur tourne à la satire, et pour que l'autre tombe dans le pédantisme. Si à la vue d'un mal, au lieu d'être calme comme un médecin, on s'emporte comme un poète, on ne manque pas de pénétration, mais où est l'impartialité? Si, au lieu d'enseigner avec bienveillance, on prêche avec hauteur, la raison peut ne pas être en défaut, mais où est le tact, où est la modération? Dans le premier cas, on est un écrivain satirique, et dans le second un pédagogue; dans l'un ni dans l'autre, on n'est un moraliste.

Est-ce à cause de ces difficultés réelles que les femmes, dont la plume, dans les siècles précédens, s'était essayée sur tant de sujets, n'avaient pas, jusqu'à notre époque, abordé directement la morale proprement dite? Est-ce la crainte de ne pas réussir qui les avait retenues? Pourtant elles se font assez volontiers illusion sur leurs chances de succès, et elles se sont souvent livrées à des tentatives plus difficiles pour elles et autrement dangereuses. Quoi qu'il en soit, ce n'est que depuis un demi-siècle environ que les femmes ont pris droit de bourgeoisie dans ce royaume de la morale, dont elles avaient long-temps côtoyé les frontières sans les franchir définitivement. C'est récemment qu'elles se sont naturalisées dans ce pays fertile où pourtant bien des champs sont encore incultes, dans ces belles plaines fécondes où plus d'un sillon, ingrat sous la main de l'homme, cultivé de leurs mains, peut se couvrir d'une riche moisson. Quelquefois, il est vrai, elles avaient fait acte de présence dans ces parages, mais sans suite, sans ensemble, au hasard; elles y étaient venues en touristes et non en colons, et ces excursions rapides, suivies d'une retraite si prompte, n'annonçaient point des projets de conquête.

Pour réussir en toute chose, surtout dans les œuvres de l'intelligence, il faut la vocation. — La vocation est à l'esprit humain ce que la vapeur est à la locomotive, c'est la force motrice. Prétendre suppléer à la vocation par le travail, c'est vouloir se passer de la vapeur et traîner la machine à force de bras. Le succès ne couronne pas de pareilles tentatives; la fortune n'aime pas cette sorte d'audace. Lorsque les femmes, poussées par une curiosité trop vive, n'ont pas craint de se jeter à travers la métaphysique et l'érudition, et ont voulu lutter corps à corps avec ces redoutables puissances, qu'est-il arrivé? Elles ont été vaincues presque sans combat, et comme elles avaient fait violence à leur nature, qu'elles avaient changé leur robe élégante contre le vieil habit de docteur, gênées sous ce déguisement, elles n'ont pas même eu la consolation de tomber avec grace. Elles ont été plus heureuses dans leurs relations avec la morale. Il est vrai que cette province de la littérature leur appartient à meilleur droit que les autres.

Le rôle qui convient le mieux aux femmes est dans la famille. Le foyer domestique est leur vraie patrie; la vie publique est pour elles une sorte de terre étrangère. C'est dans la vie privée qu'elles possèdent tous leurs avantages. Sur ce théâtre, étroit en apparence, mais vaste en réalité, car il s'agrandit toujours en proportion des

généreux efforts, se développent de belles intelligences et de nobles cœurs. Depuis quand le travail, pour avoir toute sa valeur, a-t-il besoin d'être applaudi? Il semble, au contraire, qu'il doit doubler de prix lorsqu'il est obscur. Ce n'est pas que le foyer domestique, à notre sens, doive se transformer en une prison où les femmes, quelles que soient leurs aptitudes, doivent rester éternellement confinées. Qu'elles en sortent toutes les fois que par leurs talens elles seront réellement au-dessus de ce rôle de la famille, et qu'elles pourront faire briller aux yeux de tous une vraie lumière qui ne devait pas rester enfouie sous le boisseau, au profit de quelques-uns. Le conseil serait sans réticence, si, dans ces divers talens qui peuvent échoir aux femmes, il n'en était de périlleux, et qu'on ne souhaiterait pas à une personne aimée. Ne donnerait-on pas de préférence à une mère, à une épouse, à une sœur, le talent qui peut le mieux s'exercer de la part de la femme sans usurpation sur le rôle de l'homme, qui ne lui impose pas d'étranges habitudes, et ne l'arrache pas violemment du cercle des simples vertus? Ce talent, n'est-ce pas celui de l'écrivain moraliste, soit qu'il s'exerce dans le récit où les femmes excellent, dans ces fines analyses des sentimens où elles se jouent avec tant d'aisance et de supériorité, soit qu'il produise des ouvrages de pure morale? Pour écrire ainsi, la femme n'a pas à son front cette auréole qui en fait un être exceptionnel, ce qui a toujours ses inconvéniens; ce diadème de feu qui la désigne aux regards de tous, et l'isole pourtant: la palme qu'elle obtient n'est qu'un ornement, une parure de plus. On ne suppose pas que rien soit changé dans son existence; ce qu'elle écrit dans ses livres, elle pourrait le dire dans son salon; elle a voulu seulement parler pour un grand nombre; elle a étendu sa conversation et agrandi son auditoire; elle est devenue auteur, sans cesser d'être femme du monde et mère de famille. Qu'on n'aille pas croire après cela que le roman et la morale proprement dite soient sans écueils pour les femmes: qu'elles oublient la mesure, et pendant que l'une s'essaiera follement au rôle de Sapho, l'autre tombera au rang d'une maîtresse d'école.

Dans les siècles précédens, ce n'est que par voie indirecte, nous l'avons déjà dit, que les femmes ont été moralistes; elles l'ont été dans leurs romans, dans leurs lettres, dans leurs mémoires, et par un bon nombre de ces ouvrages, en dehors du genre, mais qui s'en rapprochent pourtant, elles ont montré qu'elles étaient capables d'approfondir la vie, et d'en parler savamment et à leur aise. En remon-

tant un peu haut, ne trouvons-nous pas les deux Marguerite de Valois, qui possédaient à un degré assez supérieur, ce nous semble, le don de voir les choses d'un œil sûr à travers les voiles? Au siècle suivant, n'est-il pas une femme qu'il suffit de nommer pour désigner le plus agréable mélange de l'observation judicieuse et de la bonne moquerie? Mme de Sévigné n'est-elle pas là? Serait-elle absente, ce qu'à Dieu ne plaise, nous ne serions pas à court d'exemples. Ce XVIIe siècle, où la société se forme et se développe d'une manière si admirable, nous offre chez les femmes une tendance manifeste à moraliser, qui, pour ne pas s'être traduite en œuvres spéciales, n'est pas moins facile à constater. Autour de Larochefoucauld, ne voyons-nous pas un groupe de femmes spirituelles et sensées, parmi lesquelles Mme de Sablé et Mme de La Fayette, qui moralisent à plaisir, et jouent, pour ainsi dire, aux maximes? La Bruyère était venu, et son livre, qui, selon le mot de M. de Malézieu, devait lui attirer tant de lecteurs et tant d'ennemis, avait sa place marquée sur la table de toilette des grandes dames, qui le lisaient avec une sorte de passion, et dont quelques-unes se firent peindre un La Bruyère à la main. N'oublions pas les portraits de Mlle Scudéry, ni les *Stances morales* de Mme Deshoulières. La vocation des femmes, comme moralistes, perçait alors de toutes parts. Il est cependant une époque avant la nôtre, où cette tendance des esprits féminins fut plus éclatante encore : c'est le XVIIIe siècle, le siècle de la société par excellence, où la conversation, qui est l'école des moralistes, atteignit au sommet de l'art, d'où elle est redescendue. Jamais les femmes n'avaient déployé un tel esprit d'observation, de finesse et d'à-propos, et il faudrait les admirer sans réserve, toutes ces grandes dames, qui possédaient si bien la justesse du coup d'œil, la verve de la raillerie, l'originalité brillante de l'expression, s'il ne fallait blâmer cette légèreté de mœurs qui s'affichait sans scrupule, cet épicuréisme dont on faisait parade, et qui se résume assez bien par ce mot de Mme de Lambert à son fils : « Mon enfant, ne faites jamais de folies, excepté quand elles vous feront grand plaisir. » Quel dommage pourtant qu'il ne reste rien de ces conversations si animées et si entraînantes où brillaient les plus beaux noms de France, Mme la maréchale de Luxembourg, Mme la princesse d'Hénin, Mme la princesse de Beauvau, Mme de Bouillon! Quel dommage que tant d'éloquence parlée s'évanouisse, quand il reste tant de pauvretés écrites! Ceci ne s'applique pas aux échantillons écrits en matière de morale que des femmes du XVIIIe siècle nous ont laissés, et qui sont remarquables à plus d'un titre.

Ici encore, comme dans le XVIIe siècle, il faut, pour trouver ce que l'on cherche, glaner un peu partout, à travers champs. A part Mme du Châtelet, qui a écrit un véritable traité sur le bonheur, c'est dans leurs romans, leurs correspondances et leurs mémoires, comme nous disions, qu'il faut surprendre l'écrivain moraliste. Heureusement, on ne tombe pas à faux, en s'adressant à Mlle de Launay, Mlle de l'Espinasse, voire Mme de Tencin, en allant jusqu'à Mme de Charrière et Mme de Souza. — Ah! quel livre de morale on ferait, si on voulait recueillir toutes les observations dont les femmes, armées d'une pénétrante finesse, ont semé leurs ouvrages, et si on pouvait les retrouver et les faire revivre, ces traits éloquens et fins, dus au génie de la conversation! En adoucissant, par le bon sens exquis du choix, la sévérité un peu froide du XVIIe siècle, et en épurant l'épicuréisme trop facile du XVIIIe, quel chef-d'œuvre on composerait! quel livre aimable et profond! quel vrai trésor! De l'étude de ces divers morceaux, il ressortirait, n'omettons pas de le dire, que jusqu'à notre époque les femmes, quand elles ont touché à la morale, ont été des moralistes observateurs, tandis que de notre temps elles se rangent surtout dans la classe des moralistes qui enseignent. Cette différence n'est pas insignifiante et de pur hasard; cela prouve qu'avant la révolution, les femmes étaient simples spectatrices, tandis que de nos jours elles se mêlent à l'action; elles se contentaient autrefois de causer le plus spirituellement possible dans le coupé de la diligence, qu'elles veulent conduire aujourd'hui.

Les femmes, avant notre époque, ont donc été moralistes en général, sans qu'aucune d'elles puisse revendiquer ce titre en particulier; c'est un héritage commun, une propriété indivise. Cela établi, voyons si les femmes qui, plus près de nous, ont brigué ouvertement ce titre pour leur compte, l'ont mérité sérieusement. Est-ce Mme de Genlis qui mérite ce titre de moraliste? Si les gros bataillons de livres avaient le même privilége que les gros bataillons de soldats, du côté desquels la victoire aime à se placer, peu d'écrivains l'emporteraient sur Mme de Genlis : elle pourrait se mesurer avec Voltaire sans trop de désavantage. Mais cela n'arrive pas ainsi, et c'est merveille de voir comme un auteur survit avec un petit volume, et comme mille autres sont à jamais ensevelis sous la haute montagne de leurs ouvrages. Le nombre des écrits de Mme de Genlis est immense. Pour les feuilleter seulement, il faudrait un temps et une patience que nous n'avons pas. Disons vite que l'oubli qui enveloppe déjà toutes ces productions décolorées et sans saveur n'est que le juste

châtiment de l'exorbitante fécondité de l'écrivain. A part *Mademoiselle de Clermont*, qui, dans la longue série des échecs littéraires de Mme de Genlis, est un vrai coup de partie, et qui vient se placer avec naturel et charme non loin des romans de Mme de Lafayette, rien dans cette bibliothèque due à une seule plume n'est destiné à survivre, pas même *Mademoiselle de La Vallière*, malgré tout l'intérêt répandu dans ce roman et dans quelques autres de l'auteur, qui, sous tous les rapports, valent bien des romans à grands succès de ce temps-ci. Les ouvrages de Mme de Genlis déjà frappés du coup qui attend inévitablement les autres sont précisément ceux auxquels l'auteur attribuait le plus d'importance, entre autres son livre *de l'Influence des Femmes sur la littérature française*. La postérité, qui est déjà venue, a raison. Que penser en effet de l'esprit critique d'un écrivain qui refuse du talent à Mme de Staël et à Fénelon? A la rigueur, chez une organisation féminine aux impressions très vives, ces jugemens, tant ils sont ridiculement exagérés, pourraient passer pour des caprices, et n'impliqueraient pas une absence totale de goût littéraire et de profondeur, si le reste du livre ne venait confirmer amplement la première impression. On pourrait encore être indulgent pour les prétentions de Mme de Genlis à la critique (où sont les femmes qui y ont excellé?), si elle relevait son talent par la peinture vraie des mœurs et l'étude quelque peu profonde de l'ame. Mais non, et l'on s'étonne qu'une femme d'esprit, jetée au milieu de la plus grande société dès sa première jeunesse, et qui y a mené une si longue carrière, soit restée un observateur si superficiel, et n'ait jamais vu les passions humaines qu'à la surface? On a dit que sa vanité y était pour beaucoup, et que ses ridicules prétentions aristocratiques, ne lui laissant voir le monde qu'à travers le prisme des préjugés, et lui faisant croire que tout l'univers était dans un salon à la Louis XV, l'avaient empêchée de voir le fond des cœurs et le fond des choses. La vanité, pas plus que le temps, ne fait rien à l'affaire, et Saint-Simon, autrement imbu que Mme de Genlis des préjugés aristocratiques, était un terrible observateur. C'est une erreur sans doute de croire que tout l'univers est dans un salon à la Louis XIV ou à la Louis XV; cependant si tout l'univers n'est pas là, il faut avouer qu'il y a beaucoup de monde, et que l'on peut encore, dans cet espace étroit, faire de grandes découvertes, pourvu qu'on soit doué du vrai talent d'observation, que n'avait pas Mme de Genlis. Ses peintures du monde manquent donc d'originalité; où elle a été faible surtout, où elle a montré peu de portée, c'est lorsqu'elle a

voulu s'occuper de religion et de morale. Croyez aux éloges épistolaires! Vers 1787, Mme de Genlis recevait les lignes suivantes : « Prédicateur aussi persuasif qu'éloquent, lorsque vous présentez la religion et toutes les vertus avec le style de Fénelon et la majesté des livres inspirés par Dieu même, vous êtes un ange de lumière. » C'est Buffon qui, ayant mis ses plus belles manchettes, lui écrivait cela. Eh bien! non; malgré Buffon, Mme de Genlis, quand elle présente la religion et la morale, n'est pas un ange de lumière; elle ne mérite pas même le nom de moraliste. Au vrai, c'est une gouvernante qui a deux titres pour sa mémoire, un joli livre qu'elle a fait, et un illustre élève qui s'est fait lui-même.

Mme Campan a-t-elle plus de droit au titre que nous refusons à Mme de Genlis? Si l'intention en littérature était réputée pour le fait, oui sans doute; mais la bonne intention et le talent ne doivent jamais se séparer et ne peuvent bien faire qu'en se prêtant un mutuel appui. C'est l'histoire du paralytique et de l'aveugle. Quand la bonne intention ne l'éclaire pas, le talent fait fausse route; et sans le talent, la bonne intention, paralytique, ne peut avancer d'un pas. — Dans le livre sur l'*Éducation des Femmes*, qui est la production principale de Mme Campan, on a beau chercher la profondeur des vues, l'éclat ou le charme du style, on ne trouve que des pensées connues et un style effacé. On cherche une moraliste, et l'on ne trouve qu'une institutrice. Il reste un mot de Mme Campan : « Créer des mères, a-t-elle dit, voilà toute l'éducation des femmes. » Aux époques même les plus faciles pour la renommée, un mot n'est pas un titre suffisant pour la gloire littéraire. Mme Campan est encore inférieure à Mme de Genlis, et ni l'une ni l'autre n'ont eu en partage le vrai talent de l'écrivain et du penseur. — Le pavillon de Belle-Chasse et Écouen étaient vraiment trop loin de Coppet.

Parmi les ouvrages de morale dus à des plumes de femmes, il n'y a de réellement sérieux et de durable que ceux de Mme Guizot, de Mme de Rémusat et de Mme Necker de Saussure. C'est Mme Guizot qui a fondé, si l'on peut s'exprimer ainsi, la dynastie des femmes moralistes. Son portrait et celui de Mme de Rémusat ont été dans ce recueil tracés trop finement dans toutes leurs nuances pour qu'il soit permis d'y revenir. Si le portrait de Mme de Saussure n'est pas fait encore, il vaut la peine d'être tracé à part, et il le sera sans doute par cet ingénieux critique qui, sous l'esprit de l'auteur, sait si bien trouver l'ame de l'homme.

Puisque le talent des trois écrivains est hors de cause, contentons-

nous de parler de ce qui, dans notre époque, distingue admirablement ces trois intelligences d'élite, c'est-à-dire de leur amour profond du devoir et de l'ardeur réfléchie avec laquelle elles ont marché, chacune dans sa voie, vers le même point lumineux. Elles ont aimé et voulu faire aimer le devoir! Elles n'avaient donc pas connu la vie? elles n'avaient pas souffert? sans doute elles avaient vécu toujours dans l'heureuse ignorance des sacrifices imposés à la femme? Tout leur avait souri? Venues dans des temps paisibles, où les règles du devoir étaient d'inébranlables colonnes placées de distance en distance sur la route, et indiquant si clairement le chemin, qu'il était impossible de s'égarer, elles n'avaient eu que la peine de regarder autour d'elles et de marcher? — Au calme du langage, à la sérénité de la pensée, on serait tenté de le croire. Il n'en est rien pourtant. Ce n'est pas l'expérience amère de la vie, ce ne sont pas les épreuves douloureuses qui leur ont manqué, et elles ont traversé des temps plus difficiles que le nôtre, des temps où toutes les notions du vrai et du juste étaient altérées et méconnues. Ces règles salutaires, qu'elles ont soutenues avec une conviction éloquente, ce n'est donc pas partout autour d'elles qu'elles les ont trouvées, c'est dans leur cœur. Tout en s'efforçant d'améliorer la société actuelle, principalement sous le rapport de la condition des femmes, tout en étudiant les défauts de l'ordre social et en les signalant sans crainte, en préparant l'avenir, elles acceptaient le présent, et il est consolant et beau de voir d'aussi belles intelligences dévouées ardemment au progrès et au devoir. Mme Guizot, Mme de Rémusat, Mme Necker de Saussure, font honneur à notre siècle et à leur sexe, et dédommagent des grands scandales dont nous avons été témoins.

La révolution de 1830 fit surgir une légion d'amazones qui arborèrent le drapeau de l'indépendance absolue, et se précipitèrent dans la mêlée en criant : Émancipation! Ce ne fut point un de ces caprices éphémères du lendemain des révolutions, une de ces mille idées extravagantes qui sont comme une poussière que soulèvent en passant les crises sociales, qui tourbillonne un moment et retombe aussitôt. La fièvre qui s'empara d'un si grand nombre de cerveaux féminins fut longue; elle dura près de dix ans, et n'a pas encore complètement disparu, bien qu'il ne reste plus de l'armée en déroute qu'un peu d'arrière-garde, qui pousse encore de loin en loin son malheureux cri de guerre, au milieu de l'indifférence générale, et qui n'excite plus même assez d'attention pour obtenir un petit succès de mépris et de colère.

Ce sont les doctrines saint-simoniennes d'abord et plus tard celles de Fourier qui furent l'arsenal où les imaginations féminines en révolte trouvèrent des armes contre cette société dont le despotisme, si dur et si vigilant, ne songeait même pas à réprimer leurs folies. Ce fut vraiment un triste spectacle. Que de femmes, oubliant leur caractère et dédaignant ce foyer domestique où les appelaient tant de devoirs, si doux quand on sait les remplir, firent irruption sur la place publique, déclamant, au nom de la morale, contre la morale, attaquant sans pudeur les choses les plus saintes, et enivrées d'un esprit de destruction si forcené, qu'il avait pris dans leur cœur la place de tous les autres sentimens! Ce n'étaient plus des épouses, des filles, des mères. De la femme, elles n'avaient conservé que l'habit, et avaient tout perdu, jusqu'à l'élégance des manières, qui avait suivi la grace de l'esprit et du langage. On voudrait être indulgent qu'il serait impossible de l'être, car rien dans leurs défauts n'avait ce côté séduisant qui quelquefois les atténue. Ce n'étaient pas même leurs défauts, c'étaient ceux d'un autre sexe dont elles s'étaient emparées en les exagérant. Nous ouvrons au hasard un des livres publiés dans cette période de vertige, et nous tombons sur la phrase suivante : « Pour atteindre l'égalité et la vertu, il y avait deux idoles à renverser, la naissance et la chasteté! Non que la naissance et la chasteté ne soient belles en elles-mêmes; mais ces mérites prennent leur rang, cessent d'être la loi suprême, et ne sont plus indispensables, l'un à l'homme, l'autre à la femme. Toute femme supérieure a des passions plus ou moins fortes, et, à moins de circonstances admirablement heureuses, manque toujours à cette vertu départie plutôt à la faiblesse et à la timidité. » C'est une des plumes les plus élégantes et les plus modérées de la secte qui a écrit ces paroles; qu'on juge du reste. Ces femmes s'étaient érigées en tribuns, elles prêchaient la révolte contre toutes les lois établies, prodiguaient l'insulte à pleines mains, et écrivaient comme si elles eussent parlé sur la borne de la rue. Elles s'étaient faites les prêtresses insensées d'un culte anarchique, et elles ont été, qu'on me permette l'expression, les *tricoteuses* de la révolution de 1830.

Le mariage est la pierre d'achoppement dans ce siècle. Il fut principalement le but des attaques violentes de ces étranges moralistes. De tous leurs livres sur ce sujet, il ressort clairement une chose : c'est que, dans la vie de la femme, elles ne voyaient que l'amour. Toutefois, dans leurs divagations, elles ont oublié un point, c'était de décréter l'éternité de la jeunesse. Le but de leur mission, c'étaient

donc l'apothéose de l'amour et la destruction du mariage. Pour tout dire, cette levée de boucliers contre le mariage n'était qu'une insurrection de griefs personnels. Ces femmes confondirent la cause de tout leur sexe avec leurs infortunes particulières, et, de bonne foi peut-être, elles prirent dans le mariage, pour l'institution même, ce qui n'était que des accidens malheureux. La colère était leur muse, et elles étaient comme des soldats qui, après avoir essuyé le feu meurtrier d'une citadelle, montent furieux à l'assaut, moins pour remporter une victoire que pour se venger. L'assaut fut livré, et l'on vit, dans la chaleur du combat, briller à plusieurs reprises le drapeau d'une Clorinde que les prudens conseils ne pouvaient toujours contenir, et qui osait se compromettre en de telles luttes. Chez elle, du moins, l'éclat de l'action pouvait en sauver l'inconvenance, et il y aurait amnistie pour ses témérités, si depuis elle avait su prendre sa revanche en vraie Clorinde de la poésie et de l'éloquence, au lieu d'égarer ses coups et de se perdre dans une obscure mêlée.

Qu'arrivera-t-il maintenant? Gallus disait il y a bien des siècles :

Feminæ natura varium et mutabile semper;
Diligat ambiguum est, oderit anne magis;
Nil adeo medium. . . . .
Et tantum constans in levitate suâ est.

Si Gallus disait vrai, s'il n'était exagéré comme tous les poètes, nous serions à la veille d'un mouvement qui ressemblerait à une réaction. *Nil adeo medium;* du dévergondage, nous tomberions dans le pédantisme. On deviendrait précieuse et collet-monté, et de tous côtés on ne verrait que femmes s'emparant, comme de leur bien légitime, des plus hautes questions de la religion et de la philosophie, écrivant de volumineux traités et vivant dans le commerce intime des anciens philosophes, des pères de l'église, des théologiens; nous serions entourés de savantes, en un mot, qui, pour l'amour du grec, pourraient encore se compromettre, et qui feraient refleurir des travers que nous leur pardonnerions volontiers, s'ils devaient ressusciter Molière. Cette réaction est imaginaire sans doute; cependant aujourd'hui même n'avons-nous pas à nous occuper d'un livre qui, s'il n'est pas l'œuvre d'une savante, est l'œuvre d'une puritaine, et qui autoriserait le poète, je le crains bien, à répéter en souriant : *Nil adeo medium?* Ce livre, remarquable à beaucoup d'égards, a attiré l'attention des esprits sérieux, et appelle de notre part une ap-

préciation qu'il sera permis de trouver sévère, pourvu que l'on n'oublie pas que la sévérité est du respect envers le talent.

C'est le mariage qui a fourni à Mme Agénor de Gasparin le sujet d'un livre qui est aux antipodes des ouvrages sur la même matière dont nous parlions tout à l'heure, et qui de la licence effrénée nous fait passer au rigorisme. L'union conjugale n'a été établie, selon Mme de Gasparin, que pour la sanctification de l'humanité; mais l'idée primitive s'est, de nos jours, si corrompue, que pour rentrer dans les voies de Dieu, le mariage doit être absolument régénéré. C'est la mission que s'est donnée l'auteur du *Mariage au point de vue chrétien*, mission qu'elle a acceptée héroïquement dans toutes ses conséquences, et qu'elle a remplie avec une ardeur de prosélytisme qui pourrait prendre un autre nom, et qu'on ne croyait plus de notre temps. Le mariage, tel qu'il est, n'a pas trouvé de plus violent adversaire, ni le mariage, tel qu'elle le conçoit, de plus fougueux apôtre. Elle pousse si loin ce zèle, que dans sa colère contre le mariage actuel il nous semble qu'elle le calomnie, et que dans son enthousiasme pour l'union conjugale qu'elle désire, il nous semble qu'elle crée un idéal qu'il n'est donné à personne d'atteindre. Elle commence par une satire et finit par un rêve.

Mme de Gasparin veut régénérer le mariage par la loi chrétienne; mais elle enlève au christianisme son véritable élément, la douceur, et en fait une sorte de loi terrible qu'elle préconise dans toute sa rigueur, en s'attachant beaucoup plus à prouver qu'à persuader, et à convaincre qu'à émouvoir. Dès le début, on s'aperçoit que le livre de Mme de Gasparin se rattache au mouvement religieux qui agite la Suisse française depuis quelques années, et qui s'est donné le nom de *réveil évangélique*. Certes, rien ne serait plus louable que de chercher à réveiller le sentiment religieux au cœur de l'homme, si les plus légitimes mouvemens d'idées ne tournaient à mal quand l'exagération se met de la partie. Or, il n'est pas rare de voir de jeunes ministres, animés d'un zèle peu raisonnable et à peine arrivés dans un pays avec charge d'ames, s'élever avec colère contre des usages innocens qu'ils considèrent comme des relâchemens infames, et vouloir tout faire plier sous leur puritanisme inflexible. Le prédicant le plus dur est toujours suivi, dit quelque part Voltaire. Quelques femmes écoutent le jeune ministre, des enfans aussi. Les hommes résistent et murmurent d'abord; ils espèrent cependant que la fougue du jeune pasteur se refroidira, et dans cet espoir ils attendent. Ils

attendent en vain, car l'ardeur du prédicant croît chaque jour. Alors les querelles d'intérieur commencent dans les familles; les hommes veulent empêcher les femmes d'aller au prêche; comme on pense, les femmes ne cèdent pas facilement, et voilà une source continuelle de désordres sous le toit conjugal. Mais cet état de choses a un terme. Un jour, les hommes se soulèvent, le presbytère est entouré, on lance des pierres; le pasteur s'enfuit en vrai martyr, et le réveil finit par une émeute.

Le livre de Mme de Gasparin est empreint de la couleur la plus exagérée du réveil, et dans toutes les questions qu'il traite, il apporte une inflexibilité absolue de doctrines. Le rigorisme éclate à chaque page, et, quoique l'auteur consente à le voiler quelquefois pour faire quelques concessions à l'esprit du siècle, on le sent, on le respire partout, et on est peu surpris lorsque Mme de Gasparin laisse échapper cette exclamation : « Plût à Dieu que la femme restât éternellement étrangère au monde ! » Ce qui équivaut à faire des vœux pour que toutes les femmes vivent en recluses. Si les caprices passionnés de Mme de Gasparin devenaient des lois, la société ressemblerait bientôt à un couvent, car une femme, dit-elle, est à moitié perdue lorsqu'elle a ri à une comédie de Molière, ou qu'elle n'a pas pleuré d'indignation en assistant à un ballet. On croirait que ces emportemens de puritanisme sont d'un autre âge, et datent de ces jours où tout instrument de musique était interdit à Genève, si l'on ne savait qu'ils sont dus à l'intolérance de la jeunesse. Pour les esprits bien faits, la vie est une école d'indulgence, et si Mme de Gasparin n'avait pas écrit son livre, elle ne l'écrirait pas dans quelques années. Qui sait d'ailleurs? Chez certaines ames, le rigorisme est un déguisement de la tendresse, et si la critique pouvait pénétrer dans l'intérieur de la conscience, elle serait peut-être désarmée; malheureusement elle ne juge que les résultats.

L'auteur du *Mariage au point de vue chrétien* a traité son sujet dans toute son étendue, et n'a pas voulu laisser un seul point de l'union conjugale qu'elle n'explorât avec une attention scrupuleuse, et qu'elle n'essayât de régénérer. Il nous est impossible de suivre Mme de Gasparin à travers toutes ses utopies méthodistes; mais que penser, par exemple, de ce qu'elle entend par amour et intimité dans le mariage? Que penser du terrible ordre du jour conjugal auquel il faut se soumettre ponctuellement, tout irréalisable qu'il soit, sous peine d'être des cœurs corrompus et dégradés? L'amour est la base

fondamentale de l'union, et cet amour est si grand, si pur, disons le mot, si divin, qu'il établit entre les époux une intimité parfaite, céleste. Cela est vraiment beau! Il n'y a qu'une difficulté : où sont les cœurs capables de ressentir un pareil amour? Et s'il y en a peu, ou s'il n'y en a pas même chez lesquels un semblable amour puisse subsister long-temps sans altération, que devient la pierre angulaire du mariage? Que devient le mariage lui-même? En présence de tels obstacles, l'auteur devrait logiquement pencher pour le célibat. Eh bien! non; le célibat n'a pas de plus violente ennemie. Comment cela peut-il se concilier?

Quoi de plus doux que l'intimité dans le mariage? Deux cœurs bien nés qui sont remplis d'affection et d'estime l'un pour l'autre trouvent des trésors de bonheur dans cette intimité qui grandit chaque jour à mesure qu'on se connaît davantage. L'intimité ne doit-elle pas être un besoin du cœur plutôt qu'un article du contrat, et ne faut-il pas qu'elle s'étende en proportion de la tendresse? Toute intimité entre époux est relative, et cependant Mme de Gasparin commande l'intimité absolue, c'est-à-dire l'échange de toutes les pensées, de tous les sentimens, partout et toujours. Elle ne reconnaît pas à l'un le droit de garder une pensée qu'il ne communique pas à l'autre; elle fait même un devoir de se communiquer entre époux les secrets d'autrui, afin qu'il n'existe pas un seul point qui ne soit commun à tous deux; l'on exécutera plus facilement ce second article que le premier, car à tout prendre ce n'est qu'une indiscrétion que recommande l'auteur, et remarquons en passant que jusqu'ici l'indiscrétion n'avait pas figuré dans les commandemens de Dieu!

Il est entendu que l'auteur ne s'en tient pas à l'intimité morale, et qu'elle insiste avec force, avec passion, pour que les époux ne soient jamais séparés. Ici les conseils sont superflus; si l'on s'aime, vous n'avez pas besoin de recommander la présence au logis.

L'absence est le plus grand des maux.

On s'éloigne avec regret et l'on revient toujours avec bonheur. Si l'on n'aime pas, au contraire, que de prétextes plausibles pour l'absence! Est-ce un grand mal, en ce dernier cas, que les choses se passent ainsi? Mme de Gasparin ne voit-elle pas qu'il y aurait imprudence à tenir trop long-temps rapprochés deux êtres qui ne s'entendent pas? Peut-être se font-ils un peu illusion sur la distance qui les sé-

pare? Avec des précautions habiles, on pourrait vivre dans le calme, sinon dans le bonheur, tandis qu'en se voyant à chaque instant de la vie, on se froisse sans le vouloir; tout s'aggrave alors, tout s'exagère. Les défauts, qu'un peu de perspective diminuait, paraissent plus grands qu'ils ne sont réellement; tout est matière à bouderies et à querelles, et, de bouderies en querelles, on descend une pente qui conduit à la haine, le plus grand des malheurs. Dans la plupart des cas, l'habileté consiste à tourner l'écueil, et Mme de Gasparin ordonne impérieusement de venir s'y briser. — La haine! voilà le résultat des théories de l'auteur pour les époux qui s'estimaient sans amour, et qui vivaient paisiblement dans un système de concessions mutuelles! Pour ceux qui s'aiment, le résultat est l'exagération de l'amour, c'est-à-dire un effrayant égoïsme.

Toutes les théories du *Mariage au point de vue chrétien* sont pleines de tempêtes. Ainsi l'auteur, logique dans ses principes sur l'intimité, veut que la femme, lorsqu'elle ressentira dans son cœur une passion illégitime, en fasse la confidence au mari. La confidence au mari! Comment l'auteur n'a-t-elle pas vu les conséquences désastreuses de cette démarche?

On aime, on se croit aimé; on vit dans ce doux et enivrant état de l'ame qui résulte d'une grande affection partagée. L'avenir se déroule devant vous sans que vous aperceviez le moindre point noir à l'horizon. On prend soin de sa fortune et de ses affaires comme en se jouant, car tout travail est facile à l'époux aimé. On se sent revivre avec une indicible joie dans ces gais enfans qui jouent autour de leur mère; on sent quelque chose d'infini au fond de son cœur, où il semble que le ciel soit descendu. Mais un jour voilà que l'épouse en pleurs se jette dans vos bras, elle est pâle et tremblante, et, au milieu de sanglots étouffés, elle laisse échapper de cette bouche, où vous espériez que votre nom seul serait toujours murmuré avec amour, un aveu, un terrible aveu, elle en aime un autre, et, ne se croyant pas la force de se sauver elle-même, elle vient vous demander votre appui contre son propre cœur. Vertueuse et fidèle, mais redoutant sa faiblesse, c'est la peur et non l'amour qui l'a jetée dans vos bras; elle n'a prononcé qu'un mot, ce mot a entr'ouvert un abîme, et de ce bonheur immense que vous possédiez il n'y a qu'un moment, il ne vous reste déjà plus que le souvenir. Désormais une image, une impitoyable image vient se placer entre vous et cette épouse qui pourtant n'est pas parjure, et murmure ironiquement à

vos oreilles : C'est moi qui suis aimé! Ce fantôme vous suit ou vous précède partout dans votre chemin; il s'assied à votre table, il se tient debout à votre chevet, il remplit votre maison. En apparence, vous n'avez rien perdu; votre honneur est sauf, votre femme est fidèle, et le monde vous suppose toujours heureux; en réalité, vous êtes ruiné dans vos espérances les plus intimes, vous avez perdu ce que vous aviez de plus cher en ce monde, et vous êtes le plus malheureux des hommes, car vous aimez encore, et l'on ne vous aime plus.

L'amour est un pur cristal que le moindre souffle ternit. Quand on aime, on est inquiet et tourmenté au moindre soupçon. Si l'on a cru remarquer un peu de froideur, si l'on a saisi un geste d'impatience, une parole dure, serais-je moins aimé? se dit-on, et, dans de longs et interminables monologues, on agite gravement cette question, comme s'il s'agissait du salut d'un empire. Le cœur de l'homme qui aime est ainsi fait : le moindre grain de sable qui tombe dans ce lac en trouble pour long-temps le fond. Et c'est l'homme aussi exclusivement jaloux de son bonheur, et qui met toute sa joie dans la possession absolue d'une ame, que la femme viendra prendre pour confident des infidélités de son cœur! Pour la plus grande gloire de l'intimité conjugale, comme l'entend M[me] de Gasparin, voilà le repos du mari à jamais troublé!

Suppose-t-on que le mari, au lieu d'éprouver pour la compagne qu'il s'est choisie un sentiment passionné, n'éprouve pour elle qu'une affection mêlée d'estime? L'aveu ne sera pas ici un coup de foudre qui tombera sur le cœur; ce sera une lame froide qui fera une inguérissable blessure à l'amour-propre. Malgré lui, l'homme deviendra méchant et soupçonneux, et sa raison ne sera pas assez forte pour le mettre au-dessus des suggestions continuelles de l'amour-propre blessé, qui s'agite jusqu'à ce qu'il ait trouvé sa vengeance. Le mari qui aime souffrira sans se plaindre; celui qui n'aime pas se plaindra à tout propos, suscitant toujours des prétextes trop faciles à trouver, et au lieu de lutter, comme l'autre, dans son imagination malade, contre le fantôme de l'amant, il éprouvera une satisfaction secrète à se heurter contre une réalité toujours présente, sa femme. Non-seulement il lui en voudra de son infidélité qui n'a pas dépendu d'elle, il lui en voudra encore de sa franchise, qui a été un acte de courage et une marque d'estime; si éclairé qu'il soit, il sera injuste, et le même mot qui introduit sous un toit une douleur morne, d'autant plus grande qu'elle fait des efforts pour se cacher,

introduit sous un autre mille petites vengeances. A ce jeu de chaque jour, de chaque heure, que devient l'affection mutuelle? Dans l'intérêt de l'intimité morale selon le rigorisme, voilà les deux époux devenus ennemis intimes.

En maint endroit de son livre, Mme de Gasparin prêche à la femme l'abnégation et le renoncement, et cela avec une chaleur d'éloquence souvent entraînante. Il ne faut pas cependant se laisser prendre à ces paroles de paix, car l'auteur ne fait là qu'une concession apparente, pour obtenir beaucoup plus qu'elle n'aurait osé demander de prime-abord; elle donne de la main gauche pour s'enrichir de la main droite. Ainsi veut-on savoir comment Mme de Gasparin entend la liberté de conscience du mari? Si le mari est incrédule, la femme est chargée de remporter une victoire complète sur son incrédulité, et elle la remportera, quoi qu'il en coûte. Rien ne l'arrêtera, jusqu'à ce qu'elle en soit venue à ses fins, et, pour débuter, elle exigera qu'il assiste aux offices religieux; s'il résiste, elle redoublera ses efforts; les querelles ne l'effraieront pas, elle demandera toujours et sans cesse; elle sera inflexible. Le mari finira par céder, soyez-en sûr. Nous aimons à croire que ce n'est pas là un échantillon de la liberté de conscience à la façon du réveil évangélique. Mme de Gasparin a fait une innovation; c'est la première fois qu'on érige en principe le despotisme de l'importunité.

Ce n'est pas qu'après avoir posé ses principes absolus, l'auteur n'essaie quelquefois des tempéramens. Ainsi sur l'éducation, car dans son livre sur le mariage se trouve enclavé tout un traité sur l'éducation, elle est évidemment pour l'éducation privée et s'exprime sur ce point d'une façon assez claire; cependant, en fin de compte, elle se prononce pour le mélange de l'éducation privée et de l'éducation publique, oubliant sa sortie contre les colléges, oubliant le stigmate qu'elle vient d'infliger à l'émulation qu'on a l'infamie d'inculquer aux enfans, et qui n'est qu'un vice odieux! L'émulation un vice odieux! Que tous les maîtres et tous les disciples s'arrangent avec Mme de Gasparin. Ce qui est important pour nous, c'est qu'elle se prononce en faveur des colléges, quoique l'instruction y soit très défectueuse, et que les mauvais exemples y soient permanens! Ce n'est même que pour se purifier de ces mauvais exemples qu'elle exige que les enfans rentrent chaque soir sous le toit paternel: c'est donc pour y être témoin des effets de l'intimité morale à la manière méthodiste; il vaudrait autant qu'ils restassent au collége.

Voilà pour les jeunes gens. Quant aux jeunes filles, l'auteur veut qu'elles soient élevées en vue du mariage, et, avec cette audace qui la distingue, elle déclare qu'il faut leur parler souvent, presque à toute heure, de ce qui est le but de leur existence, et qu'il est absurde qu'il n'en soit pas ainsi. Si Mme de Gasparin ne s'apercevait bientôt qu'elle marche sur un terrain brûlant, sa dévotion aboutirait à un singulier résultat. Heureusement elle s'effraie à temps des conséquences extrêmes de son principe, et, rétrogradant peu à peu, elle reprend ce qu'elle vient de dire. Elle fait quelquefois des concessions, on le voit; mais, lors même qu'elle fait ces concessions à la nature humaine et non pas à l'ordre social, elle ne les fait point de bonne grace, et ressemble à un monarque absolu que le malheur des temps oblige à octroyer une charte.

D'après le coup d'œil que nous venons de jeter sur *le Mariage au point de vue chrétien*, on peut concevoir une idée de ce livre, que Mme de Gasparin n'aurait pas écrit avec cette impitoyable sévérité de doctrines, si elle eût voulu s'inspirer d'illustres exemples que lui fournissait sa patrie. Ah! que M. Necker et Mme de Staël ont tenu autrement compte de la réalité, et ont parlé du mariage avec une autre sagesse! Quelle haute raison dans ces conseils de M. Necker : « Que la femme s'efforce de répandre le calme dans l'ame de son ami, de son défenseur, en lui assurant un doux asile au sein de ses foyers, lorsqu'il y revient l'esprit encore inquiet des débats du monde auxquels il est forcé de se livrer. » Ailleurs, M. Necker s'écrie : « Ah! combien les sentimens d'une ame tendre s'animent et se fortifient par une succession continuelle de besoins et de services! Les prévenances mutuelles, les attentions réciproques forment seules ces liaisons durables qu'aucune habitude, aucun âge, n'affaiblissent. Et vous ne connaissez pas les plus douces jouissances, vous qui, tout entiers à vous-mêmes, n'appréciez dans l'amour que le despotisme de la jeunesse et les rapides effets de votre impérieux ascendant. » Ces paroles sont bonnes à méditer partout, même à Genève. Ce qui suit, de Mme de Staël, est moins tendre, mais n'est pas moins profond, ni moins vrai : « Il est heureux, dit la fille de M. Necker, dans la route de la vie, d'avoir inventé des circonstances qui, sans le secours même du sentiment, confondent deux égoïsmes au lieu de les opposer. Il est heureux d'avoir commencé l'association d'assez bonne heure pour que les souvenirs de la jeunesse aident à supporter, l'un avec l'autre, la mort qui commence à la moitié de la vie;

mais indépendamment de ce qu'il est si aisé de concevoir sur la difficulté de se convenir, la multiplicité des rapports de tout genre qui dérivent des intérêts communs offre mille occasions de se blesser, qui ne naissent pas du sentiment, mais finissent par l'altérer. Personne ne sait à l'avance combien peut être longue l'histoire de chaque journée, si l'on observe la vérité des impressions qu'elle produit, et dans ce qu'on appelle avec raison le *ménage*, il se rencontre à chaque instant de certaines difficultés qui peuvent détruire pour jamais ce qu'il y avait d'exalté dans le sentiment. C'est donc de tous les liens celui où il est le moins probable d'obtenir le bonheur romanesque du cœur. » Mme de Gasparin trouvera sans doute ce langage bien froid et bien positif; il est vrai que Mme de Staël ne poursuivait pas, comme elle, la régénération de l'union conjugale. Soyons franc, et disons toute notre pensée : ce livre qui veut régénérer le mariage lui sera plutôt nuisible qu'utile. Ou il en éloignera, parce que, n'établissant pas de milieu entre un idéal sublime et une corruption fangeuse, ceux qui désespéreront d'atteindre au ciel craindront de tomber dans la boue, et jugeront prudent de s'abstenir; ou bien, il séduira quelques jeunes imaginations qui, se croyant la puissance de réaliser une chimère, se jetteront dans le mariage avec enthousiasme, voudront mettre en pratique les doctrines de l'auteur du *Mariage au point vue chrétien*, et au lieu d'un paradis terrestre qu'on espérait, ne trouvant que le régime cellulaire à deux, elles se désoleront inutilement. Mme de Gasparin me semble donc avoir pris un chemin qui ne vient pas à son but; car, en dernière analyse, elle éloigne du mariage qu'elle prêche, ou fait couler des larmes qu'elle voulait tarir. Comme la plupart de nos grands réformateurs, elle démolit une réalité qu'elle remplace par une chimère : on dirait que les réformateurs modernes ont fait un pacte avec l'impossible.

Parlerons-nous de la forme? L'ouvrage de Mme de Gasparin arrive de Genève, et il serait mal venu à renier sa patrie : il porte son acte de naissance sur chaque page. Il est des lieux où l'on respire un air intellectuel et moral, si l'on peut ainsi parler, dont s'imprègnent les esprits même les plus distingués. La teinte générale qui se répand sur toute une littérature est une sorte de péché originel que tout écrivain porte à son entrée dans le monde. Il n'y a que le génie qui dès le début, s'emparant de ces défauts et de ces qualités communs à tous, se les approprie, les transfigure en quelque manière et les élève du premier coup à une originalité puissante. Le talent ar-

rive à l'originalité d'une façon moins brillante et moins rapide, mais il y parvient, et les exemples ne manquent pas à Genève de talens parfaitement originaux, qui ont secoué le joug génevois. Pour M. de Chateauvieux, M. Dumont, M. de Bonstetten, M. Töpffer, on peut dire qu'il n'y a plus de Jura. Le Jura existe encore pour Mme de Gasparin, dont l'incontestable talent a besoin, pour paraître dans tout son jour, d'être débarrassé de ces locutions inusitées, de ces tours de phrases bizarres, de cette ponctuation étrange, qui déparent le livre du *Mariage*. Faut-il avouer aussi que le dogmatisme de l'auteur ne sait pas toujours éviter l'ennui? Mme de Gasparin aime les longs développemens; il semble qu'elle s'imagine n'avoir jamais assez dit, et elle épuise toujours son raisonnement avant de le quitter. Dès les premières pages d'un chapitre, vous savez tout ce qu'il contient : chaque chapitre est un discours qui dit tout dans son exorde et se répète dans les deux parties. Cette intarissable abondance, habilement gouvernée, pourra devenir une qualité brillante. Si à ce style qui déborde à chaque instant, et inonde, pour ainsi dire, toujours ses rives, l'art parvient à creuser un lit assez profond, on comptera parmi les femmes un remarquable écrivain de plus. Le véritable talent de controverse que possède Mme de Gasparin s'appuiera un jour, il faut l'espérer, sur l'expérience; il se dépouillera de ce méthodisme exagéré qui tue ce qu'il veut vivifier, et ressemble, avec l'excellence des intentions et le malheur des résultats, à un ami qui vous étouffe en vous embrassant. C'est parmi les femmes moralistes que Mme de Gasparin prendra alors un rang distingué.

Quant au mariage, les apologies dangereuses du méthodisme ne l'ébranleront pas plus que les attaques antisociales. Le mariage est le fondement de la famille, et la famille ne court aucun danger sérieux; nous ne disons pas seulement pour le présent, cela a l'évidence d'un fait, mais pour l'avenir. Les révolutions n'y toucheront pas. Il n'est pas besoin d'être prophète pour dire que les sociétés humaines ne se passeront jamais de la famille : il suffit d'avoir foi aux progrès de la civilisation. On ne peut pas assigner des limites aux progrès; mais comme les progrès ne peuvent s'entendre que dans le sens de la liberté, et qu'il n'y a pas de liberté sans l'ordre, on peut assurer, avec une conviction profonde, que la famille, source de l'ordre, ne périra pas. En changeant le mot de Pascal, ne peut-on pas dire que le progrès est un cercle dont le centre est dans la famille et la circonférence nulle part? La famille et le mariage sont,

pour la civilisation, ce que l'arche fut pour Noé et ses enfans, — un rempart contre le déluge.

L'ordre et la liberté grandissant ensemble n'apporteront-ils pas des modifications dans la condition des femmes? Quelles seront ces modifications? C'est le secret de la Providence, et il serait téméraire de vouloir le lui arracher. Ce qui est certain, c'est que leur avenir dépend d'elles en grande partie. Si aujourd'hui qu'elles ont plus de lumières qu'autrefois, elles s'efforçaient de retrouver cette dignité qui relevait leur ignorance, et qui donnerait un si beau lustre à leurs connaissances actuelles; si, maintenant qu'on leur rend justice, elles mettaient de la mesure dans leurs exigences; si, sous leur influence, la vie intérieure s'améliorait, et si les relations du monde gagnaient de l'agrément et du sérieux, des progrès réels ne s'accompliraient-ils pas dans leur condition, sans secousse, sans être vivement appelés? Ne sortiraient-ils pas du sein des choses? — Les femmes qui ont reçu le don du talent pourraient mieux que les autres contribuer à préparer cet avenir; mais quelle que soit leur éloquence, quelle que soit la forme de leur génie, surtout si elles veulent faire connaître le cœur humain et corriger la société; si elles sont moralistes enfin, qu'elles n'oublient jamais, ce qui leur arrive trop souvent, ce tact qui n'est qu'une forme du goût, et cette modération, inséparable compagne du bon sens, qui chez elles est une grace et une vertu!

PAULIN LIMAYRAC.

ÉTUDES

SUR L'ANGLETERRE.

I.

WITHE-CHAPEL.

Lorsque, en arrivant du continent par la Tamise, on découvre Londres, au milieu d'une forêt de navires dont les agrès se confondent avec les toits des maisons, et à travers le brouillard de fumée que vomissent incessamment les cheminées des bateaux à vapeur, il semble difficile, au premier aspect, de saisir les grandes lignes de cette perspective sans relief. L'immense métropole est assise sur une plaine légèrement ondulée, et suit la courbe de l'arc formé par le fleuve. Elle en serre de si près les bords, que la marée montante vient baigner le pied de ses édifices, et que l'horizon est intercepté. Les autres capitales, Paris, Rome, Bruxelles, renferment des collines ou des monumens autour desquels se groupent les habitations, et qui dessinent, comme autant de jalons, le plan de la cité. Londres n'a ni éminences naturelles ni points culminans élevés par la main des

hommes. Si l'on excepte le dôme de Saint-Paul, isolé parmi ces masses uniformes de briques, rien n'annonce, à une certaine distance, les magnificences qu'une cité de deux millions d'hommes, que la ville la plus riche et la plus gigantesque de l'Europe, que la tête de l'empire britannique doit étaler aux yeux.

A juger par les apparences extérieures, Londres serait l'asile par excellence de la démocratie. Des maisons pareilles, des rues qui n'ont aucun caractère distinctif; peu ou point de palais; pas un sommet qui dépasse l'autre; partout une médiocrité régulière d'architecture que l'on croirait ne pouvoir convenir qu'à une population de Chinois. Joignez à cela que les quartiers de Londres ne paraissent pas être liés entre eux comme les diverses parties d'un tout. Ce sont des villes juxtaposées qui remplissent des destinations différentes, dont aucune n'a les mêmes besoins, et qu'il faut relier entre elles, comme les campagnes, par des bateaux à vapeur omnibus et par des chemins de fer intérieurs, tels que le Blackwall et le Greenwich. On conçoit que, dans l'amertume de sa misantropie républicaine, Cobbet ait comparé cette excroissance du pays à une monstrueuse tumeur.

Mais quand on pénètre dans Londres, en étudiant les principales artères de la circulation, l'on reconnaît bientôt qu'il se fait entre les divers quartiers une véritable division du travail social, et l'ordre se révèle au sein de ce chaos apparent. Voici quelle en est l'économie.

Le mouvement à Londres ne s'opère que dans une seule direction. Rien ou presque rien ne va du nord au midi, ni d'une rive de la Tamise à l'autre rive; le courant des hommes, des transports et des affaires roule parallèlement au fleuve, et de l'est à l'ouest. On calcule la quantité de mètres cubes qu'une rivière, en passant sous un pont, débite chaque jour à l'étiage; si l'on pouvait compter le nombre des personnes qui circulent à pied, à cheval ou en voiture, de l'extrémité de Piccadilly à la Banque, en suivant le Strand, Cheapside et Ludgate-Hill, on trouverait probablement près de cinquante mille passagers par heure, et plus de cinq cent mille par jour.

En remontant la Tamise, on aperçoit d'abord les docks, les grands magasins et la Tour; le quartier où viennent s'entasser, et d'où sont expédiés les produits des deux hémisphères; l'arsenal militaire et les arsenaux du commerce ainsi que de l'industrie. Là, un vaisseau peut, en quelques heures, déposer sa cargaison et recevoir un nouveau chargement. De là sortent des certificats qui représentent la valeur de la marchandise, qui rendent cette valeur disponible, et qui la monnaient, pour ainsi dire, sans nécessiter des déplacemens

onéreux. Autour de ces vastes entrepôts vivent les matelots, les manœuvres, les portefaix, les camionneurs, les instrumens du transport. Un peu plus haut est la Cité, le cœur de Londres, le comptoir de l'Angleterre, le centre des affaires et le siége du crédit. C'est là que les négocians se donnent rendez-vous et qu'ils ont sous la main les grandes institutions du pays, la banque, la bourse, la monnaie, la douane, la poste, l'excise, la corporation municipale, les tribunaux et les prisons; mais ils n'habitent pas ce lieu de passage, et le reflux de chaque soir ramène ceux que le flux du matin avait apportés. Plus loin encore, vous rencontrez les rues où brillent les magasins de luxe, telles que le Strand, Piccadilly, Pall-Mall, Regent's-Street, le quartier des théâtres, des musées, des modes, des hôtelleries, des filles de joie et des filous, terminé par l'espèce d'oasis parlementaire que forment les clubs, le palais à demi construit des chambres, les administrations réunies à White-Hall, et le vieux palais de Saint-James, où ne daigne plus loger la royauté. Enfin, au-delà est la ville aristocratique, le monde par excellence, le seul quartier que l'on puisse habiter, le *West-End*. Le quartier fashionable était limité, il y a quelques années, au nord par le parc du Régent, à l'ouest par Hyde-Park, et au sud par le parc de Saint-James. Aujourd'hui, il s'accroît chaque année avec une rapidité prodigieuse : les marais et les terrains vagues se convertissent en rues et en places publiques; les plans sont à peine dressés, que les maisons sortent de dessous terre, et les maisons à peine construites trouvent aussitôt des locataires ou des acheteurs. On dirait que les riches s'y multiplient comme ailleurs les pauvres. Si la manufacture que vient d'établir un hardi spéculateur, M. Cubitt, pour fabriquer quatre mille maisons aux abords du pont du Wauxhall, obtient le succès qu'il s'en est promis, le quartier fashionable couvrira bientôt tout l'espace qui s'étend à l'ouest de Londres, entre la Tamise et le canal du Régent, sur une profondeur d'à peu près deux lieues.

Ainsi la ville des docks et des entrepôts, la ville des affaires, la ville des plaisirs et des transactions politiques, la ville du monde fashionable, voilà de quoi se compose cette gigantesque agrégation, ce Mammouth du XIXe siècle. A ses deux extrémités et sur ses flancs, le monstre a de nombreuses dépendances; il suffit de citer Greenwich, Southwark, Chelsea et les faubourgs du nord-est. Mais toutes ces branches partent du tronc et viennent y puiser la vie. La puissance qui gouverne l'Angleterre réside à un bout de Londres; les résultats

s'accumulent à l'autre bout. Le *West-End* et le *East-End*, l'empire est là tout entier.

Il faut donc peu s'étonner si dans les améliorations successives qu'a reçues la métropole de la Grande-Bretagne, la meilleure part a été réservée aux deux extrémités. Rien n'égale la magnificence ni la bonne disposition des bassins qui ont été creusés à l'est, le long de la Tamise, pour recevoir les navires de commerce, et pour en laisser ainsi le chenal libre à la navigation. Les docks de Sainte-Catherine, de Londres, des Indes occidentales et de l'Inde orientale, ont coûté plus de 200 millions de francs; mais ces établissemens procurent au commerce une économie annuelle qui ne saurait être évaluée à moins de 40 ou 50 millions. Les marchandises les plus communes comme les plus précieuses y sont gardées sous clé, à l'abri du gaspillage et de toute détérioration. Quand les magnifiques seigneurs de la Cité ont envie de passer l'inspection de leurs sucres ou de leurs cafés, un chemin de fer suspendu sur arcades les conduit en quelques minutes des environs de la Banque à Blackwall. Pour la communication d'une rive avec l'autre, un pont n'étant pas compatible avec les besoins de la navigation, une compagnie aussi admirable dans sa persévérance que l'ingénieur dans ses conceptions a fait passer sous le lit de la Tamise un vaste souterrain qui résiste à la pression et au mouvement des eaux.

Mais c'est particulièrement à l'ouest de Londres et dans les quartiers destinés aux habitations des classes supérieures, que le progrès se fait remarquer. Il n'y a pas de ville où l'on ait pris plus de soin de la vie du riche, et où l'on ait donné plus d'attention à ses moindres fantaisies. Les grandes réunions d'hommes engendrent presque toujours des miasmes pestilentiels qui affaiblissent l'organisation et qui en abrègent la durée. Afin de mettre les riches à l'abri de ce danger dans le *West-End*, on a imaginé de mêler la campagne à Londres, les jardins, les parcs et les champs aux maisons. Quatre parcs immenses, une ligne continue de verdure, d'ombrages et d'eaux vives, forment la base de cette ville privilégiée. C'est là que se fabrique et que se renouvelle l'air respirable qui dispute l'espace aux exhalaisons méphitiques des quartiers plébéiens. Ce sont, comme on l'a si bien dit, les poumons de Londres; imaginez la végétation de Saint-Cloud et de Neuilly au milieu de Paris.

Autour des parcs sont groupées les maisons, les rues et les places, qui se rapprochent ainsi de l'air pur aussi naturellement que cer-

taines plantes suivent le soleil. Les rues ont une largeur monumentale et se coupent presque partout à angle droit. Les maisons ont peu d'élévation et n'interceptent ainsi ni les rayons qui réchauffent l'atmosphère, ni les vents qui viennent la rafraîchir; souvent elles sont séparées du trottoir par des bouquets d'arbres et de fleurs qui en font autant de villas. Les places publiques n'offensent pas les yeux comme à Paris par la nudité de leurs dalles brûlantes en été, enfouies dans la boue en hiver. Quelque grand jardin, protégé par une grille en fer, en occupe le centre, et présente un tapis vert encadré de beaux arbres, où les petits enfans du voisinage s'essaient à marcher. De là viennent sans doute les idées champêtres qui remplissent l'imagination des jeunes filles en Angleterre. Comment ne rêveraient-elles pas des eaux, des prairies ou des bois, ayant, même au sein de Londres, cette bucolique perpétuelle sous les yeux?

Dans ces demeures, où le luxe consiste, non pas en ameublemens splendides, mais en nombreux domestiques et en dispositions commodes, tout a été calculé pour épargner aux riches de la Grande-Bretagne même le malaise que faisait éprouver au Sybarite une feuille de rose cachée dans les draps de son lit. Ils n'entendent point de bruit, car les voitures glissent légèrement, devant leur porte, sur des chaussées macadamisées. Tout ce qui peut blesser la vue ou l'odorat a été éloigné des rues principales; les écuries sont placées dans des allées étroites (*lanes*), derrière les maisons; et s'il y a des pauvres dans ces quartiers, comme on a honte d'eux et comme on ne veut pas subir leur contact, ils vont se cacher au fond des ruelles intérieures avec les palefreniers et avec les chevaux.

A ne voir que le *West-End*, Londres est sans contredit la cité la plus belle et la plus salubre du monde. Quand on y entre par Portland-Place, par Oxford-Street ou par Piccadilly, en longeant cette admirable chaussée que bordent d'un côté les prairies de Green-Park et de l'autre Hyde-Park avec ses allées, que traversent à toute heure de splendides équipages et de brillans cavaliers, on se demande si les voies romaines qui partaient de la ville des Césars pour la joindre aux pays conquis, pouvaient avoir plus de grandeur. Sans doute, la qualité de cette grandeur n'est pas la même. A Rome, la voie Appienne était chargée d'arcs de triomphe et comme habitée par les temples élevés aux dieux; le peuple, en s'enrichissant des dépouilles étrangères, rapportait quelque chose de ses succès et de sa gloire à l'intervention divine, et l'art naissait sous l'inspiration du sentiment religieux. En Angleterre, l'homme se prend lui-même

pour cause et pour but, et quand il a vaincu ses rivaux ou dompté la matière, il songe plus à jouir du résultat qu'à remercier le ciel. Cette disposition égoïste a produit la science du comfortable, qui n'a rien de commun avec la science du beau; mais le comfortable atteint presque à la grandeur, lorsqu'il s'administre avec de telles dimensions.

Si l'on veut avoir une idée complète des merveilles que peut enfanter la civilisation moderne envisagée par son côté matériel, il y a deux petits coins de terre qui se recommandent plus particulièrement à l'attention de l'observateur. Je veux parler du boulevart de Gand, vu par une belle soirée de mai, au moment où le gaz éclaire les toilettes dans les allées, et dans les magasins les splendeurs de l'industrie; lorsque la jeunesse dorée étale ses airs conquérans, et que les équipages de la finance parisienne se dirigent avec fracas vers les deux Opéras. Ou bien encore il faut assister, par une belle après-midi du mois de juin, à l'heure où cessent les affaires dans Londres et avant l'heure aristocratique du dîner, au rendez-vous des promeneurs sur les pelouses de Hyde-Park. Là, pendant que la musique des gardes joue les airs de Rossini ou de Meyerbeer, les dames quittant leurs voitures pour venir s'asseoir sous les arbres, et les cavaliers se rangeant sur plusieurs lignes devant les barrières, on aperçoit réuni tout ce que l'Angleterre a de plus belles et de plus fières *ladies*, d'hommes d'état en renom, d'héritiers des grandes maisons, et de chevaux pur sang. Pour qui connaît le peuple anglais, il n'y a pas de spectacle qui soit plus propre à exalter son orgueil national.

Hélas! cet orgueil souffrirait bien cruellement, si, descendant des hauteurs auxquelles l'élève l'oligarchie britannique, il daignait ramener ses regards au niveau du sol. Londres est en effet la ville des contrastes. A côté d'une opulence qui défie toute comparaison, l'on y découvre la plus affreuse ainsi que la plus abjecte misère, et la même cité qui renferme les maisons modèles, les rues coquettes et les *squares* verdoyans du West-End, contient aussi dans ses profondeurs des masures à demi ruinées, des rues non pavées, sans éclairage et sans égouts, des places qui n'ont d'issue ni pour l'air ni pour les eaux, enfin des cloaques infects que toute autre population n'habiterait pas, et qui, pour l'honneur de l'humanité, ne se rencontrent pas ailleurs.

J'avais lu le rapport publié en 1842, sur l'état sanitaire des classes laborieuses dans la Grande-Bretagne, par l'intelligent et infatigable

secrétaire de la commission des pauvres, M. Chadwick. Ces lamentables récits, dépassant tout ce que la plus sombre imagination pourrait inventer, ne devaient pas être accueillis sans contrôle. Bien qu'ils portent, à chaque ligne, le cachet de la plus parfaite sincérité, il y a des horreurs que l'on se refuse à croire, à moins de les avoir soi-même constatées. J'ai donc voulu voir les mauvais quartiers de Londres. J'ai fait cette reconnaissance au mois de juillet dernier, sous la direction du docteur Southwood-Smith, un de ces hommes rares qui ont la main à la pratique et l'œil à la science, et celui qui fut chargé de vérifier, en 1838, de concert avec le docteur Kay-Shuttleworth, dans quel état de dégradation physique une partie de la population de Londres était tombée. Notre inspection ayant porté principalement sur le district de White-Chapel, le plus négligé peut-être de ceux qu'habitent les parias de la métropole, c'est le tableau que je vais mettre en regard des béatitudes du West-End.

Les trois districts de Spitalfields, de Bethnal-Green et de White-Chapel, situés au nord-est de Londres, forment dans la métropole du royaume-uni une espèce de ville celtique. Près de cent cinquante mille personnes habitent cette colonie, qui s'est accrue par les émigrations successives des ouvriers français, après la révocation de l'édit de Nantes, et des prolétaires irlandais, depuis qu'une famine permanente les chasse tous les ans de leur pays. Puis les juifs, qui recherchent les endroits les plus misérables dans les grandes cités, pour vivre plus librement en vivant inaperçus, sont venus, de tous les points de l'Europe, grossir cette population d'exilés.

Le malheur rapproche communément ceux qui souffrent; il n'en est pas ainsi dans le *East-End*. Les descendans des ouvriers français, appartenant à une race plus cultivée, montrent un grand éloignement pour les Irlandais, tribu inculte et adonnée à l'ivrognerie, lesquels, à leur tour, du haut de leur religion, renvoient ce mépris aux enfans d'Israël. Les Français naturalisés, qui ont enseigné à l'Angleterre l'art de tisser la soie, habitent principalement Spitalfields; ils ont à peu près oublié leur langue originelle, mais leurs noms et leur physionomie parlent pour eux. Ces tisserands composent en quelque sorte l'aristocratie morale du lieu. Leur probité a passé en proverbe, et contraste avantageusement avec la dégradation de leurs voisins immédiats (1), bien que la passion des liqueurs spiritueusses ait fait

(1) « Je préférerais la garantie personnelle d'un tisserand à celle d'un tailleur ou d'un cordonnier pour le loyer d'un métier. Le tissage est, en somme, plus favo-

aussi des ravages dans leurs rangs. Ils ont les goûts qui tiennent au développement de l'intelligence, sont grands lecteurs de journaux, cultivent les fleurs, et se réunissent le soir dans des clubs où ils reçoivent des leçons d'arithmétique, de géographie, d'histoire et de dessin. Quand ils commencèrent à peupler Spitalfields, Londres ne s'étant pas encore étendu jusque-là, ils avaient de l'espace autour d'eux et faisaient admirer des Anglais les plates-bandes de tulipes qui croissaient dans leurs jardins. A ces habitudes méditatives ils joignaient alors une ardeur martiale qui se signalait par des révoltes fréquentes, et à laquelle le parlement lui-même fit la concession d'un tarif obligatoire des façons par l'acte de 1773, appelé acte de Spitalfields. Depuis, les jardins ayant disparu sous une masse de briques, et les rues ayant été tracées, à mesure que la population débordait, sans aucune des précautions qu'exige l'assainissement des villes, peut-être aussi sous l'influence d'une occupation sédentaire qui se prolonge souvent quinze à seize heures par jour, la vigueur physique de cette race a décliné. « La taille des tisserands, dit l'un d'eux, M. Bresson, dans l'enquête de 1840, est généralement peu élevée et rabougrie. Durant la guerre, on leva une brigade parmi eux; mais la plupart des soldats avaient moins de cinq pieds. » On ne trouverait plus même aujourd'hui, à Spitalfields, de quoi faire de la chair à canon. « La constitution de ces hommes, dit le docteur Mitchell, dégénère; la race entière descend rapidement à la taille des Lilliputiens. Les vieillards sont d'une plus forte complexion que les jeunes gens. »

Comment les enfans grandiraient-ils? Dès leur bas âge, ils sont courbés sur un métier, lançant la navette treize à quatorze heures par jour; c'est là le seul exercice que prennent ces malheureux, qui respirent rarement un air libre, et qui ne voient jamais le soleil qu'à travers les fenêtres de leurs tristes réduits. Dans une visite que je fis à Spitalfields en 1836, apercevant une petite fille de onze ans, pâle et mélancolique, qui tissait avec une activité fébrile, je demandai au père : « Combien d'heures travaille cet enfant par jour? — Douze heures, me répondit-il. — Et vous n'avez pas peur d'excéder ses forces? — Je la nourris bien. » Quelle autre réponse eût-il faite pour une bête de somme? Et pourtant, quand on veut avoir un cheval de course, on attend qu'il ait pris sa croissance, avant de le monter.

rable à la moralité que beaucoup d'autres occupations, parce que les enfans sont élevés à la maison, sous les yeux de leurs parens. » (Déposition de M. Bresson, enquête sur les tisserands, 1840.)

La population de Bethnal-Green se compose principalement de tisserands irlandais, auxquels se joignent les mendians et les vagabonds de la même nation. Les maisons de ce district sont dans un état de délabrement dont celles de Spitalfields même ne sauraient donner une idée. On les construit souvent en planches mal jointes, ce qui leur donne bientôt l'aspect des plus dégoûtantes étables. Lorsque ces masures ont été condamnées, à cause du danger qu'il y aurait à les habiter, et que les locataires les ont désertées, il se trouve toujours, avant qu'on les abatte, quelque famille irlandaise qui, ne pouvant payer le prix d'un loyer, vient, comme les animaux immondes, y chercher un abri. Dans un quartier où les rues, en temps de pluie, forment un marais, la fièvre ne tarde pas à s'exhaler de ces ruines empestées.

Ainsi, la population de Spitalfields et de Bethnal-Green a des habitudes sédentaires; c'est le travail en famille, la moins immorale peut-être, mais aussi la plus misérable des industries. La population de White-Chapel est au contraire essentiellement mobile et flottante; elle se compose en majorité de journaliers, de brocanteurs et de marchands ambulans. Je comparerais ce district à notre quartier Mouffetard, si je croyais que l'on pût, sans faire injure aux plus viles agglomérations d'hommes, assimiler quelque chose à White-Chapel.

White-Chapel confine à la Cité. Ce pâté de rues étroites, d'allées tortueuses et de cours sombres, qui comprend huit mille maisons, a pour limites au nord Spitalfields et Bethnal-Green, dont il se détache, à la hauteur de Wentworth-Street, et, du côté du sud, la Tour de Londres ainsi que les docks. Le chemin de Blackwall le traverse dans toute sa largeur. Du haut des arcades, sur lesquelles la voie de fer est portée, la vue plonge à loisir dans les secrets de cette misère. On aperçoit des femmes hâves qui se montrent à demi nues aux fenêtres, des enfans blêmes qui se vautrent dans la fange des cours avec les porcs, inséparables compagnons des familles irlandaises, des haillons suspendus au-dessus des rues comme pour intercepter la lumière ainsi que la chaleur, çà et là des tas de briques et d'immondices dans les espaces libres, partout des mares fétides qui attestent l'absence de toute règle pour l'écoulement des eaux. Voilà le spectacle que présente White-Chapel, vu à vol d'oiseau. Que serait-ce si l'on pouvait, par une fantaisie qui n'aurait rien cette fois de diabolique, enlever les toits des maisons et compter les gémissemens qui s'exhalent de là vers le ciel!

Il y a des quartiers dans Londres qui renferment un plus grand nombre de pauvres (1), car White-Chapel, attenant par un bout à la Cité, reçoit les miettes qui tombent du festin commercial; et comme ce district longe en outre la Tamise, les bras oisifs trouvent assez facilement de l'emploi sur le port. Mais il n'est pas de lieu plus malsain, dans lequel la mortalité fasse plus de victimes, ni où ceux qui survivent soient laissés dans une pire condition.

Par un de ces contrastes auxquels l'esprit humain se plaît, les rues de White-Chapel ont reçu les noms les plus rians. Parcourez la carte de Londres; en mettant le doigt sur ce quartier, vous en trouverez vingt exemples : la rue de la Rose, la rue de la Fleur, du Champ-Vert, de la Mode, de la Perle, de l'Agneau, l'allée de l'Ange, la cour du Berger. Ces étiquettes charmantes ont été presque invariablement attachées aux endroits les plus affreux. Dans certains cas, on n'a pas même respecté la gloire. Ainsi, un cloaque infect dans lequel se déchargent les égouts du voisinage à Bethnal-Green, et qui couvre une étendue de trois acres, est appelé l'étang Wellington.

Transportez à White-Chapel une colonie de Hollandais lavant et nettoyant du matin au soir, aussi amoureux de l'ordre et de la propreté que ses étranges habitans le sont du désordre ignoble qui semble être leur élément, et vous n'aurez encore rien fait. De tels foyers d'infection résistent à l'énergie des efforts individuels, et sollicitent l'intervention d'un gouvernement. Tout accuse ici l'incurie de l'administration; on dirait une de ces villes du moyen-âge, que les magistrats entouraient de murailles pour les protéger contre l'ennemi extérieur, mais qu'ils livraient, faute d'entretien, dans leur naïve ignorance, à l'action meurtrière des épidémies. Les dernières maisons de la Cité dérobent, en manière de remparts, les rues de White-Chapel; on n'y pénètre qu'à travers des passages tortueux pratiqués sous des voûtes ou entre les murs humides des cours; c'est une ville entière exclusivement réservée aux piétons.

Depuis que la fièvre a décimé la population, l'on s'est décidé à construire des égouts dans les rues principales, et quelles rues! mais l'enlèvement des immondices ne s'opère encore qu'une fois par semaine; on les entasse pendant sept jours sur la voie publique, qui se couvre ainsi d'un lit permanent de fumier. Suivez ces rues étroites, qui sont les grandes artères de la circulation; à droite et à gauche,

(1) En 1838, White-Chapel comptait 5,856 pauvres secourus sur 64,141 habitans.

de distance en distance, s'ouvrent des impasses bordées de maisons à travers lesquelles on pénètre dans des cours enfouies entre quatre murailles, et qui aboutissent à d'autres cours, le tout sans écoulement pour les eaux pluviales et ménagères, sans pavé pour assécher le sol, sans issue pour la circulation de l'air. Dans cet affreux labyrinthe, chaque famille n'a qu'une chambre pour se loger, La chambre non garnie coûte 4 à 5 shellings par semaine (255 à 330 francs par an), et l'empressement est tel pour l'occuper, qu'une famille y entre souvent sans attendre qu'on ait désinfecté le logement des émanations que la mort ou la maladie y a laissées (1).

Quelques mots maintenant sur cette population. L'on sait déjà qu'elle se compose, à peu près par égales portions, de juifs et d'Irlandais. Les juifs sont les maîtres du lieu; ils en ont pris possession; ils y ont leurs comptoirs, leurs maisons, leurs cimetières et leurs établissemens de charité. On voit bien que les enfans d'Israël sont là chez eux, car ils ne cherchent pas à se confondre avec la foule des chrétiens, et portent le costume distinctif de leur race, la barbe longue ainsi que le caftan. A Londres, White-Chapel est leur Ghetto.

L'aristocratie juive habite les meilleures rues, où ses maisons tranchent sur le reste par un extérieur décent et qui annonce l'aisance. Les rués étroites, les passages obscurs, sont occupés par la basse classe des juifs et par les Irlandais. Les deux races vivent souvent dans la même masure, mais sans se mêler et sans communiquer entre elles. Du reste, on les distingue sans peine. Les juifs sont plus industrieux; ils ont de l'ordre, et, se nourrissant mieux, ils résistent avec plus de succès à l'influence des émanations putrides. Leurs

(1) Une maison dans la cour du Berger. « La maison est petite et contient quatre chambres, dont chacune se trouvait louée à une famille. Dans une des chambres, au rez-de-chaussée, quatre personnes étaient malades de la fièvre, et dans l'autre trois; au-dessus, trois personnes en souffraient en même temps. Il paraît que diverses familles avaient successivement occupé ces chambres, où la fièvre les avait toutes attaquées. Les officiers de la paroisse firent évacuer la maison, et portèrent la question devant les magistrats. Ceux-ci refusèrent d'abord d'intervenir, mais, sur les instances du médecin, ils mandèrent le propriétaire de la maison, et lui adressèrent des remontrances pour avoir permis que ces appartemens fussent occupés par différens locataires avant de les avoir désinfectés et blanchis, disant qu'il commettait une sérieuse infraction aux lois, et l'avertissant que, s'il louait encore la maison sans avoir pris les mesures de salubrité, un officier de police irait en déloger les habitans. Sur ce, le propriétaire, effrayé, promit de faire tout ce que l'on voudrait. Depuis que la maison a été désinfectée, de nouveaux locataires l'habitent, et aucun cas de fièvre ne s'est présenté. » (Rapport du D. S. Smith.)

chambres sont proprement tenues et ont bon air dans leur simplicité. Leur physionomie intelligente, empreinte d'une singulière vivacité, dispose peu à la confiance; l'impudence respire dans leurs regards, et l'on s'aperçoit bien vite qu'ils prennent moins de soin de leur ame que de leur corps. Les mœurs anglaises tiennent encore les juifs dans un état voisin de l'ilotisme; leur infériorité morale s'explique par l'oppression qui pèse sur eux.

Les Irlandais, race naturellement robuste et accoutumée à vivre de peu, dépérissent ou dégénèrent rapidement dans leurs taudis. L'intempérance les emporte, quand la maladie les épargne. Pénétrez dans ces horribles demeures, qui ne sont trop souvent meublées que d'un peu de paille; si le père de famille est au logis, vous ne tarderez pas à entendre le bruit des querelles domestiques qu'engendre la misère combinée avec l'oisiveté. S'il est absent, les femmes se livrent entre elles au plaisir du commérage. Les enfans fourmillent, ils encombrent par essaims le chétif espace réservé partout aux passans. Ceux des juifs vont passablement vêtus, et conservent une forme humaine; les autres, à demi couverts de leurs haillons, étalent des chairs cadavéreuses diaprées de pustules et de plaies. Quel héritage qu'un pareil sang pour les générations à venir!

Voici un exemple de l'état déplorable dans lequel croupissent les Irlandais à White-Chapel. J'emprunte ce récit au rapport de M. Chadwick (1).

« Il y a quelque temps, en faisant une tournée dans la paroisse avec les marguilliers, à l'heure du service, nous entrâmes dans une vieille maison de *Rosemary-Lane*, que le propriétaine avait abandonnée. L'escalier tombait en ruines, et il était tellement sombre, qu'il nous fallut en plein midi une chandelle pour le gravir. Le premier étage était un réceptacle d'ordures. Dans une chambre, nous trouvâmes deux sales enfans à demi nus; leur mère était étendue dans un coin sur quelques brins d'une paille souillée, à peine recouverte d'un sac. Il n'y avait d'autre ameublement qu'un fagot de bois, cinq ou six assiettes cassées et une corbeille. Quelques sardines jonchaient le plancher. Cette femme faisait métier de colporter du poisson.

« Il y a dans notre district bien des endroits semblables, tous occupés par des malheureux de la dernière espèce. J'ai souvent dit que, si l'on plaçait des tonneaux vides le long des rues de White-

(1) *On Sanitary condition of the labouring classes.*

Chapel, en peu de jours chacun de ces tonneaux aurait un locataire, et ceux qui les occuperaient, pour entretenir leur espèce, vivraient comme des oiseaux de proie aux dépens de la société. Que l'on offre de pareilles facilités, et il n'est pas de dégradation à laquelle une partie de l'espèce humaine ne puisse descendre. Refusez toute éducation à ces Diogènes (*tub-men*), et vous aurez autant de sauvages vivant au sein de la civilisation. Partout où il a des marais et des eaux stagnantes, il se trouve des reptiles pour les habiter, et le seul moyen de s'en délivrer, c'est de dessécher les marais. »

Toutes les maisons en ruines, tous les bâtimens infects de White-Chapel ne sont pas, comme celui dont parle ici M. Chadwick, abandonnés par leurs propriétaires. Il constate lui-même que cette espèce de propriété est celle qui rapporte le revenu le plus élevé. Les taudis de *Rosemary-Lane* rendent communément vingt pour cent. Comment les propriétaires s'inquiéteraient-ils, sans y être contraints, de les rendre plus habitables et de les assainir? Avant l'incendie de 1666, la ville de Londres tout entière était bâtie dans le genre de *Rosemary-Lane* et de *Cartwright-Street;* aussi, tous les douze ans, la peste s'abattait sur cette capitale impure, et enlevait un cinquième ou un quart des habitans. Depuis 1666, les quartiers du *West-End* sont devenus salubres; si la réforme sanitaire tarde encore à s'étendre aux mauvais quartiers de l'est, qui pourrait s'empêcher de souhaiter un nouvel incendie?

Rien ne ressemble moins au mouvement de Londres que celui qui se fait dans les rues de White-Chapel. Dix mille personnes circulent souvent dans le Strand ou dans Piccadilly sans que l'on entende un seul cri; les hommes passent comme des ombres, les voitures roulent sans confusion et presque sans bruit, les transactions s'opèrent sur des prix cotés à l'avance, on achète et l'on vend sans échanger une parole, les conversations se font à voix basse et par monosyllabes; dans cette ville lugubre du silence, on ne parle qu'aux yeux. C'est la seule cité en Europe du sein de laquelle aucun murmure de voix ne s'élève, pendant le jour, pour annoncer qu'elle est habitée par des êtres vivans.

A White-Chapel au contraire, sans l'éternel brouillard de ce climat, on pourrait se croire dans quelque ville du midi. Les visages que l'on rencontre n'ont rien d'anglais; les habitudes sont celles de la rue de Tolède à Naples, du quartier Saint-Jean à Marseille, ou de la rue Mouffetard à Paris. Les Anglais vivent cloîtrés dans leur maison, qui est le château-fort de la vie privée; mais tout ce peuple de bohémiens vit dans la rue. Des femmes rieuses sont assises sur le pas de leur

porte, ou bien elles brodent, les fenêtres ouvertes, pour mieux voir la foule. Les marchands de comestibles étalent leurs fourneaux en plein air. L'odeur des légumes et des poissons que l'on jette dans la poêle à frire remplit les carrefours. Les revendeuses de fruits et les brocanteurs d'habits sollicitent les passans. Les cris des marchands, le bruit des colloques engagés sur la voie publique ou de fenêtre à fenêtre, les rixes des enfans, les chants qui s'élèvent des cabarets, tout cela compose un ensemble dont la gaieté méridionale étourdit le spectateur, au point de lui faire douter s'il est à deux pas de la Tour et sur la lisière de la Cité.

Pour juger cette population à l'œuvre, il faut aller voir le marché, ou plutôt la foire aux chiffons (*rag fair*). L'usage existait déjà, et l'endroit était bien connu, il y a cent cinquante ans; car Daniel de Foë y fait arrêter par la police le héros d'un de ses romans, le colonel Jack. Et en effet, les scènes qui s'y passent semblent appartenir à des temps assez éloignés de notre civilisation. Le marché se tient dans un espace ouvert entre des décombres, et auquel deux étroites ruelles donnent accès. Une halle couverte en occupe le centre; mais la foule qui l'assiége est telle que le plus grand nombre des achats et des ventes s'y font en camp volant. Vers quatre heures de l'après-midi, la foire des chiffons commence à s'animer. Deux à trois mille juifs couvrent la place, tour à tour acheteurs et vendeurs des mêmes objets. Il faut voir de quel air sérieux et en quels termes pompeux ils vantent la plus misérable marchandise. « Excellent vêtement, et de qualité superfine! » s'écrie l'un en montrant une redingote usée sur toutes les coutures, et qui a passé du maître au domestique avant de tomber dans le domaine du fripier. « Splendide chapeau, robe délicieuse! » dit un autre, en étalant quelque soierie fanée qui a servi à trois générations. Pourtant chacun de ces haillons a son prix, toute chose trouve un acheteur, et l'on ne dédaigne pas d'empiler de pareilles marchandises dans les caves des rues voisines, qui sont transformées en magasins. Le marché aux chiffons a ses alternatives de hausse et de baisse, comme la Bourse où se cotent les fonds publics. Là comme ailleurs, le prix dépend de l'abondance ou de la rareté de la marchandise, et, les pourvoyeurs arrivant de minute en minute, courbés sous leurs énormes besaces, les quantités disponibles, le *stock* varie à chaque instant. Quant aux tours de passe-passe qui sembleraient à craindre dans une telle réunion, ils sont extrêmement rares; les juifs qui fréquentent ce marché ne peuvent pas se voler, car ils se connaissent tous.

On comprend maintenant l'existence des juifs à White-Chapel. Ces

gens-là vivent des restes de Londres. Ce sont des parasites actifs, et comme les écumeurs du luxe anglais. Leur industrie consiste à approprier à l'usage des dernières classes de la société les objets que l'aristocratie et la valetaille de l'aristocratie ont dédaignés ou mis hors de service. Les Irlandais préfèrent se nourrir des restes des animaux et disputer aux porcs la plus vile espèce de pomme de terre. Cela prouve à la fois plus de paresse et plus de fierté.

Mais quelle que soit la différence de régime, d'énergie morale et de vigueur physique, il faut payer tribut au climat. Le climat, ici, ce sont les vapeurs pestilentielles qui s'échappent de ce cloaque et qui enveloppent ensuite, comme un linceul funèbre, la masse des habitations. L'air qu'on respire à White-Chapel rend les abords de la vie bien difficiles, et, pour ceux qui en jouissent, il en abrége la durée. Il y meurt un enfant sur deux, presque autant qu'à Manchester et à Liverpool. Les chances de vivre, qui sont dans le *West-End* de vingt-six ans pour la classe des artisans et des domestiques, y descendent à vingt-deux ans. La mortalité moyenne de Londres est de 1 habitant sur 40; mais tandis qu'elle se réduit, dans les quartiers de l'ouest, à 1 sur 44,60, elle atteint, dans ceux de l'est, la proportion de 1 sur 38,53.

Si l'on veut mesurer avec quelque précision l'influence qu'exercent les circonstances locales sur la durée de la vie humaine, c'est de la mortalité parmi les femmes qu'il faut principalement tenir compte. La femme, ainsi que le fait remarquer M. Chadwick, est tout dans la maison. Comme ses habitudes sont plus régulières et plus sobres, comme elle mène une existence plus sédentaire, rien n'altère pour elle l'action bonne ou mauvaise du climat, et les effets que ce climat produit sur sa constitution peuvent être considérés comme des résultats naturels. Or, il meurt annuellement 1 femme sur 57,05 dans la paroisse de Saint-George, située à l'extrémité du quartier aristocratique, et 1 femme sur 28,15 à White-Chapel. Donc, toutes choses égales, pendant que 1,000 femmes arrivent naturellement au terme de leur vie de chaque côté de Londres, 1,034 sont emportées en outre dans les quartiers les plus malsains de l'est, par des maladies à l'abri desquelles l'ouest se trouve placé.

Quelle est la nature de ces maladies? Le rapport du docteur Southwood-Smith va nous fournir des chiffres tristement éloquens. De 13,972 cas de fièvre qui se déclarèrent à Londres en 1838, parmi les 77,186 indigens admis aux secours publics, 8,000 cas appartenaient aux paroisses de l'est, et 2,405 à la seule paroisse de White-Chapel. Ce district, qui représentait 7 pour 100 de la population

métropolitaine, et qui comptait 9 pour 100 du nombre total des pauvres secourus, avait ainsi un contingent de malades égal à 17 pour 100. Il faut ajouter que plus les maladies avaient un caractère grave, et plus la proportion s'augmentait pour White-Chapel. Sur 5,692 cas de typhus, ce district en réunit 1,505; soit, 26 1/2 pour 100.

Voilà donc les conséquences de l'état effroyable dans lequel on laisse White-Chapel; la fièvre y est aujourd'hui endémique, et y met tous les ans la population en coupe réglée. New-York a la fièvre jaune en permanence, le Caire la peste, Rome la malaria, et Londres le typhus. La négligence des hommes devient aussi meurtrière, par ses conséquences, dans la capitale de la Grande-Bretagne, que peuvent l'être sous le tropique l'effluve des eaux et le souffle des vents. « La chambre d'un malade attaqué de la fièvre, dit le docteur Smith, dans un appartement de Londres où l'air frais ne circule pas, est dans des conditions parfaitement semblables à celles d'un marais de l'Ethiopie où pourrissent des amas de sauterelles. Le poison qui s'engendre dans les deux cas est le même, et ne se distingue qu'au degré de puissance qu'il déploie. La nature, avec son soleil brûlant, avec ses vents languissans, avec ses marais putrides, manufacture la peste sur une immense et formidable échelle. La pauvreté, dans sa hutte, couverte de ses haillons, enveloppée de sa fange, s'efforçant d'écarter l'air pur et d'augmenter la chaleur, ne réussit que trop bien à imiter la nature. Le procédé est le même, ainsi que le produit; il n'y a d'autre différence que la grandeur des résultats. »

On peut considérer White-Chapel, Bethnal-Green, et généralement les mauvais districts de l'est, en empruntant la belle expression du docteur Smith, comme l'atelier où s'élabore la fièvre. De là, elle gagne les quartiers voisins, et, se répandant ensuite jusque dans les larges rues et les rians squares que les riches habitent, elle y fait souvent une funeste moisson. L'intérêt personnel, à défaut de la charité, devrait donc suffire pour disposer les classes qui gouvernent l'Angleterre à supprimer ces foyers d'infection; mais il paraît que l'épidémie n'a pas frappé encore des coups assez rudes : tant que les pauvres en seront les principales victimes, l'attention des riches aura de la peine à s'éveiller. En attendant, comme les quartiers infectés d'une manière permanente se trouvent en dehors du mouvement général de Londres, on les néglige et on les oublie. Les souffrances de leurs habitans ne sont guère connues que des officiers des paroisses et des médecins qui ont le courage de visiter les malades, souvent au péril de leur vie.

Une seule fois, le parlement a paru s'émouvoir de honte et de pitié à l'aspect de tant de misères. Il a voté près de deux millions de francs, destinés à l'acquisition de terrains vagues situés à l'est de la ville, dont on veut faire un parc à l'usage de ces districts populeux. Voilà sans doute une amélioration importante. Le parc Vittoria doit avoir une étendue d'environ 150 hectares, ou trois fois la surface du dock de Londres, et le dixième de celle que couvrent les parcs du *West-End*. Ce sera un lieu de récréation et de repos où les ouvriers pourront se réunir le dimanche, et respirer, au moins une fois par semaine, un air qui n'aura pas été corrompu par l'odeur des ruisseaux. Ils y enverront aussi leurs enfans, qui n'ont aujourd'hui pour tout champ d'exercice que des cours fétides renfermées entre quatre murs, et qui apprendront du moins à connaître les arbres et le soleil. Mais qu'est-ce qu'un jardin, dont les ombrages mettront vingt années à croître, pour dissiper les miasmes qui s'élaborent à toute heure du jour et de la nuit dans cet immense amas de maisons?

Le docteur Smith propose, dans son rapport, deux expédiens qui auraient certainement pour effet d'assainir le district de White-Chapel. L'un est une mesure de police, et l'autre une question d'argent.

Le docteur Smith demande qu'on ne puisse construire désormais aucune maison sans établir, sur l'emplacement qu'elle devra occuper, des conduits ou embranchemens souterrains qui se lient au système général des égouts. Pour compléter le bienfait de cette prescription, les propriétaires devraient être tenus d'opérer dans les maisons déjà construites les emménagemens nécessaires pour en diminuer l'insalubrité. Il faudrait imposer en outre aux autorités locales l'obligation de faire enlever tous les jours les immondices qui obstruent la voie publique. Enfin tous les bâtimens qui interceptent la circulation de l'air devraient être démolis d'urgence, moyennant une indemnité.

La seconde recommandation du docteur Smith n'est, à proprement parler, qu'une apostille ajoutée à la pétition des habitans de Bethnal, qui sont en instance, depuis six années entières, auprès du parlement, pour obtenir que les améliorations projetées dans l'intérieur de Londres s'étendent aux quartiers insalubres de l'est. Ils sollicitent l'ouverture de trois grandes rues, dont les deux premières traverseraient le plus épais de Bethnal-Green et de White-Chapel, du midi au nord, en faisant communiquer les abords est et ouest

du dock de Londres avec la route de Hackney; la troisième, prenant ces quartiers en écharpe, lierait la route de White-Chapel aux routes du nord et de l'ouest, à travers la partie septentrionale de la Cité.

Pour avoir les moyens d'exécuter d'aussi vastes projets, il faudrait imposer à tous les habitans de Londres, dans la proportion de leur revenu, une contribution spéciale. Cette taxe serait une mesure d'économie, en même temps qu'un acte de justice et d'humanité. Chaque année, la ville de Londres dépense plus de 10 millions de francs pour l'entretien de ses pauvres, sans parler des souscriptions volontaires dont le produit est consacré à défrayer les hôpitaux. Qui doute que les épidémies meurtrières qui ravagent les quartiers les plus peuplés ne contribuent à augmenter le nombre des nécessiteux, en mettant à la charge des paroisses les familles que le typhus ou tout autre maladie contagieuse a privées de leurs chefs? Diminuer la mortalité dans Londres, ce serait diminuer la misère. Qui pourrait se plaindre d'avoir ainsi la chance d'amortir, par un sacrifice préventif, une partie de cet affreux budget?

Les rues du West-End ont généralement trente à quarante pieds de largeur; les rues de White-Chapel, même quand elles sont disposées pour le passage des voitures, n'en ont pas plus de quinze à dix-huit. Dans le quartier de l'aristocratie, chaque famille habite une maison spacieuse et commode, où l'air et l'eau peuvent circuler à grands flots; dans les quartiers populeux, chaque famille est réduite à une chambre, qui manque souvent à la fois d'air, de lumière, d'eau et de feu. A l'ouest, tout a été combiné pour prolonger la durée de l'existence; à l'est, tout concourt à l'abréger, au point que dans la même ville un homme, selon qu'il est riche ou pauvre, et selon qu'il a planté son domicile dans telle ou telle rue, vit le double d'un autre, ou seulement la moitié. Quand les inégalités sociales sont poussées jusqu'à ce mépris de la nature humaine, ne deviennent-elles pas une révolte contre la Providence, un acte insolent d'impiété?

Je comprends tous les systèmes de gouvernement, j'admets l'extrême concentration de la propriété comme son extrême division, car les institutions des peuples doivent différer autant que leur génie; mais ce que je ne conçois pas et ce qui ne me paraît essentiel à aucun système, c'est un état de choses dans lequel une minorité puisse impunément s'approprier le sol, les habitations et jusqu'à l'air salubre, en reléguant la majorité dans quelque coin de terre, où

celle-ci trouve à peine, en entassant les vivans à côté des vivans et les morts sur les morts, les six pieds d'espace qui sont nécessaires pour un lit et pour un cercueil.

L'aristocratie anglaise a porté bien haut le nom, la puissance et la richesse de la nation. Quelle que fût la source de son droit, l'usurpation ou la confiance du peuple, elle s'est montrée digne de gouverner. Qu'elle reste donc en possession de sa fortune. La propriété foncière lui appartient sans partage; elle n'a cédé pour un temps le sol nu des villes que pour le recouvrer plus tard chargé de propriétés bâties. Enfin, l'établissement des manufactures, mettant en valeur les terres voisines, a doublé presque partout son revenu. Qu'elle jouisse en paix de ces énormes avantages; cela se peut encore dans un pays où l'ambition prend rarement la couleur de l'envie. Mais ce n'est pas assez d'avoir fait le pays puissant; il faut rendre le peuple heureux. Le gouvernement de l'aristocratie est peut-être celui de tous qui s'accommode le moins d'une politique égoïste. Il faut administrer dans l'intérêt des masses pour avoir le droit de les exclure de l'administration. Toute aristocratie est placée dans la société, comme le cœur dans le corps humain, pour y entretenir la circulation du sang et pour y développer la vie. Si elle absorbe la substance sociale, au lieu de la distribuer entre tous les membres, elle devient un objet de scandale et un principe de mort.

A l'heure qu'il est, l'aristocratie anglaise, fatiguée et repue, semble n'avoir plus d'énergie que pour jouir. Son activité s'emploie à convertir l'Angleterre en parcs et en prairies, qu'elle dépeuple d'hommes pour les couvrir de bétail et de gibier. Elle construit des châteaux, ou forme des galeries de tableaux, des bibliothèques, des collections. Elle tourmente ses richesses, selon l'expression du poète latin, jusqu'à ce qu'elle finisse par le suicide ou par l'ennui. Quant aux plébéiens de la Grande-Bretagne, elle en fait deux parts : aux fermiers et aux laboureurs, elle donne, pour les consoler du prolétariat et de la taxe des pauvres, le privilége de vendre leurs grains un peu plus cher, grace à l'exclusion des blés étrangers; la population urbaine et les ouvriers des manufactures, elle les abandonne à eux-mêmes, comme étant les cliens d'un autre ordre de choses et le produit d'un autre temps.

Sous ce rapport, l'état de Londres exprime au vrai la situation de l'Angleterre. Le contraste qui apparaît entre White-Chapel et les splendeurs du West-End existe partout dans le royaume-uni. Vous le retrouverez à Édimbourg, à Glasgow, à Manchester et à Liverpool.

Et ce n'est pas dans les villes seulement que l'on rencontre ces inégalités monstrueuses. Les campagnes offrent aussi l'image de la misère la plus étonnante à côté du luxe le plus florissant. Il n'y a pas de contrée au monde où l'on ait séparé par de plus grandes distances les diverses régions de la société. On peut interdire au peuple la propriété; on ne peut lui refuser les conditions de la croissance, du mouvement, de la respiration. Traiter les ouvriers des villes plus mal que les détenus sur les pontons; créer un état social dont le résultat est qu'un grand seigneur peut vivre en moyenne jusqu'à cinquante-cinq ans, pendant qu'un ouvrier, dans certaines villes, ne vit pas au-delà de quinze ans; réserver l'âge de la force et celui de la sagesse pour une seule classe d'hommes, en réduire une autre à une perpétuelle enfance, n'est-ce pas détruire les générations dans leur germe et renouveler en quelque sorte, au milieu du XIX[e] siècle, cet arrêt d'un Pharaon qui condamnait tous les premiers-nés d'un peuple à périr?

Le recensement de 1841 attribue à Londres une population de 1,870,727 habitans, répandus sur une surface de vingt milles carrés. En dix années, et malgré une mortalité que l'on peut considérer comme élevée, cette population s'est accrue de trois cent mille ames. La fécondité des mariages a plus que comblé les vides faits par les épidémies. Est-ce là un évènement dont on doive se féliciter ou s'enorgueillir? Ne vaudrait-il pas mieux au contraire que le nombre des habitans demeurât stationnaire, dans une ville où si peu d'enfans atteignent l'âge viril, et où l'énergie vitale s'épuise en moyenne, dans l'homme, après une durée de quinze à vingt années? Les philosophes du XVIII[e] siècle déclamaient contre les grandes villes, dans lesquelles ils voyaient autant de foyers de vice et de corruption. Que dirait Jean-Jacques Rousseau, s'il avait aujourd'hui sous les yeux la capitale de l'Angleterre, et s'il venait à se convaincre que le séjour n'en est pas moins funeste à la vigueur du corps qu'à la pureté des mœurs? Le système qui préside à l'administration de Londres est à coup sûr l'argument le plus fort que l'on puisse invoquer contre l'existence de ces immenses capitales dans lesquelles un pays entier ne se résume peut-être que pour s'abîmer.

LÉON FAUCHER.

SITUATION

INTELLECTUELLE

DE L'ALLEMAGNE.

VIENNE. — MUNICH. — BERLIN.

I. — *Ueber den gegenwaertigen Zustand der Boehmischen Literatur und ihre Bedeutung* (DE L'ÉTAT ACTUEL DE LA LITTÉRATURE EN BOHÊME ET DE SON IMPORTANCE), par M. le comte Léo de Thun; Prague, 1842.

II. — *Die Stellung der Slowaken in Ungarn beleuchtet* (LA SITUATION DES SLAVES EN HONGRIE), par M. le comte de Thun; Prague, 1843.

III. — *Kollar's Reise in Ungarn* (VOYAGE EN HONGRIE), par Kollar.

IV. — *OEsterreich und dessen Zukunft* (L'AUTRICHE ET SON AVENIR), Hambourg, 1843.

V. — *Deutsche Worte eines OEsterreichers* (PAROLES ALLEMANDES D'UN AUTRICHIEN); Hambourg, 1843.

VI. — *Hallische Jahrbuecher* (ANNALES DE HALLE); 1838-1841.

VII. — *Zwei Friedliche blaetter* (DEUX FEUILLES PACIFIQUES), par M. Strauss; Leipzig, 1841.

VIII. — *Deutsche Jahrbuecher* (ANNALES ALLEMANDES); Leipzig, 1841.

Il n'est facile à personne, ni en deçà ni au-delà du Rhin, de porter un jugement sur l'Allemagne, sur les mouvemens d'idées qui s'y

agitent ou qui s'y préparent. Je sais combien c'est pour nous une tâche périlleuse. Outre les différences profondes de génie, de langue, de tendances, qui nous séparent de la race germanique, elle nous échappe encore par les aspects variés sous lesquels elle se présente à nos recherches, et où elle déroute ceux qui la croient saisir. Certes, ce n'est pas dans ces Allemagnes confuses que sont possibles les voyages rapides; nous ne sommes pas là dans ces pays du soleil où, tandis que les objets détachent vivement leurs lignes sur l'or ou le bleu ardent du ciel, les pensées qui animent la nation semblent participer elles-mêmes de cette netteté visible et être gravées par la main exacte et ferme de Thucydide ou de Machiavel sur un marbre éclatant. Les idées qui travaillent ce peuple, les préoccupations qui le tourmentent, les nouvelles destinées qu'il poursuit, on ne les lit pas ainsi d'un seul regard. Il faut, pour les découvrir, une étude laborieuse et persévérante. Il est nécessaire d'interroger plus d'une fois les circonstances, les hommes, les livres, les systèmes, pour obtenir d'eux une réponse directe; et—cette comparaison est permise à propos d'un pays qui n'est pas sans mystères, — si, dans l'épopée latine, l'oracle, avant de dévoiler l'avenir, veut être dompté par le dieu : en Allemagne c'est le présent, c'est la situation présente qui est soigneusement cachée par la prêtresse, et dont il faut lui arracher la révélation.

Les personnes qui ont habité ce pays savent combien il est dangereux de traiter un tel sujet. Quelque soin que nous puissions y apporter, quelles que soient la mesure de nos paroles, la circonspection de nos jugemens, la bienveillance et la franche ouverture de nos sympathies, nous devons renoncer à satisfaire complètement ceux dont nous parlons. Cette défaveur encourue en Allemagne par les écrivains français qui l'ont jugée, a été attribuée à une sorte de vanité irritable particulière à ce pays. Ce serait, chez ce peuple, un orgueil natif que le succès et la louange auraient rendu intraitable; tout enivré par l'enthousiasme que provoqua chez nous l'éclat de sa période poétique, il ne voudrait plus consentir à voir les productions de la pensée allemande, je ne dirai pas blâmées, mais seulement examinées, discutées par la critique et l'esprit français. Je crois que cela est vrai pour les lettres, pour les œuvres des poètes et les systèmes des penseurs. Je serais tenté cependant d'attribuer ces mécontentemens à des causes un peu différentes, surtout en ce qui concerne non plus les détails, mais la question générale, j'entends la situation intellectuelle des peuples germaniques et le travail qui se

fait dans leur sein. Ces causes, les voici : c'est que si la France a quelque peine à juger l'Allemagne, l'Allemagne elle-même ne se connaît pas, ne se juge pas d'une manière très sûre; c'est que, si elle sent bien ce mouvement dont je parle, elle ne sait pas cependant s'en rendre un compte bien exact, et se décider, se dévouer pour une cause distincte, pour une cause clairement comprise et ardemment embrassée. Elle doute, elle hésite; c'est par là qu'elle est un spectacle digne d'études, mais c'est aussi par là qu'elle souffre, car, tant que durera cette indécision, il est impossible qu'il n'y ait pas dans la conscience de ce peuple quelque chose de vulnérable et d'inquiet.

Depuis que la France étudie l'Allemagne, exercée qu'elle est par la pratique de l'histoire à porter sur les évènemens un regard prompt et sûr, comme un grand artiste qui juge son art, elle a vu dès le premier jour le but où ce pays est entraîné invinciblement. Elle a dit que l'Allemagne marchait vers son unité. Mais comment doit s'accomplir ce travail? Voilà les difficultés infinies, les complications sans nombre qui commencent. Quand nous discutons ce sujet de ce côté-ci du Rhin, nous en parlons en juges désintéressés, en historiens; nous ne savons pas assez combien c'est une question pleine de troubles et d'anxiétés pour ceux qui y sont en cause. Ces anxiétés sont telles, qu'ils ne veulent pas toujours reconnaître ce mouvement qui les emporte. Ils ne le repoussent pas absolument, mais ils n'osent se l'avouer à eux-mêmes. Pourquoi cela? Ne devraient-ils pas, tout au contraire, désirer l'unité de la patrie? Ils la désirent et ils la redoutent; ils sentent qu'ils y sont appelés, mais ils sentent aussi combien elle leur coûtera de sacrifices. Il n'est pas question ici de l'unité politique, de la réunion de tous les états de l'Allemagne sous un même gouvernement. Ce serait là toute une révolution, et, si elle doit un jour s'accomplir, l'époque où ces évènemens pourraient se réaliser est certainement très éloignée encore. Il s'agit seulement de l'unité intellectuelle; il s'agit de fonder une communauté d'idées, de pensées, un mouvement commun des intelligences. Pour cela, il faut un centre. Où sera-t-il? A Vienne? à Munich? à Berlin? C'est là le problème dont je parle. Or, tels sont les liens qui attachent ces peuples à leur nationalité si long-temps perdue et qu'ils craignent de perdre encore; tel est leur amour respectueux pour elle, qu'ils ne veulent pas reconnaître la suprématie toujours croissante d'une ville, la déchéance d'une autre, dans la crainte de frapper la patrie dans quelque partie d'elle-même.

Voilà les inquiétudes qui depuis long-temps tourmentaient l'Alle-

magne, inquiétudes graves et légitimes. Ce n'est pas tout : le jour où elle a cherché à réaliser cette unité, le jour où elle a commencé cette tâche difficile, un danger tout autrement sérieux s'est révélé, qu'elle ne soupçonnait pas. Ce travail a jeté un trouble profond dans son génie. Elle a été comme ébranlée par les difficultés de l'entreprise que ses destinées lui imposaient. En quittant le monde paisible de la pensée pour les épreuves de la vie publique, elle a renoncé à ce qui faisait depuis long-temps sa gloire, sans avoir trouvé encore ce qui doit la dédommager un jour. Mais il faut revenir sur tout ceci avec plus de détails; pour embrasser du regard toute l'Allemagne, pour indiquer le travail qui s'y opère en ce moment même, il faut placer l'une en face de l'autre les villes que je nommais tout à l'heure, et montrer ce que signifient ces trois noms.

I.

Le 12 juillet 1806 fut un jour néfaste pour Vienne. Ce jour-là, l'antique couronne du saint-empire, qu'elle portait depuis tant d'années, tomba de sa tête caduque. Il y avait long-temps, il est vrai, que l'héritage des Habsbourg s'était appauvri dans ses mains, et depuis qu'en 1765 un jeune héros avait achevé de transformer un ordre de chevalerie en une nation belliqueuse et forte, le saint-empire, inquiété au dedans par ce voisinage redoutable, surpris au dehors par des évènemens inattendus et terribles, frappé par l'épée de la révolution française, tout étourdi par cette politique audacieuse du premier consul, qui, créant à son gré de nouveaux électeurs, troublait la vieille constitution et s'essayait déjà à manier souverainement l'Allemagne, le saint-empire des Othon n'était guère plus qu'une ombre. Qui sait cependant combien de temps encore l'Autriche eût pu garder son sceptre? Sans la rapidité des évènemens qui remplissent ces années épiques, qui sait si elle n'aurait pu rallier autour de cette ombre respectée une partie considérable des peuples allemands, et si, tandis que la Prusse retirait son appui à l'empire, les mécontentemens suscités par cette politique n'auraient pas réuni les princes et les peuples du midi autour du trône impérial? Mais les coups des évènemens contemporains étaient trop brusques, trop pressans; on ne pouvait se jeter dans une place impossible à défendre pour se faire écraser sous ses ruines, et ce furent précisément ces princes de l'Allemagne méridionale qui si-

gnèrent à Paris, avec Napoléon, ce traité de la confédération du Rhin où ils déclarent que la constitution germanique est impuissante désormais à protéger l'Allemagne. Après cela, que devait faire l'empereur François II? Il devait descendre de ce trône condamné et déposer la couronne de Charlemagne. C'est ce qu'il fit, et, avec simplicité, dans un langage triste et digne, il annonça aux peuples allemands que les destinées de l'empire étaient finies. Le même jour, la ville de Vienne se démit aussi de sa souveraineté et cessa de rien représenter de grand en Allemagne; car qu'avait-elle représenté jusque-là, si ce n'est la majesté impériale qu'une longue possession semblait lui avoir inféodée? Le traité qui fit disparaître le saint-empire condamna Vienne à n'être plus que la ville des souvenirs et des regrets, la ville des traditions et du passé : il lui enleva le présent et l'avenir.

Je ne tomberai pas dans des lieux communs, je ne répéterai pas les accusations qu'on élève sans cesse contre l'Autriche; je ne craindrai même pas d'affronter bien des préjugés qu'on a répandus en France sur ce pays, je reconnaîtrai de grand cœur tout ce qu'il y a de paternel dans son gouvernement : j'admirerai, si l'on veut, la science, l'habileté, la régularité de son administration; mais il sera toujours permis de demander à l'Autriche comment elle pourrait représenter l'Allemagne. Le problème peut être posé très nettement. L'Allemagne du moyen-âge était tout entière dans la puissance impériale, dans l'empire d'Othon et de Barberousse. Mais le moyen-âge a succombé en Allemagne comme en France. Or, comment l'Allemagne s'est-elle fait connaître au monde moderne? comment est-elle entrée dans le cortége des nations nouvelles? quel caractère y a-t-elle apporté? Ce qui l'a distinguée, dès l'origine, c'est la vie de l'intelligence, c'est cette puissance de contemplation, de réflexion, de pensée, qui a semblé son privilége. Voilà ce qu'elle a apporté dans l'œuvre commune des nations européennes, voilà sur quel signe souverain elle y a été saluée, *in hoc signo vinces*. Si donc l'ancienne Allemagne était représentée par le pays qui possédait la dignité impériale, le peuple qui présidera aux destinées de l'Allemagne moderne sera celui qui osera prendre en main ce sceptre des idées, plus précieux et plus sacré que l'autre, et fonder chez lui le saint-empire de l'intelligence et de la pensée. Mais si l'on voit des états se transformer volontairement selon certaines circonstances, on ne les voit pas changer tout à coup de nature et recommencer de nouvelles destinées en un sens opposé au génie qui leur est propre.

Quand l'Autriche aurait voulu s'associer aux tentatives nouvelles de l'esprit allemand, elle n'y aurait pas réussi; mais elle ne pouvait même concevoir une telle ambition. Elle est liée irrévocablement à des traditions toutes différentes. Peu importe qu'il y ait chez elle un peuple honnête, heureux, et que toute l'organisation matérielle de la société y laisse, dit-on, peu à désirer: comme elle est une terre ingrate pour les semences de la pensée, et que le fruit divin de la science ne pousse pas dans ses sillons, peu à peu les étrangers qui étudient l'Allemagne se sont habitués à ne plus compter avec ce pays; ils le négligent, ils l'oublient. Et remarquez que cette condamnation, si dure qu'elle puisse paraître, est parfaitement équitable. Les étrangers ne peuvent avoir, comme les Allemands, la religion des souvenirs. Ce qu'ils cherchent en Allemagne, c'est son esprit, son génie vivant, sa force vivante; et le pays qui ne peut servir le monde moderne, qui ne sait pas s'associer à ses efforts, à ses luttes, quel que soit d'ailleurs son nom, empire ou royaume, finira toujours par n'être plus considéré que comme une province, paisible et heureuse, je le crois, mais trop dépourvue de ce qui fait la vie.

Toutes les universités d'Allemagne, faibles et obscures à l'origine, ont eu leur période de gloire et d'éclat à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci. Fondées presque toutes vers l'époque de la renaissance, et honorées alors par des hommes pleins d'ardeur, elles ont produit, depuis soixante ans, de véritables héros de science et de génie qui ont laissé bien loin leurs ancêtres. Conrad Celtès, Reuchlin, Dalberg, Rodolphe Agricola, ont eu pour successeurs tout puissans Schleiermacher, Creuzer, Niebuhr, Ottfried Müller, Kant, Fichte, Schelling, Hegel. A Vienne, tout au contraire, l'université n'a brillé que dans les vieux siècles, et depuis elle est morte. Sa période la plus belle est toujours celle qui a été vue et racontée par Sylvius Æneas. Aujourd'hui, on n'y cultive plus que les sciences physiques; car pour les sciences de la pensée, si hautes, si périlleuses, il faut des pontifes hardis et libres que le pouvoir temporel ne gêne point dans leur sacerdoce. Cette religion sainte, qui est la gloire de la véritable Allemagne, est opprimée ici. Vienne peut nommer avec honneur un illustre astronome, M. Littrow; un géologue distingué, M. Fladung; un savant orientaliste, M. de Hammer; mais, à côté d'eux, quels autres noms citerai-je? Si M. Gunther a pu renouveler la théologie catholique avec une science réelle et un mysticisme extrêmement libre et ingénieux, c'est là une exception unique qui ne détruit pas ce que j'ai affirmé.

Je remarque que l'étude de la nature, empreinte d'un certain caractère de douceur et de mysticité, a fleuri plusieurs fois en Autriche, et ceci m'explique encore les sympathies involontaires que ressentent pour ce pays bien des hommes de l'Allemagne méridionale. C'est aussi un trait particulier aux habitans de la Souabe, de la Franconie, de la Thuringe, que ce doux enchantement qui assoupit leur ame au milieu des études de la nature, et les berce de mille songes. N'est-ce pas à Vienne qu'est enterré le grand chimiste Paracelse? Et un siècle après ce maître de la science occulte, son illustre disciple, Van Helmont, n'est-il pas venu y mourir? Enfin, le vénérable M. Littrow n'avait-il pas pour ancêtres à l'université de Vienne deux des plus beaux noms de l'Allemagne, ce George Peurbach, qui, au XVe siècle, restaura l'astronomie à l'aide d'une mauvaise traduction de Ptolémée et des auteurs arabes, et son digne élève, Jean Muller, qui alla chercher en Italie toutes les œuvres des astronomes d'Alexandrie, les copia, les imprima, les répandit en Allemagne, y ajouta des commentaires, des résultats nouveaux, et fut le fondateur, le héros de la littérature scientifique dans son pays?

La poésie n'a jamais brillé en Autriche; elle n'y a eu qu'une seule époque, le règne de Joseph II. C'est tout dire. Tandis que Frédéric courtisait Voltaire, tandis que la poésie française du XVIIIe siècle, si élégante, si moqueuse, si impie, si contraire enfin à l'esprit allemand, était accueillie et fêtée par ce roi philosophe, Joseph II voulut rendre à l'Allemagne sa poésie nationale. Mais Alxinger, Denis, Ayrenhoff, Haschka, Blumauer lui-même, tous ces honnêtes écrivains, si justement oubliés, étaient, malgré leurs patriotiques intentions, les esprits les plus médiocres, et il ne leur appartenait pas de donner à l'Allemagne le sentiment de son originalité. Heureusement, en face de Frédéric lui-même, et malgré ses dédains, Lessing et Klopstock allaient consacrer le berceau de la muse germanique. Ce fut bien pis quand Joseph II mourut et sa politique avec lui. La Prusse s'étant emparée du réveil de l'esprit allemand, l'Autriche s'isola de plus en plus du mouvement de la littérature; les successeurs de Joseph II avaient eu peur de sa pensée. Au moment où Goethe, où Schiller, où tout le chœur des poètes enchante l'Allemagne et lui rend la conscience de ses forces, je cherche vainement du côté du Danube un écho qui leur réponde, une voix qui atteste que l'Autriche prend part à ce concert unanime des peuples allemands. Je n'entends rien, car elle ne se mêle pas à des voix si puissantes, cette hymne étouffée qui sort du cloître, l'hymne de ce

moine extatique, Fessler, qui est allé, son extase finie, prêcher le protestantisme en Russie et y mourir. Dans ces derniers temps, la régularité savante de Grillparzer, l'imagination parfois assez éclatante de Nicolas Lenau, l'élégance trop affectée de Sedlitz, le talent ferme et gracieux et la libre pensée d'Anastasius Grün, ne constituent pas, malgré des mérites réels, une école distincte qui appartiendrait vraiment à l'Autriche; c'est le reflet lointain d'une poésie qui a grandi ailleurs.

L'aspect moral de Vienne est donc singulièrement inanimé. Serait-on injuste envers ce pays, si on se le représentait comme une ancienne famille noble de Bretagne ou d'Anjou, restée fidèle, par impuissance autant que par tradition, aux erremens des temps passés? elle s'est retirée dans ses riches domaines, et elle les administre avec une rare sagesse; son existence est toute patriarcale; le père est grave et débonnaire; les enfans, heureux et insoucians, ignorent le siècle et la société où les a placés le hasard. J'ai vu en Allemagne bien des personnes qui ne voulaient pas reconnaître cet abaissement de l'Autriche, cette démission forcée qu'elle donne. C'était surtout, je le répète, piété et tendresse filiale. Ils auraient dit volontiers ce que disait Fénelon aux réformateurs de l'église : « C'est notre mère, il ne faut pas la traiter trop rudement. » Mais aujourd'hui, du milieu même de l'Autriche, qui n'était pas accoutumée à tant de hardiesse, des voix s'élèvent pour reprocher au gouvernement son incurie, et montrer à tous le mal qu'elle vient de produire. C'est qu'en effet la question a été tout à coup éclairée d'une lueur singulière, et le doute n'est plus permis. Ce n'est plus seulement la couronne de l'empire qui tombe de sa tête; il s'agit de savoir si l'Autriche appartient encore à la société des nations germaniques.

Je ne dis rien de trop. Que se passe-t-il aujourd'hui chez les peuples slaves qu'elle gouverne? Qu'est-ce que ce mouvement qui vient d'éclater du côté de la Bohême et de la Hongrie? et l'insuffisance de l'Autriche pouvait-elle être plus manifestement révélée? Ces populations, qui ont semblé long-temps toutes prêtes à suivre la direction de l'Allemagne, à parler sa langue, à s'associer à toutes ses idées, entreprennent de réveiller leurs antiques souvenirs, éteints depuis des siècles. Elles redemandent leur idiome national, elles recherchent les traces à demi effacées de leur littérature, elles veulent la relever et lui rendre la vie. Les Slaves de Bohême se reprennent avec un amour filial à leurs traditions passées; ce ne sont plus seulement des chants nationaux qu'une érudition curieuse s'em-

presse de recueillir, non, c'est d'une chose plus grave qu'il s'agit, c'est l'esprit même de leur race que les Slaves bohémiens veulent retrouver sous ses ruines. Pourquoi cela, pourquoi ce mouvement si tardif? Pourquoi, après tant d'années, ce réveil inattendu? Parce qu'ils cherchent à quoi se rattacher dans l'abandon où les a laissés l'Allemagne. Qu'est-ce à dire? Voilà des pays entiers que l'on croyait entrés pour toujours dans les voies de l'Allemagne, et tout à coup on les voit, dans le dénuement le plus complet, se chercher eux-mêmes à travers les siècles et se décider à trouver leurs voies tout seuls, puisque l'empire dont ils avaient suivi la fortune les a conduits dans le désert. On avouera que c'est là un fait étrange. Ce débat est tout pacifique; point d'oppression, point de servitude; ces peuples ne se plaignent d'aucune violence, et ce n'est pas à l'Irlande qu'on pourrait les comparer. Leur situation est unique et sans exemple. Ces Slaves de Bohême et de Hongrie avaient cru long-temps, et l'Europe avait pensé, comme eux, qu'ils entreraient, sous l'influence de l'Allemagne, dans le mouvement des nations européennes; mais non, il n'en était rien. Après avoir patiemment attendu, un jour, fatigués et poussés à bout, ils ont été forcés de reconnaître que la vie n'était pas dans cet empire, qui avait charge de les diriger, et n'y trouvant pas à satisfaire ces besoins intellectuels qui travaillent aujourd'hui la famille slave, ils ont décidé sans colère, mais avec le calme le plus résolu, qu'ils ne devaient plus compter que sur eux-mêmes.

Voilà ce qui se passe dans ces contrées; mais, chose singulière, ce n'est pas l'Autriche qui s'en est émue, et son insouciance sur ce point n'est pas ce qu'il y a moins curieux dans le débat. L'Autriche n'a rien répondu; elle n'a pas eu un seul écrivain pour rappeler ces peuples qui s'éloignaient. Pourtant les publicistes slaves, M. Kollar, M. le comte de Thun, avaient publié franchement leur pensée. Lorsqu'ils rejetaient dans leurs écrits toute influence allemande, lorsqu'ils annonçaient leur intention de retrouver dans l'esprit seul de leur race leur règle et leur but, ils avaient parlé, ce semble, assez haut. Or, ce qu'ils disaient à l'Autriche pouvait se traduire ainsi : « Depuis tant de siècles que la Bohême est réunie à vous, elle avait quitté la voie des peuples slaves, et elle était prête à entrer par vous dans le mouvement des nations germaniques. Nos pères vous ont suivis long-temps, mais que leur avez-vous donné, et maintenant que nous apportez-vous? Où est la vie, où est le mouvement des esprits, où est l'énergie de la pensée? Nous ne vous suivrons pas plus loin. »

Certes, jamais injure plus grave n'avait été faite à l'Allemagne tout entière, et c'était l'incurie de l'Autriche qui en était coupable. Pourtant, je le répète, elle ne s'en est pas émue; elle subit les nécessités de la situation qu'elle s'est faite, elle se résigne à ne pouvoir attirer à elle et à l'Allemagne ces peuples qui lui échappent. Elle laissera s'enfuir l'esprit et gardera le corps. Elle les retiendra par les liens matériels, par les avantages qu'ils trouveront à faire partie d'un grand peuple; mais, pendant ce temps-là, un autre esprit se sera fondé dans les provinces slaves, et l'unité, que l'on croira atteindre, sera toujours une apparence et un mensonge.

Il y a plus encore : non-seulement ce n'est pas l'Autriche qui répond, mais elle laisse ce soin à un autre peuple engagé comme elle dans la question, et dont les intérêts ne sont pas les siens. Elle permet que le débat s'établisse entre les Slaves et les Hongrois, sans que le nom de l'Autriche soit seulement prononcé, et comme si elle n'était pas en cause dans cette lutte singulière. C'est la Bohême, on le sait, qui est en Allemagne le foyer de la race slave, c'est elle qui essaie de régénérer cette race et de lui rendre, avec sa langue nationale, son esprit, son caractère, ses espérances. Elle a dit tout haut ses projets, sans que l'Autriche parût s'en effrayer; mais tout à coup voilà qu'elle rencontre une vigoureuse opposition en Hongrie. La Hongrie ne veut pas que les Slaves hongrois, les Esclavons, se constituent d'une manière distincte, elle ne veut pas qu'ils puissent parler la langue de leurs ancêtres. Quand la langue latine était la langue officielle du pays, les idiomes particuliers pouvaient se développer en liberté; cette situation devenait dangereuse pour la Hongrie, en face de ce mouvement universel. La Hongrie remplace donc la langue latine par la langue des magnats, la langue magyare, et elle s'apprête à faire disparaître tout ce qui reste encore de ces traditions qu'on invoque.

L'Autriche assiste, sans y prendre part, à cette lutte qui dure encore. Les deux pays, la Bohême et la Hongrie, y sont dignement représentés, et ce débat a déjà produit plusieurs écrits remarquables. Il faut citer au premier rang le curieux travail que M. le comte de Thun a publié l'année dernière sous ce titre : *De l'État actuel de la littérature en Bohême et de son importance*. M. le comte de Thun est un des chefs de ce mouvement de la race esclavonne; c'est lui surtout qui semble donner l'élan à ces idées qui apparaissent sur différens points de la Bohême et de la Hongrie. Au grave enthousiasme de ses espérances, à l'ardeur sévère de ses efforts, on dirait non pas

un tribun qui soulève les passions, mais un législateur qui veut créer un peuple. Ce peuple existe, il est nombreux; il faut seulement lui apprendre ce qu'il est, il faut lui donner la conscience de lui-même. C'est à cette tâche que s'emploie M. le comte de Thun. Son livre est une rapide histoire des lettres en Bohême, un tableau clair, animé, destiné à devenir populaire. L'auteur raconte avec beaucoup d'intérêt l'époque où la langue nationale fleurissait dans sa première beauté, vers le XV[e] et le XVI[e] siècle, au milieu des querelles religieuses qui donnèrent un prompt développement à la pensée. Sous la plume hardie de Jean Huss et de Jérôme de Prague, cette langue était arrivée à sa maturité, et tandis que d'autres langues, la française et l'allemande, travaillaient encore à se constituer définitivement, celle-là, comme l'italienne, était arrivée plus tôt à une formation complète. En Bohême, comme plus tard en Allemagne, c'étaient les réformateurs qui avaient fixé l'idiome, et Jean Huss avait rendu à la littérature de son pays le service que Luther rendit un siècle après à la littérature allemande. Mais le mouvement des querelles religieuses reprit bientôt à la Bohême ce qu'il lui avait donné. La guerre de trente ans amena l'entière extinction de cette littérature originale, et la langue allemande envahit le pays conquis. Depuis cette époque, M. de Thun suit avec une pieuse sollicitude les rares tentatives faites, à de longs intervalles, pour l'étude de cette langue disparue. Il nomme avec un touchant respect tous ces grammairiens, ces auteurs de dictionnaires qui, de loin, ont préparé le mouvement actuel; malgré l'insuffisance de ces premiers travaux, il ne parle qu'avec émotion de ces hommes dévoués, car plus d'un parmi eux a consacré sa vie à un labeur ingrat dont les résultats très incertains ne pouvaient être connus que long-temps après leur mort. C'est Dobrowsky écrivant une grammaire avec une piété patriotique qui élève et sanctifie son œuvre; c'est Pelzel qui donne la première histoire de Bohême; c'est Faustin Prochazka qui étudie et publie les anciens documens, les monumens primitifs de la langue nationale. Puis, arrivant jusqu'à nos jours, l'auteur signale avec orgueil ce mouvement devenu si considérable, il nomme avec fierté les poètes, les écrivains, Kollar, Jungmann, Palacky, Safarick, Louis Gai; il compte les recueils périodiques, il salue enfin toute une littérature. Son adversaire, je l'ai dit, ce n'est pas l'Autriche, c'est la Hongrie, ce sont les Magyares. Cette race fière, hautaine, bien que formée à la civilisation allemande, refuse toute sympathie à l'Allemagne et prétend se maintenir toujours dans sa pureté native. Or, la lutte silencieuse

qu'ils ont long-temps soutenue contre l'esprit allemand pour conserver leur caractère et leur génie propre, les Magyares la recommencent contre ce nouvel ennemi. Ils sont effrayés de ce mouvement qui agite aujourd'hui la famille slave depuis l'Adriatique jusqu'à l'Elbe; ils sentent bien que, si la Bohême devient pour ces peuples le centre d'une renaissance qui s'annonce déjà d'une manière bruyante, leur nationalité sera peu à peu envahie et couverte. Ils veulent donc étouffer toute espèce de vie chez leurs sujets croates et esclavons; ils imposent aux écoles une éducation qui tuera l'esprit national, ils leur interdisent la langue de leurs pères, ils persécutent les journaux écrits dans cette langue rivale, ils les suppriment, et, tandis que l'Autriche se tait devant cet incroyable mouvement d'un pays entier qui veut se séparer d'elle, on voit quatre millions de Magyares s'efforcer d'étouffer par la violence ce réveil de tout un peuple.

En publiant ses travaux sur la Bohême, M. le comte de Thun offrait aux écrivains hongrois une discussion publique; M. de Pulszky a accepté la lutte. Tous deux viennent d'échanger une série de lettres qui ont vivement excité l'attention de l'Allemagne. Ces lettres ont été réunies par M. de Thun dans un nouvel écrit publié sous ce titre : *La Situation des Slaves en Hongrie*. M. de Thun est plein d'amour pour ses frères, il est impossible d'avoir un sentiment plus vif, plus sincère, plus éloquent de la mission qu'il s'est donnée. M. de Pulszky a quelque chose de véhément et d'emporté dans sa colère; avec la hauteur vindicative du patricien hongrois, avec la dure fierté du magnat, il maintient sans fléchir la proscription dont il voudrait frapper l'esprit slave dans son pays. Ce qu'il craint surtout, dit-il, c'est que le monde slave, en s'accroissant ainsi dans les états autrichiens, en se formant comme une race distincte, n'amène un jour la Russie au cœur même de l'Autriche. Il nie que la Hongrie ne soit pas autre chose qu'une demeure commune à quatre populations différentes, Allemands, Slaves, Magyares, Valaques, lesquelles auraient chacune des intérêts propres. Il rappelle fièrement comment s'est constituée la Hongrie depuis le jour où les Hongrois, sous la conduite d'Arpad, ont passé les monts Crapacks et soumis par l'épée les races de Valachie et de Bulgarie, qui ne surent point garder leur indépendance. C'est un dialogue altier entre le vainqueur et le vaincu, entre la noblesse hongroise et le peuple slave.— Vous êtes les vaincus, dit M. de Pulszky, nos droits nous viennent de l'épée, et nous les maintiendrons. — M. le comte de Thun en appelle à cet esprit puissant qui agite et soulève toute sa race; il repousse, comme

M. de Pulszky, l'idée de voir la Russie mettre à profit ce légitime mouvement; comme les Slaves du monde grec, comme les Serbes et les Bulgares, qui s'attachent à l'empire turc et le défendraient contre la Russie sans sacrifier pour cela leur caractère original, les Slaves de Bohême resteront attachés politiquement à la patrie allemande, mais ils veulent retrouver en eux-mêmes cette vie de l'esprit que l'Autriche leur a refusée. « Il y a, s'écrie M. le comte de Thun, il y a un esprit ami qui flotte sur nos campagnes depuis les forêts de Bohême jusqu'aux monts tartares. Ah! que de désirs sérieux il éveille dans nos ames! à quelle activité il nous provoque! comme il nous excite à l'étude de notre langue et de notre histoire nationales! Laissez nos frères marcher paisiblement dans cette direction si inoffensive et si féconde, c'est tout ce qu'ils demandent de vous. Que de changemens se feraient en peu d'années! Mais vous venez à la traverse avec vos passions grossières, et vous empoisonnez ce mouvement tout amical. Ceux qui ne demandaient que la paix pour faire porter au sol de la patrie les fruits les plus glorieux, vous les provoquez à une lutte barbare sur un champ de bataille désert. Slaves! prenez garde de tomber dans le piége qu'on vous tend par ces provocations. Si vous êtes forcés de défendre vos biens les plus sacrés, que rien au monde ne puisse vous entraîner à franchir seulement de l'épaisseur d'un cheveu les limites d'une défense légitime, ou à considérer comme des ennemis tous ceux qui parlent la langue qu'on veut vous imposer. Évitez ces inutiles combats; ils consumeraient vainement le meilleur de vos forces. Celui d'entre vous qui combattra victorieusement le parti insolent des Magyares rendra un service à ses frères; mais ce service sera bien plus grand, si, par ses écrits ou ses paroles, il éveille le sens de son peuple et donne à son esprit une saine nourriture. A quoi servirait de défendre contre l'étranger un sol ingrat qui ne donnerait point de fruits? Mais si vous fortifiez votre intelligence par une mâle culture, si vous avez à montrer des œuvres que l'humanité reconnaîtra, soyez sûrs que le nombre de ceux qui respecteront vos droits ira toujours croissant parmi vos compatriotes de Hongrie. »

Ce sont là de belles paroles. M. de Thun, je le répète, a montré dans ces débats une noble élévation de pensée, un immense amour de son peuple, un désir ardent de faire fructifier chez lui tant de semences qui lèvent déjà. Malheureusement tous les écrivains de la Bohême n'y apportent pas le même calme, la même gravité attentive et passionnée. Il y en a chez qui la rancune ne peut se contenir. Kollar

est un de ces écrivains irrités dont la colère est singulièrement éloquente. En 1823, Kollar s'annonça à la Bohême comme son poète national, et depuis vingt ans il n'a pas cessé de communiquer à ses frères l'enthousiasme de son ardente imagination et de sa poésie souvent grandiose. Tout récemment il vient de publier un *Voyage en Hongrie;* c'est un cri de douleur poussé avec une énergie sauvage. Kollar voudrait être un tribun, un agitateur, et c'est peut-être à lui que M. de Thun fait allusion dans les lignes que j'ai citées plus haut. Il ne s'attaque pas seulement aux Hongrois, à ceux qui veulent imposer la langue magyare aux Esclavons et aux Croates et étouffer leurs traditions; il n'est pas moins véhément contre la race allemande. Il a hâte de voir se reformer l'esprit national chez son peuple, et il frappe tout ce qui lui fait obstacle. Il faut le suivre dans ce douloureux pèlerinage de Hongrie; quelles sombres colères, quels longs ressentimens il amasse dans son cœur, lorsqu'il voit, comme il dit, le pied impie du Magyare ou de l'Allemand écraser ces germes de vie qui lèvent librement, en Bohême, dans les sillons de la plaine et parmi les bruyères de la montagne! Mais tout à coup, dans une cabane, au détour d'un chemin, s'il entend une chanson esclavonne, son cœur tressaille; il va frapper sur l'épaule du montagnard : « Dieu merci, mon brave homme, vous n'avez pas oublié la langue de vos pères! » Et il reprend sa route, toujours plein d'espoir et de haine.

Comment finira cette lutte? Comment se dénoueront ces difficultés? Par l'épée, ou pacifiquement, par l'influence toujours croissante des Slaves Autrichiens? On ne saurait le dire. Les Magyares ont contre eux ces secrètes inspirations qui s'emparent des peuples à de certaines heures, et qui poussent aujourd'hui les Slaves d'Allemagne à se constituer comme une race distincte; ils ont pour eux, avec la possession du pouvoir, leur courage, leur fierté hautaine, toutes les qualités d'une aristocratie victorieuse. S'ils devront un jour mettre l'épée à la main, c'est ce qu'il est difficile d'affirmer ou de nier. Tout est possible, tout peut arriver dans les changemens qu'amèneront tôt ou tard les affaires de Turquie. Ce qui est certain, c'est que leurs adversaires iront toujours s'organisant, et que déjà leur ambition est assez grande pour qu'ils espèrent amener l'Autriche à former un jour un empire slave.

On voit par ce seul mot quel chemin l'Autriche a déjà fait dans cette direction qu'elle suit loin de l'Allemagne. Quoi! elle était chargée de soumettre à l'influence germanique ces populations

étrangères réunies à son empire, et ce sont ces populations, ce sont les Slaves qui vont l'attirer vers eux-mêmes ! Ils l'espèrent du moins, et le disent assez haut. Espérances chimériques! pensera-t-on. Je le veux bien; mais qu'on sache cependant que l'Allemagne commence à s'en effrayer, et que plus d'un avertissement a déjà été adressé à l'Autriche. Tout récemment encore un publiciste allemand, l'auteur anonyme de deux écrits remarquables sur l'Autriche et sur l'Allemagne, a exprimé avec éclat ces reproches de l'opinion publique. Dans le premier de ces écrits, intitulé *l'Autriche et son avenir* (1), l'auteur déclare, dès les premières pages, que c'est l'incurie de l'état et son dédain des choses intellectuelles qui a laissé l'Autriche s'éloigner tous les jours du mouvement de l'Allemagne. Mais le mal est trop grave, dit-il, le danger est trop pressant pour que les plus endormis ne se réveillent pas. Il ne faut plus parler de l'apathie de l'Autriche, de l'indifférence de l'esprit public; en présence de semblables résultats, comment resterait-on indifférent, à moins que de cesser d'être? Ce bonheur du peuple autrichien qu'on vantait si haut, cette idylle qu'on chantait sur notre félicité sans mélange, tout cela va finir. La décomposition de l'esprit public a été menée aussi loin qu'il était possible, — c'est toujours l'auteur qui parle, et certes on n'était guère habitué, en Autriche, à cette liberté de langage; — peut-être, ajoute-t-il, est-il temps encore d'y remédier; si l'on néglige l'occasion, bientôt il n'y aura plus d'Autriche, mais quatre nations ennemies qui s'y combattront. Je n'ai pas à suivre l'auteur dans les conseils politiques qu'il donne à son pays, lorsqu'il passe en revue toutes les classes de l'état, la noblesse, l'administration, la bourgeoisie, et qu'il propose avec une intention droite et sincère les moyens qui lui paraissent convenables pour relever le pays; mais les avertissemens qu'il fait entendre, chaque fois qu'il est question des provinces slaves, confirment tout ce que j'ai dit plus haut sur la situation étrange de l'Autriche à leur égard. Quand l'auteur examine avec inquiétude ce que tous les états de l'Europe ont fait depuis trente ans pour mettre la paix à profit, et accroître, avec leurs forces intellectuelles, leur autorité politique, quand il calcule tout ce que la Prusse a gagné depuis ce temps, et qu'il ajoute que, dans ce mouvement universel, rester en place c'est reculer, il rend raison de tout ce qui se passe en ce moment chez les Slaves. Pourquoi, en effet, ne veulent-ils plus

(1) Cet écrit vient d'être traduit en français. In-8°, librairie d'Amyot, rue de la Paix, 6.

compter que sur leurs propres forces? Parce que l'Autriche ne peut satisfaire et attirer à elle cette activité morale qui fermente aussi chez ces peuples.

Dans un écrit plus récent, publié encore sans nom d'auteur, mais qui est évidemment de la même plume, le publiciste dont je viens de parler continue d'avertir son pays. Cette fois il discute sérieusement cette question de savoir si l'Autriche peut devenir un empire slave, si elle gagnera à se séparer de l'Allemagne, et il lui montre que cette politique la ruinera. Il intitule son livre *Paroles allemandes d'un Autrichien*, indiquant par-là qu'il ne veut pas suivre la direction où la politique autrichienne est peu à peu entraînée. Il souffre de la condition qui est faite à son pays, il est honteux de voir l'Autriche manquer ainsi à sa mission, il la supplie de rentrer dans les voies de la grande patrie germanique. Il est persuadé qu'il n'est qu'un seul moyen de reprendre l'influence et de ramener ces peuples : c'est de réveiller chez soi la vie, au lieu d'endormir l'esprit public. Il demande si ces nouveaux évènemens ne montrent pas tout ce qu'il y a de dangereux dans un tel repos, et si la Prusse aurait perdu cette occasion de s'assimiler la race esclavonne.— N'y a-t-il pas dans tout cela de bien graves symptômes? Les Slaves refusent de s'associer désormais aux destinées intellectuelles du monde germanique; les Allemands effrayés avertissent l'Autriche qu'elle se perd. Est-ce que tout cela ne parle pas assez haut? Les Slaves de Bohême et de Hongrie affirment que tout marche vers ce but, que tout prépare cette fondation d'un royaume slave placé entre les mains de l'Autriche, et destiné à défendre l'Allemagne contre la Russie; ils disent que l'empereur François II, en déposant la couronne du saint-empire, a servi déjà cette marche nécessaire des choses, et que le jour n'est pas loin où ces évènemens se réaliseront. Les publicistes autrichiens, réveillés cette fois par un péril si imminent, se sont enfin occupés de ces intérêts redoutables, et l'activité à laquelle l'importance de ces querelles a forcé tout à coup leur indolence n'est pas le moins grave de ces symptômes que je recueille. Encore une fois, comment méconnaître dans tout ce mouvement la confirmation évidente de ce que j'ai dit? Et que va-t-il arriver?

Sans entrer plus avant dans la politique, sans se livrer à des conjectures que déjouerait l'avenir de ces questions si compliquées, ce qui est clair aujourd'hui pour tout le monde, c'est que l'Autriche abandonne tous les jours davantage les destinées des peuples allemands. En même temps qu'elle se tourne vers le midi, et qu'elle

cherche à opposer à l'union douanière, dont la Prusse s'est emparée, une autre union qui la rattacherait aux puissances italiennes, elle sera, dans ses propres états, entraînée toujours vers ses provinces slaves. Que son importance politique puisse y gagner, cela est possible sans doute, et j'accorderai volontiers qu'il lui reste encore, dans cette direction, de grandes choses à accomplir; mais, il faut bien le dire, ce qui résulte surtout pour elle de ces mouvemens extraordinaires, ce que ces choses ont mis en lumière avec une évidence accablante, c'est son insuffisance à représenter la fortune intellectuelle de l'Allemagne, c'est l'impuissance où elle a été de soumettre à l'élément germanique le monde slave qu'elle régit. Sur ce champ de bataille de l'intelligence, l'esprit allemand est battu, en ce moment même, par l'esprit slave; or, c'est l'Autriche, comme un général inhabile, qui a compromis et qui va perdre bientôt cette partie si sérieuse, c'est elle qui en est responsable devant l'Allemagne.

II.

Maintes choses nous appellent à Munich. Il y a là une illustre assemblée de savans, de vieillards à l'ame poétique, d'hellénistes qui vont étudier la Grèce à Athènes, leur seconde patrie, et qui sont les dignes gardiens des marbres d'Égine. Il y a aussi l'art allemand, dont Munich est le sanctuaire.

Si l'art pouvait être, en Allemagne, le véritable représentant de la pensée, Munich serait sans doute la capitale intellectuelle de ce pays. Si, comme en Italie, comme à Venise, dans l'abaissement de la philosophie, les arts muets du dessin avaient dû remplacer les arts de la parole, ce serait en Bavière qu'il faudrait chercher l'expression du génie germanique. Mais, outre que le caractère de l'école allemande convenait peu à cette fonction, on peut affirmer qu'elle a reçu, sans le savoir, une tâche toute différente. Oui, il faut oser le dire, l'art a été chargé à Munich d'une mission mauvaise. Loin de se placer au foyer même de la vie, au centre de la pensée allemande, loin de s'inspirer d'elle, il a été chargé d'enlever les esprits aux nobles préoccupations de la science; au lieu d'élever les ames, il a été chargé de leur cacher le monde des idées. On a vu une école de peintres et de sculpteurs érudits occupés à distraire d'une manière frivole l'attention de tout un peuple. Satisfaite d'une activité d'ailleurs incontestable, toute fière de ces temples, de ces églises, de ces

musées qui s'élevaient partout à la fois, cette ville se laissa prendre à ce déploiement de richesses extérieures; elle se crut l'Athènes de l'Allemagne. Elle oubliait la signification tout autrement sérieuse de l'art athénien, et qu'auprès de Phidias il y avait Sophocle et Platon.

Tandis que cette école érudite, tandis que M. Cornélius et M. Hess, M. Schnorr et M. Schwanthaler s'appliquaient à reproduire les types des différentes époques de l'art, sans poursuivre eux-mêmes un idéal qui pût leur appartenir, c'étaient aussi les doctrines et la science du passé qui semblaient de plus en plus s'établir à Munich. La Bavière ne voulait pas, comme l'Autriche, se séparer sans retour des intérêts de la pensée; mais elle craignait, comme elle, ces luttes de l'esprit : elle ne se sentait pas assez forte pour supporter ces combats de l'intelligence, elle préféra ouvrir un asile aux blessés, et n'accueillir les systèmes et les penseurs que le jour où, fatigués et chancelans, ils quitteraient le champ de bataille et aspireraient au repos. C'est là le caractère de Munich : c'est là, si l'on veut, son charme et son originalité. Quand vous aurez parcouru ces bâtimens inachevés, ces cathédrales, ces basiliques qui s'élèvent, quand vous aurez vu dans ce laborieux atelier ce singulier mélange de toutes les traditions très habilement réunies, la grace un peu gauche et naïve des maîtres de Nuremberg, l'élégance florentine, la sublime inexpérience de l'art grec dans les marbres d'Égine, allez à l'université, allez interroger les maîtres de la science. Quels sont les représentans de la philosophie? Des hommes qui ont donné ailleurs tout ce qu'ils avaient d'énergie vivace, et qui, le soir du combat, sont venus se reposer dans le mysticisme. Qui donc? Hier, M. de Schelling; aujourd'hui, M. Gœrres.

Que ce fougueux écrivain, si ardent, si dévoué aux idées, que Gœrres, après la vie la plus passionnée qui fut jamais, soit venu chercher le repos à Munich et s'y éteindre doucement dans un catholicisme poétiquement rajeuni, c'est là un fait qui indique très clairement le caractère particulier de cette ville. Certes, on n'eût pas pensé, il y a trente ans, que le rédacteur du *Mercure du Rhin* pourrait être admis un jour dans cette calme université, et qu'il y aurait une place pour lui à côté de M. Franz Baader. Il était mystique déjà, mais son extase avait quelque chose de gigantesque et de révolutionnaire comme ses passions politiques. Dans son imagination orientale, il avait été surtout frappé des rapports du christianisme avec les religions de l'Asie, et, unissant toutes ces relations secrètes, il se composait un mysticisme, non pas chrétien seulement, mais

universel. Tous les élans de l'ame, toutes les aspirations véhémentes de l'amour, toutes les extases, depuis la contemplation si solennelle de Valmiki jusqu'aux visions enflammées de sainte Thérèse, il les recueillait pour en faire je ne sais quelle symphonie impossible. Jamais les empressemens du génie cosmopolite de l'Allemagne, jamais son spiritualisme insatiable, n'avaient paru d'une façon plus extraordinaire. En même temps, il s'était formé un idiome inconnu jusque-là, souple, sinueux, puissant, formidable. Son *Histoire des Mythes de l'Asie*, qu'il serait si difficile de traduire en français à cause des bonds et des caprices de cette langue indisciplinée, restera comme le monument le plus étrange et le plus grand peut-être des ferveurs spiritualistes de l'Allemagne. Entraîné par l'ardeur de cet idéalisme avide, Gœrres transportait dans la politique l'enthousiasme de ses théories. Non-seulement il fut un des premiers à désirer l'unité de l'Allemagne, mais à cette unité, une fois obtenue, il promettait des miracles : c'était le renouvellement, non pas de l'Allemagne toute seule, mais du monde. Toutes ces idées étaient exposées avec une sorte d'inspiration dans le *Mercure du Rhin*, qu'il fonda au mois de février 1814. Ce journal est l'œuvre la plus complète de Gœrres; c'est là qu'il est tout entier. Mais là aussi commence pour lui l'épreuve nouvelle qui va diviser, si cela peut se dire, l'unité de cette grande ame et y introduire une contradiction qui la brisera. Quand Gœrres vit le *Mercure du Rhin* supprimé, quand il fut obligé de se défier du pouvoir politique sur lequel il avait compté pour régénérer l'Allemagne, son esprit impatient s'adressa à la puissance religieuse. Il avait voulu mener la société civile, le monde moderne, vers les destinées que son imagination grandiose lui construisait, et, l'esprit de la révolution l'ayant saisi, il était parti déjà; mais le monde avait refusé de le suivre. Alors il prit en aversion cette Europe dont l'enthousiasme se lassait si vite, et il se persuada qu'il s'était trompé jusqu'alors, en croyant, avec l'histoire, à la grandeur du monde moderne. Voilà le combat qui s'élevait dans son ame, voilà les contradictions qui l'agitaient, et bientôt, se rejetant en arrière avec la même force qui l'avait poussé en avant, il revint à l'Europe du moyen-âge, à la théocratie, à Grégoire VII. C'est surtout dans son livre sur l'Allemagne et la révolution qu'on voit se déclarer ce brusque changement. Dans un livre publié en 1821 sous ce titre : *l'Europe et la Révolution*, il s'enfonce encore plus dans le passé, et, formulant mieux ses haines nouvelles, il écrit, à la face de l'Allemagne, que la réforme est la seconde chute de l'homme, le

second péché originel. La réforme, et sans parler même de l'entreprise de Luther, tout ce mouvement du XVe et du XVIe siècle qui sécularise la pensée et donne au monde entier ce qui avait été la propriété exclusive de l'église, tout ce mouvement que nous croyions providentiel, ce sera pour Gœrres le nouveau péché d'Adam, lequel nous ferme le paradis du moyen-âge et bouleverse la constitution véritable de la société. Esprit vraiment généreux, tout meurtri dans ces luttes redoutables de la pensée! S'il a quitté la voie où le plaçait son génie, s'il a condamné les œuvres du monde moderne après avoir été un de ses plus fervens serviteurs, c'est son ardeur même qui l'a égaré. C'est pour avoir trop saintement aimé les idées qu'il les a maudites, le jour où, dans son impatience, il a cru qu'il comptait vainement sur elles. Il s'est étourdi lui-même par l'impétuosité trop vive de son enthousiasme. Il s'est frappé, comme Achille, en se jetant sur ses armes. Aujourd'hui, entré de plus en plus dans cette voie où il est seul, vieilli et souffrant, ce grand blessé se repose dans le catholicisme du XIIe siècle; il y a porté quelque chose de ses inspirations d'autrefois, il a essayé de le renouveler à sa manière et d'approprier à la grandeur de son amour ces formules qui ne lui suffisaient pas. Malgré cela, si l'on compare le dernier livre important qu'il ait publié, *la Mystique chrétienne*, avec cette *Histoire des Mythes asiatiques* dont j'ai parlé plus haut, on verra combien il est loin aujourd'hui de l'époque où il écrivait pour l'Allemagne entière, et non pas seulement pour Munich.

Ce fut, en effet, une des intentions de Gœrres, au commencement de son séjour à Munich, d'écrire surtout pour cette ville, de vouloir s'emparer de son esprit, et la soulever contre la Prusse. Gœrres a toujours eu besoin de lutte; il lui a toujours fallu une puissance à qui il essayât de souffler la vie; d'abord ce fut l'Europe, puis l'Allemagne, puis, quand il se défia de la société civile, ce fut l'église. L'Allemagne catholique du midi devint alors pour lui la puissance sainte qu'il devait armer contre les impiétés de la Prusse, contre les hardiesses du protestantisme et de la philosophie du nord. Mais ces belliqueuses ardeurs convenaient peu à la Bavière, et, trompé cette fois encore dans son désir, il fallut bien qu'il se résignât au repos mystique où s'endort aujourd'hui, non sans murmurer, le démon de son cœur. C'est là ce que peut donner Munich, c'est là ce que M. de Schelling y trouva lorsqu'il perdit l'empire de la philosophie; médiatisé par un souverain plus puissant, M. de Schelling dut venir à Munich, tandis que Hegel gouvernait la science de l'Allemagne.

L'université de Munich est donc surtout un asile pour ces lutteurs de la pensée. Toutefois, elle pourrait être plus que cela. Le mysticisme qui y fleurit volontiers pourrait lui donner une originalité plus vive. Sans entreprendre contre la Prusse une lutte impossible, sans vouloir renverser sa philosophie, elle pourrait la rectifier souvent avec les qualités qui lui sont propres. On a vu plus d'une fois la science du nord, dans sa dialectique trop rigoureuse, se perdre loin du monde réel; plus d'une fois, en s'appuyant uniquement sur la raison, elle est arrivée à des conséquences intolérables, à un dieu indéterminé, au dieu de Spinosa. Eh bien! souvent aussi des penseurs moins grands sans doute que Kant, que Fichte, que Hegel, mais plus tendres, en réclamant au nom du sentiment, au nom des forces vives du cœur, contre l'emploi unique de la raison, ont donné à cette philosophie des avertissemens profitables. C'est ce qu'avait fait le mysticisme du moyen-âge dans ses relations avec la scholastique. En Allemagne, ce furent surtout les écrivains moins rigoureux et plus facilement mystiques du midi qui corrigeaient les systèmes de Berlin ou de Koenigsberg. Herder et Jacobi avaient réclamé contre l'oppression des formules de Kant. Baader, le plus ingénieux, le mieux illuminé de tous ces profonds rêveurs, protesta long-temps contre la dialectique de Hegel, dont l'inflexible sévérité le révoltait. Enfin, il y a deux ans, ce ne fut pas seulement une réclamation de l'Allemagne du midi contre les penseurs de Berlin; ce fut la Prusse elle-même qui vint demander à Munich M. de Schelling pour combattre l'intolérance de l'école hégélienne. Telle pourrait être l'originalité véritable de Munich. Ces hommes du midi sont pleins de ressources : s'ils n'ont pas l'enthousiasme sévère et l'indomptable hardiesse de la science du nord, ils ont plus d'invention assurément. N'est-ce pas de la Souabe et de la Franconie que sont venus, dans ces derniers temps, non-seulement les poètes, mais les métaphysiciens, non-seulement Uhland et Rückert, mais Schelling et Hegel?

Ce qui empêchera peut-être Munich de s'emparer de cette position, c'est l'intolérance étroite de son gouvernement. Ce catholicisme mystique de Gœrres et de Baader exige encore une liberté qui pourrait bien ne pas lui être accordée toujours. Munich est, en Allemagne, le poste le plus avancé de la politique ultramontaine, et c'est de là que Rome surveille les œuvres de la pensée germanique. La direction que suit le catholicisme dans plusieurs états méridionaux de ce pays fait comprendre l'importance de ce poste pour l'Italie. Si l'on pouvait connaître, en effet, avec tous ses détails, la situation exacte

des intérêts religieux dans le duché de Bade et d'autres pays voisins, on serait étonné de voir combien le catholicisme y est différent de ce qu'il est en France et au-delà des monts. Si l'on était bien informé des libertés que réclame ce clergé, si on savait combien le développement de la science l'a rendu sympathique à tous les progrès de la pensée, si on l'entendait se séparer nettement de tous les clergés d'origine romane, on serait forcé de reconnaître que l'unité du catholicisme admet cependant des variétés nécessaires selon le différent génie de chaque peuple. Cette situation du clergé catholique allemand, qu'il est facile surtout d'entrevoir dans l'université de Fribourg en Brisgau, inquiétait, comme on pense, l'autorité du saint-siége, et peu à peu Munich est devenu pour cette autorité une position forte d'où elle peut agir sur l'Allemagne. Est-il bien sage cependant de poursuivre une chose impossible? Quoi qu'on fasse, on ne parviendra pas à faire accepter à ces Germains une religion tout italienne, et il faudra bien qu'ils y introduisent des explications propres à leur génie. Ce que sont les libertés gallicanes pour l'église de France, une certaine liberté d'interprétations mystiques le sera toujours pour l'église catholique d'Allemagne. Pourquoi contrarier l'esprit particulier de chaque nation? N'est-ce pas toucher à l'œuvre de Dieu? et la diversité dans l'unité, ne serait-ce pas la suprême beauté de l'église universelle? Si la politique ultramontaine qui s'organise à Munich devait triompher un jour, elle enlèverait à cette ville ce caractère que je décrivais tout à l'heure et qui lui donne encore, malgré son infériorité vis-à-vis de la Prusse, une originalité incontestable. En outre, tout en perdant son génie, Munich ne gagnerait aucune influence sur l'Allemagne catholique. L'esprit ultramontain ne sortirait pas de ses murs; il s'égarerait toujours en Allemagne, et n'y serait nulle part sérieusement accueilli. Croit-on qu'il se soit fait beaucoup de partisans depuis qu'on l'a vu persécuter misérablement les grands écrivains mystiques du midi? Quand Baader mourut, il y a deux ans, tout le monde sait qu'au lieu d'honorer cette noble tombe, le clergé de Munich s'abstint de paraître à la cérémonie funèbre. C'était là cependant le plus pieux et le plus vénéré des maîtres du midi; mais peut-être avait-il défendu trop scientifiquement les intérêts du catholicisme. Derrière le cercueil que conduisait le prêtre, il n'y avait aucun de ces hommes dont il avait glorifié la croyance, il y avait le vieux Gœrres, tout seul, le front bas, arrivé le matin d'Italie pour rendre ce dernier devoir à son vieux collègue. Et lui-même, s'il ne sait pas qu'il est suspect, malgré tant

de gages donnés à l'orthodoxie, il s'abuse étrangement. Mais n'insistons pas sur ces questions si délicates; je veux croire que l'esprit ultramontain ne réussira pas là plus que chez nous, je veux croire qu'il n'y étouffera rien. Munich restera le centre du midi, elle ouvrira un refuge à de nobles lutteurs fatigués ou à de doux penseurs qui rectifieront paisiblement les théories du nord. Toutefois, répétons-le, Munich ne peut prétendre au sceptre des idées. Les maîtres qui auront l'ambition de régner sur l'Allemagne abandonneront toujours le midi pour ces universités du nord, plus hardies, plus vivantes, qui aiment et sollicitent le complet épanouissement de la pensée. Lorsque Schelling et Hegel quittèrent cette petite chambre, désormais consacrée, où ils étudiaient ensemble à Tubingue, lorsque, maîtres de leurs forces, ils voulurent gouverner la science de leur pays, c'est dans le nord, c'est à Iéna, c'est à Berlin qu'ils purent parler librement. J'ai hâte de les y suivre.

III.

Un grand mérite de la Prusse, c'est de n'avoir pas craint les idées. Soit habileté politique, soit véritable sympathie, la Prusse s'est associée à toutes les espérances, à tous les efforts de l'esprit allemand. Loin de redouter la philosophie, elle a fondé sa puissance sur le développement des forces intellectuelles. Elle a encouragé, elle a provoqué la pensée, elle lui a donné des libertés inouies et des occasions éclatantes. Elle a voulu, à force de respect pour les droits de la science, expier le scepticisme de Frédéric-le-Grand et ce dédain injurieux dont il avait frappé la langue et la littérature de son pays. Enfin, comme elle prétendait agir, elle devait se placer résolument au milieu de tout ce qui fait la vie; elle devait relever le génie de l'Allemagne pour se faire couronner par ses mains.

L'université de Berlin, qui n'a que trente ans d'existence, est déjà une souveraine légitime à qui toutes ses sœurs rendent hommage. Son histoire a quelque chose de hardi et de courageux qui lui sied et qui la rend bien digne de représenter cette science saxonne. Elle est née dans les larmes, au milieu de l'abaissement de la Prusse, quatre ans après la bataille d'Iéna. Ce fut à l'époque où ce pays pouvait être rayé de la carte, qu'il se réfugia sous la protection de l'esprit. Cette noble foi ne l'a point perdu, ce semble. Cette monarchie militaire, abattue à Iéna et à Auerstaedt, et mise à deux doigts de sa

perte, ne suspend pas la vie intellectuelle dans son peuple. Elle ne relève pas seulement les casernes, elle consacre le temple des idées. Elle ne se confie pas au seul droit du sabre, elle invoque la pensée immortelle. Il y a là une sorte de vertu romaine qu'on ne peut s'empêcher d'admirer : ce sont, sous l'épée de Brennus, les sénateurs immobiles dans leurs chaises curules. Ce qu'il y a eu de nouveau dans la fondation de l'université de Berlin, c'est que, dès l'origine, elle a été le centre des idées, non pas d'une ville seulement ou d'un pays, mais de l'Allemagne tout entière. Chacune des universités allemandes avait presque toujours eu un mouvement qui lui était propre, chacune d'elles avait représenté une direction particulière; souvent c'était une science spéciale qui y fleurissait, marquée du caractère et du génie de la contrée. Ici, rien de semblable. Ce qui fut représenté à Berlin dès le commencement, ce fut l'Allemagne. Il s'agissait, on peut le dire, de rendre à ce pays la conscience de lui-même qu'il semblait avoir perdue, et ce fut l'enthousiasme des systèmes philosophiques qui produisit surtout ce résultat. La chaire de philosophie de Berlin fut long-temps comme une tribune nationale, d'où tombaient les accens prophétiques qui redressaient les ames et les courages. Celui qui allait monter le premier dans cette chaire fondée au milieu des baïonnettes devait être un héros autant qu'un penseur, et il fallait que sa doctrine fût de force à créer des ames d'airain. C'était la mission de Fichte. Comment il la remplit, nous ne le savons que trop, et quel noble et implacable ennemi nous avons eu là, quels longs ressentimens, quelles colères, quelles haines cette mâle parole armait déjà et allait précipiter contre nous. Ces prédications, comme celles de Jahn et de Gœrres, ayant abouti au grand mouvement de 1813, il sembla que Fichte eût accompli son œuvre, et, l'année suivante, il mourut. Enfin, après la période de la guerre, vint celle du triomphe. Quelques années, en effet, après la mort de Fichte, il y avait à Berlin, dans cette même chaire de philosophie, il y avait un homme qui célébrait avec enthousiasme les destinées des peuples germaniques. On sait que je veux parler de Hegel. Tout à l'heure, il s'agissait de ressusciter l'Allemagne, de réveiller sa conscience, de rassembler sa pensée évanouie et dispersée à tous les vents. Du fond de l'abîme où il avait disparu, ce peuple entier remonta bientôt, ranimé par la voix de Fichte; et certes, quand on lit les discours de ce grand citoyen à la nation allemande, on comprend qu'à cet appel tout puissant les morts eux-mêmes aient dû soulever la pierre de leurs tombes. Maintenant que

les peuples allemands s'étaient enfin retrouvés, un métaphysicien dont le système semblait le dernier mot de la science, leur expliquait en termes magnifiques la grandeur de leurs destinées. Il les appelait les pontifes du monde nouveau, il leur disait qu'ils ressemblaient à la Judée, et que du milieu d'eux se lèverait un jour le dieu de l'avenir : il les comparait aussi aux habitans de l'île de Samothrace, lesquels étaient investis du sacerdoce suprême, ou à la famille des Eumolpides, qui avait la garde des mystères d'Éleusis; il leur répétait sans cesse qu'ils avaient paru dans l'histoire, afin que l'esprit divin pût se développer par eux et se révéler au monde. Ce fut longtemps comme une fête. Sous son langage barbare, mais ferme, sous ces formules d'une métaphysique si peu accessible, on eût cru entendre la voix des oracles tudesques chantant l'hymne des races du Nord. Il leur présentait leur œuvre transformée, expliquée par la science, afin qu'ils pussent s'y reconnaître et s'y admirer : il les enivrait d'eux-mêmes. L'Allemagne, qui avait senti si douloureusement sa faiblesse profonde sous l'épée de Napoléon, et qui, peu d'années après, était arrivée, sur la foi de ses penseurs, à une confiance si ardente en elle-même, devait se passionner pour cette métaphysique qui tenait si solidement au cœur même de la patrie, et c'est en effet un point de vue qui, indépendamment de leur valeur scientifique, ne doit pas être oublié dans l'histoire de ces systèmes.

Il est permis de le dire, la métaphysique de Hegel a fondé à Berlin plus qu'une école. Il y a quelque chose d'une religion dans les proportions immenses, dans l'autorité impérieuse, intolérante, de cette philosophie. Voilà douze ans qu'il est mort, mais l'inspiration qui animait ce grand homme ne s'est pas éteinte; elle porte encore ses disciples, et il faut croire qu'il y avait en lui des forces merveilleuses pour qu'avec ses dures formules il ait enflammé tous ces graves jeunes gens, qu'il en ait fait des ames presque fanatiques, et qu'il leur ait donné à ce point la vaillance de la pensée. Des quatre héros de la philosophie allemande, Hegel est le seul qui n'ait pas survécu à son œuvre, qui n'ait pas vu se lever son successeur. Tant que les systèmes s'étaient rapidement succédé, cette variété, tout en attestant un mouvement fécond, pouvait affaiblir la confiance dans les résultats :

Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux.

Mais quand une doctrine se fut établie, qui parut à quelques égards le produit et le couronnement de celles qu'elle remplaçait, sa for-

tune dut s'accroître de jour en jour : propagée dans les universités du nord par des hommes de talent, elle ne tarda pas à s'emparer des esprits, en même temps qu'elle embrassait dans ses larges développemens le monde entier, la science entière. Déjà Hegel avait élevé un monument à chaque partie de la connaissance humaine : dans la théologie, dans l'histoire, dans la jurisprudence, partout il avait imposé sa doctrine, que rien ne faisait fléchir. A sa mort, ses disciples, se partageant son empire, continuèrent ce travail immense, en sorte qu'aucun côté de la science ne leur échappa et que l'univers des idées leur appartint.

Ce n'est pas tout : cette philosophie, depuis son apparition à Berlin, avait été acceptée, protégée, proclamée par l'état : elle s'alliait et se confondait avec lui; elle semblait en être, si cela peut se dire, une apothéose, une transfiguration idéale. Hegel, qui saluait dans les peuples germaniques une race privilégiée, prédestinée au développement de l'idée divine, et, dans l'état, le plus haut terme de ce développement, avait servi à inspirer un patriotisme orgueilleux et convaincu qui entrait profondément au cœur de la Prusse. En 1817, le ministre de l'instruction publique, M. le baron d'Altenstein, avait appelé à Berlin Hegel, qui professait sans éclat à Heidelberg, et il était lui-même un de ses plus grands admirateurs. Frédéric-Guillaume III eût désiré que Hegel, par l'ascendant de son génie, devînt comme le chef d'un protestantisme supérieur, sa philosophie étant née de la réforme et s'y appuyant : il voyait avec orgueil s'établir dans ses états ce pontificat philosophique qui couronnait à la fois la libre science et la libre théologie de l'Allemagne du nord, mais qui devait bientôt ouvrir à cette théologie sa période la plus agitée et la jeter dans des entreprises inouies. Hegel était donc tout puissant à Berlin : ses amis siégeaient au conseil de l'instruction publique, ses élèves occupaient des chaires à ses côtés, et, dans toute la Prusse, à Breslau, à Halle, à Kœnigsberg, de jeunes docteurs s'établissaient fièrement comme en un pays conquis. Jamais philosophie n'avait eu, avec l'empire des ames et de l'infini, une plus large part dans les biens temporels; je ne dis rien de trop en affirmant qu'elle unissait la religion et l'état, qu'elle semblait surpasser dans la science la merveille civile du moyen-âge, en faisant asseoir sur le même trône le pape et l'empereur, Grégoire VII et Henri IV réconciliés.

C'était là le spectacle que présentait la Prusse sous le règne de Frédéric-Guillaume III. La fierté hautaine de la philosophie de Hegel, sa calme et imposante grandeur, dominaient cette société;

l'alliance de l'état et de la science, solennellement accomplie, avait été un véritable évènement. Bien que tous les penseurs ne se fussent pas soumis à l'autorité de la doctrine hégélienne, comme on n'avait pas encore découvert ce qu'il y avait de dangereux dans ce système, tant de puissance, tant de majesté satisfaisait les esprits, et dans ce grand édifice l'Allemagne voyait avec orgueil un témoignage de sa force. A côté de Hegel, il y avait de nobles écrivains qui, sans accepter ses doctrines, ne les combattaient pas encore. Il y avait Hengstemberg, qui défendait avec une vigueur tranquille la vieille orthodoxie luthérienne; il y avait Schleiermacher, cet esprit si vraiment chrétien et si dévoué à la science, toujours occupé à réconcilier les deux mondes de la foi et de la raison, et qui fut dévoré par cette lutte intérieure; il y avait Steffens, qui revenait au contraire de la spéculation à la simplicité de la foi. C'était une ardente et studieuse assemblée où se débattaient les plus grands intérêts de l'intelligence; et la Prusse, qui protégeait ce vigoureux développement, semblait de plus en plus marcher à la suprématie de l'Allemagne. Elle avait noblement compté sur la libre pensée, et l'esprit allemand, dans sa reconnaissance, lui donnait la couronne et l'empire.

La mort de Hegel, arrivée en 1831, changea promptement la situation des choses, et tout ce qui se passe aujourd'hui en Prusse, ces directions diverses et hostiles qui se sont établies dans la pensée publique, ces mouvemens en sens contraires, chez les uns ce retour à une orthodoxie craintive, chez les autres ce passage violent à une théologie insensée, tout cela date de cette époque. Tant que le maître avait gouverné lui-même sa doctrine, il l'avait maintenue dans les limites qui lui convenaient, il avait donné à ses obscures formules le sens qu'il avait choisi. Hegel était-il parfaitement convaincu de ce qu'il annonçait avec orgueil? Croyait-il bien, comme l'espérait Frédéric-Guillaume III, qu'il avait réconcilié la philosophie et la religion, et que le christianisme était tout à la fois le fond et le résultat de ses spéculations métaphysiques? Ou bien, faudrait-il voir dans ces promesses une grande habileté, dans l'obscurité de son langage une précaution habile? Aurait-il mérité, enfin, d'attirer sur lui cette juste et terrible pensée de Vauvenargues : « La clarté est la bonne foi des philosophes? » Je ne veux point proposer cette question, je veux croire que ce grand Hegel s'est fait illusion à lui-même, et qu'il a cru sincèrement à son œuvre; mais, après sa mort, quand ses disciples voulurent continuer sa pensée, ils l'expliquèrent d'abord chacun selon ses vues propres, ils reconnurent que sous les mêmes mots chacun avait trouvé le sens qui convenait le mieux aux penchans de

son esprit. L'école se divisa : on vit un côté droit et un côté gauche dans cette chambre des représentans de l'intelligence. C'étaient eux-mêmes qui se désignaient de cette manière. Les *Annales de Berlin*, fondées par Hegel et Édouard Gans, exprimaient la pensée du centre, c'était l'organe de l'orthodoxie hégélienne. La gauche, dont les chefs étaient surtout M. Michelet et M. Marheinecke, poursuivait inflexiblement les conséquences de la doctrine du maître, et, sans le savoir, ouvrait la route à une école toute nouvelle dont je parlerai tout à l'heure. Sur les premiers rangs de la droite s'était placé un homme d'un vrai talent, d'une ame ardente et poétique, M. Goeschel. Cet esprit enthousiaste voulait, dans ses religieuses tendresses, réunir les choses les plus hostiles. Il admettait tout pour tout purifier, car il couvrait ses mille contradictions de la lumière égale et continue de son pieux mysticisme.

Cette première division n'avait rien de bien inquiétant encore; mais bientôt les discussions qui s'établirent entre les différens partis amenèrent les penseurs à s'expliquer nettement sur les principaux points de la doctrine, et laissèrent apercevoir ce qu'il y avait d'effrayant derrière l'appareil magnifique de ce grand système. Il faut bien répéter les accusations qui se firent entendre d'un bout à l'autre de l'Allemagne, et que les évènemens ont trop justifiées. Qu'y avait-il au fond de cette doctrine? Je ne parle pas seulement de sa valeur scientifique, je l'examine ici dans ses rapports avec l'esprit allemand, puisque je veux suivre les différens mouvemens de l'Allemagne depuis une quinzaine d'années. Qu'y a-t-il donc au fond de ce système, et pouvait-il tenir toutes ses promesses? Il avait promis de donner à l'Allemagne ce qu'elle cherchait depuis long-temps, la conscience complète, la complète possession d'elle-même; il s'annonçait comme le résultat le plus légitime de toutes ses œuvres, et ce résultat, quand la clarté se fit, ce fut le dernier terme d'un panthéisme qui convenait sans doute au génie contemplatif de l'Allemagne, mais qui, poussé à de telles extrémités, la frappa d'épouvante. On oublia la grandeur incontestable de ces constructions métaphysiques, on n'en vit plus que les conséquences mises tout à coup en lumière, et peu à peu cette protestation presque universelle alla toujours croissant. Une plainte douloureuse s'éleva et monta de toutes parts comme ces rumeurs sourdes qui précèdent les révolutions. Du milieu de cette immobilité à laquelle elle était condamnée par le système de Hegel, il fallut que l'Allemagne rentrât dans la vie pratique. Ce fut le moment de la crise. Les uns se rejetèrent vers le passé; les autres, les plus ardens, voulant introduire la doctrine nouvelle dans le domaine

de l'action, et en traduire l'esprit en signes visibles, arrivèrent bientôt à cette philosophie politique qui va se répandant de jour en jour, et qui est un des plus frappans caractères de la situation actuelle de ce pays.

L'évènement qui contribua le plus à faire éclater cette séparation et à mettre aux prises les différentes directions qui se formaient, ce fut, on le sait, l'application des théories de Hegel à la théologie, ce fut le livre de M. Strauss sur la vie de Jésus. Depuis ce jour, la question, jusque-là confuse et obscure, devint claire pour tout le monde. Les partis se rangèrent en bataille avec un ordre qu'on n'avait pas encore vu, et, tous les nuages étant dissipés, il fut plus facile de suivre les mouvemens de la lutte. L'ancienne école de Hegel, représentée par les *Annales de Berlin*, prétendait en vain avoir fidèlement gardé le véritable sens des paroles du maître. Placée entre les adversaires de la philosophie hégélienne et ces nouveaux disciples, cette seconde école qui venait de se jeter dans la mêlée avec tant d'effervescence et d'éclat, elle perdait chaque jour du terrain. Les jeunes hégéliens, comme on dit en Allemagne, venaient de fonder un journal, les *Annales de Halle*, qui exprimait avec beaucoup d'esprit, de verve, de hardiesse et d'insolence toute l'ardeur de leurs ambitions. Là, plus de formules abstraites, plus d'obscurité métaphysique, mais le système de Hegel enseigné à l'usage des tribuns de la jeune Allemagne. Enfin, peu de temps après, en 1841, M. de Schelling fut appelé à Berlin. C'était tout un évènement et des plus graves. L'ancienne école de Hegel sembla se ranimer devant le péril; soutenue cette fois par les *Annales de Halle*, qui combattaient aussi ce retour à des doctrines que l'on croyait épuisées, elle montra dans cette résistance une vivacité singulière. Déjà, au mois de novembre 1840, un élève de M. de Schelling, M. Stahl, avait précédé son maître à Berlin. Il remplaçait M. Édouard Gans. On pense quel coup ce dut être pour l'école hégélienne. La mort de M. Gans était déjà une perte irréparable, et dont le regret a été rendu plus vif chaque jour par les évènemens qui l'ont suivie. M. Gans était le véritable chef depuis la mort de Hegel. Cet esprit à la fois si ardent et si ferme, si idéaliste et si rigoureux, cette riche et abondante nature qu'on a comparée à Diderot et qui avait aussi la netteté de Montesquieu, ce caractère si français dont M. Saint-Marc Girardin nous a peint vivement la ressemblante image (1), c'était là le guide dont l'école avait

(1) Voyez ce portrait de Gans dans la livraison de la *Revue* du 1er décembre 1839.

besoin; il lui eût donné sans doute une direction plus heureuse; ami et défenseur des idées libérales, il eût sauvé la liberté, que celui-ci anéantissait; il eût transformé les principes de Hegel, bien loin de les pousser dans les excès par où ils périssent. La mort de M. Gans les privait donc d'un chef spirituel; en même temps leur fortune temporelle s'écroulait, M. d'Altenstein allait mourir, et au roi leur protecteur succédait un prince beaucoup moins bien disposé que son père pour cette philosophie. Ainsi tout leur manquait à la fois, mais non pas l'ardeur pour défendre vaillamment leur maître. Le mauvais accueil qui attendait M. Stahl à Berlin, la promesse qu'il fit de n'attaquer jamais la doctrine de Hegel, tout cela prouvait que, s'ils ne devaient plus compter sur la protection du pouvoir, ils n'avaient pas perdu la sympathie d'un auditoire dévoué. La lutte s'engagea vivement. Dans les cérémonies publiques qui sont encore en vigueur dans les universités allemandes, à chaque *fackelzug*, les apostrophes éloquentes ne firent point faute, non plus que les plaisans épisodes. En voici un entre mille : c'est un mot très vif qui, prononcé par un homme grave, par un illustre théologien, donnera peut-être une idée de ces curieux débats. Dans une de ces fêtes d'université, au milieu des *vivat* que portaient autour de lui les élèves, M. Neander s'écria tout à coup : « Je porte un *pereat* au dieu de Hegel ! » Bien que cette parole vienne d'un homme si justement vénéré, ou, si l'on veut, par cela même, il est difficile de n'en pas sourire. Rien n'eût empêché M. Marheinecke, M. Rosenkranz, ni surtout M. Hinrichs, de porter le même toast au dieu de M. Neander : c'eût été une guerre des dieux comme dans l'*Iliade*, et qui sait si on n'eût pas entendu quelque part ce rire immense dont parle Homère? A quelque temps de là, M. Werder fit une réponse éloquente. M. Werder est le plus jeune de tous ces jeunes docteurs, il est aussi le plus fervent et le plus brillant; il sait introduire dans les formules nues de Hegel le souffle poétique qui l'anime, et, bien mieux que la froideur impassible de M. Marheinecke ou de M. Gabler, c'est sa parole qui ranimemerait l'attention de la foule, si elle manquait à ces débats. Il disait donc à ses élèves, qui lui donnaient une fête aux flambeaux : « Je ne porterai point de *pereat*, ce qui est mauvais contient son *pereat* en lui-même; mais un *vivat*, je porterai un *vivat* à l'Esprit, à Dieu, à Dieu en nous, à l'Amour, à la libre pensée... Schelling va venir parmi nous : réjouissons-nous des honneurs accordés à ce grand homme; il faut qu'il soit reçu ici comme un roi, car c'est une tête sacrée par Dieu (*Denn er ist ein gottgeweihtes Haupt*). C'est lui qui le premier

a atteint les sommets de l'intuition : la grande œuvre de Hegel a été de faire de ces idées sublimes une propriété pour la nation, une propriété éternelle, inaliénable. C'est là le côté démocratique de sa philosophie. Schelling a agi d'une manière mesquine et misérable quand il a parlé de Hegel avec dédain. Je ne sais s'il y a de l'imprudence à m'exprimer ainsi, mais je défends les droits du mort contre l'injustice du vivant : c'est l'ombre de mon maître qui me fait parler! » L'entendez-vous? Quelle vivacité! quelle passion! Et représentez-vous le jeune orateur entouré de ses élèves, avec leurs costumes bizarres, leurs torches à la main. Il s'arrête de temps en temps, et professeur et étudians entonnent ensemble le chant de l'université, le *gaudeamus;* puis il reprend : « La peur, c'est le diable; mais l'espoir, la force, le cœur, le hardi courage, c'est là Dieu en nous. » Voilà une fête allemande, voilà une de ces émeutes philosophiques; on comprend que M. de Schelling ait hésité si long-temps à aller prendre possession de ce trône de science fondé à Berlin par Hegel, et si vivement défendu par ses amis.

J'ai vu M. de Schelling à Munich, au moment même où il se disposait à partir pour cette périlleuse campagne. Il était décidé alors, et le doute avait fait place à cette naturelle inspiration dont son ame est si riche. Je l'ai vu tout animé, sous ses cheveux blancs, d'une ardeur juvénile. Il parlait avec enthousiasme, il nous disait ses projets, il comptait ses ennemis; et comme l'aspect d'un maître nous remplit le cœur d'émotion et de foi, comme celui-là est dans sa personne supérieur encore à ses écrits, je m'imaginais aisément qu'il allait ouvrir à la pensée des routes nouvelles, et que les religieuses ferveurs de la science allaient renaître en Allemagne. Mais non, c'en est fait : l'inspiration désintéressée, l'amour infini de contemplation que nous admirions dans ce pays, tout cela a disparu pour long-temps. Un esprit nouveau s'est levé; la vieille Allemagne n'est plus. L'éclat n'a pas manqué à l'enseignement de M. de Schelling; on y a remarqué ces ressources d'une pensée toujours prête, ces inventions brillantes dans les détails, ce rajeunissement d'une philosophie qu'on avait dépassée; mais un nouvel ensemble, un nouveau système complet, c'était là ce qu'on ne pouvait attendre. On a écouté avidement ses paroles; mais, encore une fois, y a-t-on vu autre chose que l'effort impossible d'un esprit supérieur, lequel a déjà donné toutes ses richesses? M. de Schelling a protesté par son nom et par sa présence, bien plutôt que par des doctrines nouvelles, contre les égaremens de la philosophie; ce n'est pas assez pour ramener l'Allemagne dans les voies qu'elle abandonne.

Le mal qui tourmente aujourd'hui les peuples allemands, c'est donc la satiété de l'infini. Ce dégoût de la vie contemplative, cet ennui du désert dont parle Cassien, ils l'ont éprouvé à la fin de leur extase, et voilà qu'ils se jettent bruyamment dans l'action. Les nobles sciences qui se rencontraient auparavant sur les cimes pacifiques de l'infini se heurtent aujourd'hui dans les routes vulgaires de la vie commune. La philosophie, la poésie, l'art, la théologie, toutes les œuvres de la pensée ont abdiqué leur sainte indépendance. Elles ne sont plus que les servantes de la politique.

Le gouvernement prussien n'a pas tardé à s'inquiéter de ces hardiesses. Tant que la science n'avait pas cherché à sortir de ses théories, on lui laissait toute liberté : l'infini lui appartenait; mais dès qu'elle a mis le pied sur la terre, la défiance a commencé. Il faut bien le dire, la direction grossière où était entré le journalisme hégélien, l'impression pénible qu'il avait faite sur la pensée publique, semblaient autoriser les rigueurs qui le frappèrent. Jamais on n'avait vu plus d'intolérance dans les doctrines, plus de cynisme dans les paroles. Cette opposition avait, du reste, un caractère particulier à l'Allemagne, et qui n'eût pas été compris ailleurs. Ce n'est que dans ce pays qu'une telle alliance est possible entre la métaphysique la plus haute et le scepticisme le plus desséché. Le matérialisme s'autorisant par des systèmes spiritualistes, l'incrédulité fondée sur une sorte de mysticisme, La Mettrie appuyé non sur Bolingbroke, mais sur Schelling et Hegel, c'était l'incroyable spectacle que présentait cette théologie républicaine.

Était-ce donc pour recueillir de tels fruits que l'Allemagne remuait depuis cinquante ans le champ de l'intelligence? Qu'auraient dit ces nobles combattans de l'idéalisme, depuis Kant jusqu'à Hegel? Lorsque Schelling commença à mettre au jour sa philosophie de la nature, Fichte s'indignait : il lui reprochait de rabaisser sur la terre, de ramener dans la boue d'où il l'avait tirée, cette philosophie qu'il avait fondée dans la lumière de l'esprit. Mais que serait-ce aujourd'hui, et tous, Kant, Fichte, Schelling, Hegel, comment ont-ils pu tomber aux mains de ces héritiers indignes? Ce qu'on aura de la peine à comprendre en effet, c'est que ces écrivains prétendent garder et continuer seuls l'esprit de ces hautes doctrines : un changement de termes, un commentaire, suffisent, et l'on établit son orthodoxie. J'avoue que l'idéalisme et son contraire sont tellement confondus dans ces grossiers systèmes qu'il serait difficile de les séparer. C'est même là ce qui explique en quelque manière les hardiesses où se portent ces écrivains, puisqu'ils peuvent aller aussi loin

qu'ils veulent dans ces saturnales, et trouver à propos une excuse et une excitation. M. Bruno Bauer et M. Feuerbach sont persuadés peut-être qu'ils travaillent à la gloire de Dieu. Je citerai un exemple, entre mille, de ces transformations. Un des résultats de la métaphysique allemande était de nous découvrir la substance, l'être, la divinité au fond de nos cœurs; au lieu de s'élever arbitrairement à Dieu, elle nous faisait descendre dans nos ames, et là, dans le fond le plus intime de nous-mêmes, elle retrouvait cette divinité vivante à laquelle tient notre être, elle nous montrait sa grace dans le premier mouvement de désir et d'amour du bien qui est le fondement de notre existence. Que devient cette sublime théorie chez M. Bruno Bauer ou chez M. Feuerbach? Il est dit que le Dieu d'autrefois a disparu; les fantômes qui troublaient nos esprits se sont enfuis; quoi encore? L'horizon est purifié, Dieu n'y est plus. Quant à la preuve de tout cela, M. Bruno Bauer l'a trouvée; c'est qu'il suffit de prononcer le nom du créateur pour exciter généralement le plus profond ennui. C'est ainsi qu'un hégélien de la jeune école, fin, léger, spirituel, et sans aucune fatuité impertinente, traduit pour la pratique quotidienne un principe métaphysique! Sérieusement, que dire de ces parodies, et peut-on salir à ce point la pensée?

Il eût été désirable que l'autorité de quelque grand nom, de quelque système souverain, fît rentrer de tels écrits dans le néant : cela eût mieux valu sans doute que la persécution; mais la science ne produisait rien de sérieux qui pût la défendre, et les *Annales de Halle* furent supprimées. Exilée de la Prusse, la jeune école hégélienne se retira en Saxe. Son journal se constitua à Leipzig sous un titre différent : ce furent désormais les *Annales allemandes*. Il faut lire dans les premiers numéros les menaces adressées à la Prusse. Voici, en effet, une des crises les plus importantes que j'aie à signaler dans cette rapide histoire de l'influence de Berlin sur l'Allemagne. La Prusse avait voulu représenter les intérêts de la pensée, elle avait long-temps aidé au développement de la philosophie; mais, parce qu'elle repousse cette science indigne, elle va paraître interrompre son œuvre, et on la menacera de perdre cette suprématie qu'elle atteignait déjà. Les deux premiers numéros du nouveau journal, des 2 et 3 juillet 1841, contenaient une introduction de M. Arnold Ruge, écrite de ce style parfois brillant, plus souvent hautain et dédaigneux, qui est propre à cette école. « Nous acceptons, disait M. Ruge, l'exil qu'on nous fait, et nous vous remercions. L'exilé, le voyageur, ne voit-il pas le soleil se lever sur des horizons nouveaux? Ainsi partons-nous gaiement;

vous nous poussez plus vite vers cet avenir que nous cherchons. D'ailleurs, ajoutait-il, la philosophie doit toujours aller du particulier au général; c'est là son progrès naturel, c'est là la vie de la pensée. L'idée naît sur un point donné, puis elle grandit, elle s'étend, elle couvre le monde. Ainsi nous quittons Berlin pour l'Allemagne. Un reproche qu'on faisait souvent à la philosophie de Hegel, c'était d'être exclusivement prussienne. Ce reproche était absurde. Pourtant il semblait justifié par l'ancienne école de Hegel, qui mettait la philosophie au service de l'orthodoxie politique et religieuse : tel était l'esprit des *Annales de Berlin*. Dès-lors il fallut quitter Berlin, et nous fondâmes les *Annales de Halle*, qui furent l'organe de la délivrance. Ce n'était pas assez, et aujourd'hui ce n'est pas seulement Berlin que nous abandonnons, c'est la Prusse; nous la quittons pour l'Allemagne. » Ainsi parlait M. Arnold Ruge, et il terminait en adressant à l'université de Berlin cette menaçante prédiction : « Berlin deviendra semblable à Goettingue: ce sera désormais la ville du passé. Qu'est-ce que Goettingue, sinon l'érudition et l'art sans la philosophie, c'est-à-dire l'étude sans ce qui lui donne la vie? Tel sera le sort de Berlin, puisque Berlin proscrit la science. » Malgré l'outrecuidance de ces paroles, il y avait en effet dans la situation de la Prusse quelque chose qui frappait vivement les esprits, et pour qui comparait les commencemens du nouveau règne avec la Prusse du vieux roi qui venait de mourir, la différence était réellement grave. Sous Frédéric-Guillaume III, ce vivace épanouissement de la pensée dont j'ai parlé plus haut, l'état protégeant la philosophie, s'unissant à elle, et assistant avec sollicitude à ses productions de chaque jour, en un mot la science présente, actuelle, et, pour tout dire, la vie. Sous son successeur, au contraire, c'est le passé qui est honoré; Berlin semble prendre la place de Munich; M. de Schelling, M. Cornélius, viennent y rejoindre M. Tieck, les frères Grimm, M. Rückert. Voilà une glorieuse assemblée, mais les hommes qui la composent ont donné déjà tout ce qu'ils doivent produire, et ce n'est pas l'avenir qu'ils portent dans leur ame. Quant aux esprits plus ardens et plus jeunes qui, placés à la tête du mouvement, prétendent continuer l'œuvre de Hegel, la Prusse les exile. Il y a là sans doute un contraste fâcheux; mais cette situation dont on se fait une arme contre le nouveau règne, à qui l'imputer? A l'Allemagne elle-même, au chaos de la science actuelle; il faut bien honorer la philosophie chez les représentans du passé, puisqu'on la chercherait en vain parmi les hommes nouveaux.

Comment les études théologiques, si élevées, si fécondes jadis en Allemagne, ont-elles pu tomber dans cette confusion? Je sais bien qu'il reste encore de sérieux travaux, mais ce sont des travaux de critique et d'érudition, non pas de dogme et de pensée. Si M. Neander continue d'exercer sur les recherches historiques sa studieuse influence, on n'a pas remplacé Schleiermacher. La vérité est que les bons esprits, dégoûtés de tant de déréglemens, ont eu peur des idées et se sont réfugiés dans l'histoire. Je parlerai un jour de ces monographies récentes qui ont éclairé bien des époques à peine connues; mais parmi les études plus élevées de métaphysique religieuse, que pourrait-on citer avec honneur? La jeune école hégélienne a jeté partout une sorte de terreur panique, et, dans cette déroute universelle, on lui a laissé le champ libre.

Voici cependant un livre publié récemment, qui a mérité l'attention publique : c'est un court travail de M. Strauss. Pendant la guerre bruyante qu'il a soulevée, M. Strauss écrivait ce paisible ouvrage. Ce sont deux articles publiés dans un recueil littéraire et réunis sous ce titre : *Deux Feuilles pacifiques*. Le premier est une visite à son compatriote Justinus Kerner. Il va voir le charmant poète à Weinsberg, et, chemin faisant, il conte à l'ami qui l'accompagne ses premières relations avec Kerner; il rappelle l'époque où il commençait ses études de théologie, combien il était plongé dans le plus ardent mysticisme, lui, ce destructeur de mythes; comme il se nourrissait des écrits de Jacob Boehme, et ne comprenait rien à Kant, à Fichte, à Schelling. Tout cela est dit avec beaucoup de grace. Il raconte sa visite à la visionnaire de Prévorst, qui demeurait chez Kerner, et le pieux et mystique effroi qui le saisit : quoi! ce qu'il a de plus sacré, de plus cher, de plus caché, son être, le fond le plus intime de sa personne, tout cela va être aperçu par ce regard si lucide de la visionnaire! il n'a plus rien qui lui appartienne en propre! N'est-ce pas le sol qui manque sous ses pas? Et comme il attend, plein de terreur, la fatale sentence, quand tout à coup la visionnaire lui dit qu'il ne sera jamais un incrédule! Cependant Strauss et ses amis continuaient leurs études d'université; Hegel était mort, mais Schleiermacher agissait vivement sur leurs esprits; le charme singulier de son exposition, la finesse aimable de sa dialectique, les remplissaient de joie et peu à peu les attiraient du mysticisme à la science. C'est au milieu de ces souvenirs doucement évoqués que le voyageur arrive chez son hôte. Puis, après une gracieuse description de la maison du poète, de son intérieur, de

sa famille, il analyse avec finesse l'imagination de Kerner, le jeu de cet esprit charmant, et on voit qu'il y voudrait surprendre la naissance de la légende et du mythe. Cette ingénieuse critique, où se cachent, non sans grace, les intentions les plus sérieuses, nous amène assez naturellement à la seconde partie du livre qui porte ce titre : *De ce qu'il y a d'éternel et de ce qu'il y a de passager dans le christianisme.* Ce petit traité est comme un résumé très clair, un catéchisme très intelligible des étranges doctrines de Strauss; or ce système peut se réduire à ceci, que, toute l'histoire positive de l'Évangile et toutes les formes du christianisme étant renversées par la critique, il reste toujours quelque chose de supérieur à ces formes; quoi donc? L'idée qu'elles contenaient, l'idée de Jésus. Jésus a atteint le plus haut point religieux, attachons-nous à cette idée, unissons-nous à Jésus, faisons qu'il soit présent en nous; là est le christianisme, tout le reste n'est que formes vaines. Ce système qui proclame en terminant le culte du génie, et qui ne voit guère plus que cela dans le christianisme, ne renferme pas assurément de très précieuses consolations; mais comme on y trouve plusieurs pages d'une intention tout-à-fait religieuse, et que l'auteur s'efforce, quoique vainement, de réparer les ruines qu'il a faites, il arracha aux écrivains des *Annales allemandes* de véritables cris de fureur. Il n'en fallait plus douter, Strauss était atteint et convaincu d'orthodoxie; son livre sur la vie de Jésus, qui avait commencé, il y a huit ans, le bouleversement de la théologie, mille plumes empressées le signalèrent comme une œuvre timide, et, ce qui est pour ce jeune journalisme la plus sanglante des injures, l'auteur fut traité de girondin. Les montagnards, ce sont M. Feuerbach, M. Ruge, surtout M. Bruno Bauer. Qu'est-ce à dire? M. Bruno Bauer était, il y a huit années à peine, un des champions les plus ardens des doctrines opposées; il attaquait les impiétés de Strauss avec une colère passionnée, et maintenant le voilà qui laisse Strauss bien loin derrière lui et qui lui reproche amèrement sa circonspection, tant la pensée publique est ébranlée dans ce pays! tant les chutes sont rapides sur ce sol miné de toutes parts! Aujourd'hui, où en sont-ils? à quel degré sont-ils descendus? et comment signaler l'état de la pensée allemande? comment espérer seulement de le faire comprendre? Je ne l'essaierai pas. Je ne sais point de termes pour décrire ce mélange de matérialisme repoussant et de mysticisme raffiné, de lourd pédantisme et de ridicule infatuation, de prétentions scholastiques et de frivolité impertinente. Je ne sais pas non plus expliquer un si grand bruit

dans un si grand vide. Il y a quelques années, M. Quinet disait de l'Allemagne qu'elle s'avançait scientifiquement dans le doute et processionnellement dans le néant; aujourd'hui, cette procession, arrivée au terme du voyage, s'est mise tout à coup en branle avec une incroyable frénésie. Où est le nouvel Holbein qui peindra cette danse des morts?

Pourquoi ai-je insisté sur cette situation de la théologie allemande? C'est qu'en Allemagne tout vient de là; c'est que l'esprit de l'Allemagne nouvelle, ce besoin de politique, cette soif du monde réel qui la travaille, tout cela sort de ces brusques mouvemens communiqués à la théologie par la pensée. L'Allemagne est, au fond, plus chrétienne qu'elle ne pense, et elle apprendra par cette expérience combien son esprit est inséparablement lié aux idées religieuses. Je sais un pays où la croyance peut disparaître pendant un certain nombre d'années; malgré l'ébranlement profond qui en résulte, le peuple trouvera en lui certaines ressources, la fermeté, la netteté d'esprit, le bon sens, et jamais les encyclopédistes, dans leurs œuvres les plus impies, n'auraient pu perdre autant que les jeunes hégéliens le sentiment de la réalité. En Allemagne, si la théologie s'écroule, tout s'écroule avec elle; si elle est frappée au cœur, c'en est fait, n'espérez pas la remplacer quelque temps par la force de l'esprit, par la fermeté d'une intelligence droite; non, la pensée publique chancelle, et c'est assez d'un tel abandon pour lui renverser le sens.

Aussi, voyez quel résultat ils obtiennent aujourd'hui! Ils ont fait cette révolution pour sortir de l'infini et prendre possession du monde réel, mais leur sacrifice est inutile. Ils n'ont pas eu le dédommagement qu'ils attendaient, car c'est précisément la réalité qui leur échappe le plus. Le principal caractère, en effet, de ce journalisme né des emportemens de la théologie nouvelle, c'est son ignorance complète de la vie, son impuissance à être quelque chose de grave, son agitation dans le vide. Dans l'absence de toute idée sérieuse, le journalisme allemand s'est d'abord appliqué à répandre partout la haine de la France; et de même que les théologiens de la jeune école hégélienne ne nous ont offert qu'une triste parodie des doctrines de Schelling et de Hegel, il est arrivé aussi que ses publicistes, depuis quelques années, n'ont fait que travestir misérablement les luttes de Goerres et de Fichte contre la France de l'empire. J'ai sous les yeux ce *Mercure du Rhin*, que Goerres rédigeait un an après la bataille de Leipzig; voilà vraiment une œuvre grandiose;

c'est le journalisme dans des proportions épiques. Au lieu d'une polémique vulgaire, tout est transformé par la fantaisie de ce poète irrité. On assiste à de formidables dialogues entre l'Europe et Napoléon, un des artifices de l'écrivain étant de mettre en scène son glorieux adversaire, et de lui faire publier ses plus secrètes pensées. L'épilogue de ce drame, écrit avec toutes les passions du moment, ce sera, si l'on veut, ce discours étrange que Goerres met dans la bouche de l'empereur, et que le grand exilé adresse à la France du fond de son île : « O peuple que j'ai conduit jusqu'ici, la puissance qui m'a envoyé t'avait choisi pour être mon instrument. Comme tu n'avais ni caractère ni forme propre, je t'ai donné la mienne, et je te la laisse en héritage. Ils m'ont chassé de ton sein, mais tu es moi, et ils ne m'auront pas détruit tant qu'ils ne seront pas parvenus à t'anéantir toi-même. J'ai vaincu la révolution, mais maintenant je te la souffle dans l'ame. Le feu qui me brûlait, je te l'ai versé dans la poitrine, et bien que sa fureur soit toute comprimée en toi, bien qu'il ne jette qu'une faible lueur, il éclatera un jour en gerbes de flammes. La discorde est devenue le fond même de ton être, et la haine empoisonne ton sang. Un démon sauvage et insensé a pris possession de ton cœur; les vieilles chansons de ton berceau ne le conjureront pas. Je t'ai fait un besoin de la guerre.... »

C'est ainsi que Gœrres voulait armer l'Europe entière contre nous. Au milieu de ces luttes gigantesques, je comprends cette polémique, et je sais que je puis honorer, dans ce fougueux pamphlétaire, un noble et sérieux ennemi; mais, trente ans après la bataille, ressusciter les vieilles haines, essayer de rajeunir les plus absurdes préjugés, et par une basse jalousie de la France, descendre contre elle à de ridicules colères, était-ce là le devoir de cette presse nouvelle? Était-ce pour cela qu'il était si urgent d'interrompre les destinées de l'Allemagne, et, de quitter si brusquement les spéculations de la pensée? On ne sait pas assez en France jusqu'à quel degré de puérilité et de barbarie peut s'abaisser ce peuple que nous persistons à nous représenter comme le plus sérieux de la terre. Je reconnais volontiers qu'il ne faut pas trop se préoccuper de ces insultes, et qu'elles sont plus tristes pour l'Allemagne qu'effrayantes pour la France; mais si ces écrivains étaient assez calmes pour m'entendre, je voudrais leur dire : Que vous êtes loin de 1813! et que votre erreur est profonde, si vous pensez avoir reproduit l'enthousiasme de cette époque! Ouvrez les livres de Goerres, relisez les chansons de Arndt; n'y voyez-vous pas, avant toute chose, cet orgueil de la loyauté alle-

mande? Ne sentez-vous pas comme ils réveillent dans le cœur de leur peuple tous les bons instincts qui font sa force? Est-ce l'envie, sont-ce les passions mauvaises qu'ils allument? N'est-ce pas la droiture, la loyauté, toutes les vertus de ce peuple qu'ils invoquent et qu'ils appellent au secours de la vieille Allemagne? Cessez donc de croire que vous êtes les fils de ces hommes de cœur; ils ont fondé l'esprit national, et vous l'avez détruit. N'admettez-vous pas, en effet, qu'il n'est qu'un seul moyen de ranimer cet esprit, à savoir de susciter, de mettre en lumière ce qui forme le fond même de la nation, ces instincts, ces vertus qui appartiennent aux hommes d'une même race, et sont comme la patrie spirituelle où ils s'unissent? Or, vous avez fait tout le contraire. Quoi donc? Aimez-vous mieux prétendre contre moi que l'esprit de votre peuple n'est plus la loyauté, la franchise, la droiture, la sympathie généreuse, et que c'est sur l'envie et le mensonge qu'il faut fonder aujourd'hui les destinées de l'Allemagne? Je vous conseille d'aborder franchement cette thèse; elle éclairera tant d'honnêtes gens que vous avez conduits, les yeux fermés, à ces luttes impies.

Depuis quelque temps, les affaires intérieures de l'Allemagne ont fait un peu cesser ces invectives de la presse contre nous. Les évènemens dont je parlais tout à l'heure, l'exil de l'école hégélienne, la destitution de M. Bruno Bauer, prononcée la même année, la résistance enfin que la Prusse opposait aux violences des doctrines nouvelles, attiraient naturellement toute l'attention de la presse allemande. Les gouvernemens qui avaient vu avec plaisir s'enraciner dans l'esprit du peuple cette haine du nom français, furent attaqués à leur tour, et, comme cela arrive nécessairement, dès qu'il a fallu réclamer quelques libertés, on s'est souvenu que ce peuple de France n'était pas tout-à-fait inutile au monde, et qu'il représentait une certaine somme de vérités et de croyances qu'on pouvait invoquer. *Nihil sine Gallis*, c'était l'opinion de l'Europe au moyen-âge, et on dit que M. Ruge va reprendre cette vieille et sainte devise. Nous ne nous sommes ni effrayés ni affligés des injures de la presse allemande, nous ne devons pas plus nous enorgueillir de ses hommages. Assistons avec sympathie au développement de l'Allemagne, en souhaitant surtout à ce pays de retrouver le génie idéaliste qui nous le faisait aimer.

Jusqu'à présent, en effet, il ne semble pas que ce besoin de la vie pratique, que ces préoccupations d'une politique étroite, si peu conformes à l'esprit allemand, puissent profiter beaucoup à sa gloire. La politique, qui envahit tout dans ce pays, a déjà produit plus d'une

œuvre, et on peut apprécier aujourd'hui ses résultats. Un esprit mesquin s'empare, hélas! de la poésie et lui retranche l'idéal. Personne n'y a plus contribué que les écrivains des *Annales de Halle*. Les deux fondateurs de ce recueil, MM. Ruge et Echtermeyer, avant de se jeter dans la polémique, étaient connus par des études assez sérieuses sur l'art et la poésie; mais bientôt, appliquant à ces études les principes dont ils s'étaient faits les apôtres, ils furent amenés à prêcher une poétique toute grossière. Une religion sans dieu, un art sans idéal, c'était là le bien absolu qu'on avait enfin réalisé. M. Ruge attaquait d'abord l'école romantique, mais bientôt on vit que sous ce nom c'était l'essence même de toute poésie qui était condamnée. Rückert, le dernier des maîtres chanteurs, fut attaqué avec cynisme. Et pourquoi tous ces affronts à la vraie poésie nationale? Pour introduire sur ses ruines on ne sait quels écrivains obscurs et médiocres. Quoi de plus? On avait purifié le ciel, selon M. Bruno Bauer, en rejetant Dieu; il restait à purifier les horizons de l'Allemagne, à chasser, comme les fantômes d'une superstition surannée, toutes les filles des maîtres, toutes les créations d'un art trop spiritualiste. Les chastes héroïnes de Gœthe, de Schiller, de Jean Paul, de Klopstock, Thécla, Clara, Liane, Linda, Marguerite, Abbadona, s'évanouirent dans le vide, et M. Herwegh put accorder sa lyre. Je m'assure que M. Herwegh n'eût pas obtenu le succès immérité qu'on lui fait dans son pays, si le gouvernement prussien n'avait commis la faute grave de vouloir entraver les premières apparitions de cette poésie politique. La destitution violente dont M. Hoffmann de Fallersleben fut frappé, il y a deux ans, pour son recueil de chansons, fit accueillir avec empressement ce poète nouveau, plus jeune et plus ardent. M. Herwegh est presque devenu un chef de parti, et il publie à Zurich un journal qui est, depuis la suppression des *Annales de Halle*, l'organe le plus violent de la jeune Allemagne. Que dire enfin? Cette fièvre de politique est partout : c'est M. Herwegh, c'est M. Prutz, c'est M. de Sallet, qui croient avoir trouvé la véritable poésie de leur pays; c'est un historien littéraire, M. Gervinus, qui dans ses études, estimables d'ailleurs, sur le développement de la poésie allemande, ne juge toutes choses qu'à ce point de vue si vulgaire de l'utilité pratique, de l'utilité immédiate; ne soyez pas surpris s'il condamne, sous le nom d'art romantique, tout ce qui porte les reflets d'un idéalisme qu'il ne sait pas comprendre. L'Allemagne a renoncé à ce qui faisait sa gloire, elle a essayé de l'action, mais c'est un génie qui lui manque. Je vois bien qu'elle repousse ses poètes, mais je cherche

vainement par quels écrivains politiques elle les a remplacés, et j'ignore quel est son publiciste depuis Louis Bœrne. Pauvre et honnête Louis Bœrne! si franc, si loyal, si convaincu! C'est le modèle qu'il faut recommander sans cesse à ses successeurs; ses écrits, remplis de sérieuses études et animés, malgré un point de vue différent, de véritables sympathies pour la France, seront toujours pour eux un exemple et un reproche.

Toutefois, la crise où les peuples allemands sont engagés était inévitable peut-être, et je ne voudrais pas que mes paroles eussent été trop dures. Dans ce travail qu'ils font pour atteindre leur unité, comment n'y aurait-il pas des heures douloureuses? Au moment où l'Allemagne était le plus divisée, et lorsque le nord et le midi, séparés par l'épée de Napoléon, se combattaient, on vit l'unité se fonder d'abord dans l'esprit, dans la pensée, dans la poésie; les poèmes de Gœthe, les drames de Schiller, les systèmes des philosophes, de quelque pays qu'ils vinssent, furent comme la patrie véritable où des milliers d'hommes, ennemis dans le monde d'ici-bas, se reconnurent et se saluèrent. Sans doute cette union première était plus grande, plus noble, et il y avait là une beauté toute sainte; mais cela ne suffisait pas, et je comprends qu'il ait été nécessaire d'accomplir dans le monde réel ce qui avait été obtenu par les idées. Ce travail est rude et périlleux. Si l'Allemagne ne s'y montre pas aussi belle qu'autrefois, c'est la condition, après tout, de cette tâche nouvelle. Qu'on la blâme ou qu'on la plaigne, si on la voit renoncer complètement à ce qui faisait sa force et se livrer en proie au vertige qui l'a frappée, il ne faut pas cesser de la rappeler à elle-même et à son génie.

Que résulte-t-il de ce qui précède? Je disais en commençant que tout se porte en Allemagne vers l'unité, vers un mouvement commun d'idées, et que cette tendance doit établir quelque part un centre actif qui dominera le reste de l'Allemagne, bien que ce pays n'ose pas encore se l'avouer à lui-même. Les universités secondaires, qui autrefois représentaient chacune un esprit particulier, s'effacent de plus en plus, et il eût été, à cause de cela, inutile et impossible de les faire entrer dans cette étude. Trois villes seulement, les trois capitales de l'Allemagne, ont conservé une physionomie distincte, et parmi ces trois villes, il y en a une qui chaque jour attire à elle le mouvement de l'esprit, et devient le foyer unique des travaux de la pensée. Bien que la Prusse n'ait plus aujourd'hui, comme sous Frédéric-Guillaume III, la direction calme et régulière de la science, elle est toujours le centre de la vie. C'est dans son sein que se pas-

sent les agitations dont je viens de parler. On l'attaque, on lui adresse les reproches les plus amers; mais ces mécontentemens attestent encore le haut rang qu'elle a conquis. Pourquoi, parmi tant d'écrivains, n'en est-il un seul qui, dans les questions générales, s'adresse à l'Autriche ou à la Bavière? Parce que c'est la Prusse toute seule, ils le savent bien, qui est chargée désormais des destinées de l'Allemagne. Tandis que l'Autriche se retire de plus en plus de la société germanique, tandis que, tournée vers le midi, elle ne peut empêcher ses provinces slaves de parler plus haut qu'elle et de chercher dans leurs traditions une vie qu'elle n'a pas, tandis que Munich s'habitue chaque jour davantage à ne plus être qu'un lieu de repos, une paisible assemblée de vieillards lassés de la vie, la Prusse, au contraire, demeurera toujours le champ de bataille des idées allemandes. Pour tout dire enfin, les états du midi possèdent des constitutions; mais qu'est-ce que ces fictions vaines tant que la Prusse n'aura pas tenu ses promesses sur ce point? Une constitution sérieuse, la liberté de la presse, la publicité des tribunaux, pour que toutes ces choses, depuis si long-temps espérées, aient une valeur réelle, il faut, c'est la ferme pensée de l'Allemagne, il faut que ce soit la Prusse elle-même qui les accorde. Il est vrai que, troublé par ce mouvement de la politique, surpris et jeté hors de ses voies, l'esprit allemand a paru abandonner sa grandeur, et le tableau que nous avons présenté est triste et pénible; mais ce n'est là, nous l'espérons, qu'une crise passagère, et le génie de l'Allemagne en sortira victorieux. Quant à ce besoin d'unité, marque certaine de la maturité des peuples, fera-t-il plus encore? Faudrait-il croire qu'il doit mettre un jour entre les mains de la Prusse le gouvernement politique, comme il lui a donné déjà le gouvernement intellectuel? Telle est, je le sais bien, la secrète ambition de l'Allemagne du nord; mais cela ne saurait arriver sans une révolution considérable et qu'il est impossible de prévoir. Toutefois, ce gouvernement littéraire conduit certainement à l'autre, et à moins que l'Autriche et la Bavière ne lui enlèvent un jour cette supériorité, il est certain que la Prusse peut attendre les évènemens avec confiance; car si l'antique unité du moyen-âge allemand devait se reconstituer, si le trône de Barberousse, brisé par la réforme, devait se relever un jour, celui-là n'y aurait-il pas des droits qui se serait chargé des destinées de la pensée? ne serait-il pas nécessaire, enfin, que, parmi les successeurs de l'empire, le sceptre appartînt au plus digne?

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

SIMPLES ESSAIS

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE.

III.

LE FEUILLETON. — LETTRES PARISIENNES.[1]

Je ne sais pas, pour ma part, de lecture aussi piquante et où l'esprit s'oublie plus volontiers et avec plus de charme qu'à celle des mémoires et des correspondances. L'ame humaine surprise sur le fait quand l'auteur parle de lui-même, le monde saisi dans son déshabillé quand l'auteur parle des autres, il y a là, si je ne me trompe, le double à peu près de ce qu'il faut à un livre pour réussir auprès des lecteurs délicats. C'est bien moins aux pièces officielles et aux procès-verbaux authentiques qu'aux lettres datées des Rochers et de Ferney, que j'irais demander la vive peinture, le tableau en relief de la société des deux derniers siècles, de ce monde achevé où, à travers les changemens de l'opinion, s'est discipliné l'esprit français, c'est-à-dire cette exquise alliance du sentiment, de l'imagination et du bon sens que rien n'a dépassée, et qui, pour l'Europe, demeure le modèle de la perfection.

(1) Un vol. in-18, bibliothèque Charpentier.

Formé et cultivé dans les salons, épuré par le libre jeu des conversations élégantes, l'esprit français à la fin est demeuré le maître; il a tenu le sceptre. C'est par là que la société polie s'est trouvée chez nous dépositaire d'une sorte de souveraineté traditionnelle, la souveraineté du bon goût : royauté aimable, empire intelligent, que les âges avaient légitimés, et que la société polie elle-même ne faisait que consacrer davantage par ses propres respects, par son attentive assiduité envers les lettres. Cette suzeraineté, je dis mal, cette alliance, cette solidarité du monde et des lettres, furent utiles à tous deux : tous deux en retinrent quelque chose, tous deux y puisèrent un aiguillon ou un correctif. Il en est résulté des devoirs réciproques, de mutuelles convenances auxquelles, dans toutes les époques, les gens bien appris n'ont pas manqué d'être fidèles. Aussi l'indiscrétion n'est acceptable que lorsqu'elle est posthume : alors, il est vrai, elle paraît charmante; on va jusqu'à se plaire aux médisances de Guy Patin, on se surprend même à sourire aux scandaleuses révélations de Tallemant. Mais vous figurez-vous Mme de Sévigné imprimant une à une ses lettres, à la suite de la méchante *Gazette* de Loret? Vous figurez-vous M. de Saint-Simon communiquant au *Mercure* les chapitres mutilés de ses mémoires? Une maîtresse irritée ne trouvait pas de meilleure vengeance, dans ce temps-là, que de publier les indiscrétions manuscrites de son amant; votre fortune était perdue du coup : on sait l'anecdote de Bussy. Aujourd'hui, cette ressource n'est pas laissée à la jalousie : l'auteur lui-même se hâte de livrer tout cela, page à page, et selon que court sa plume, au vorace feuilleton du premier journal venu. Alors, pour peindre son propre temps, il fallait s'appeler Molière ou La Bruyère : maintenant, on n'y met pas tant de façon, et, comme l'observation voudrait de l'étude, comme l'art voudrait un génie patient, chacun va au plus prompt, au plus facile. Et pourquoi, en effet, se priver de l'allusion, pourquoi s'interdire les personnalités et les petites vengeances? Vous remplacez par là les tableaux de mœurs et de caractères. Aussi les lecteurs ne manquent pas : si leur esprit trouve là mince pâture, leur curiosité au moins est piquée. De là un certain succès. Dans ce succès, le scandale a bonne part, mais qu'importe? Il y a du retentissement, il se fait du bruit; c'est assez, l'amour-propre aussitôt prend le change. On jouit du triomphe d'un jour, on l'escompte, et enfin on s'affuble de notoriété en croyant que c'est de la gloire.

Nulle part assurément le monde n'est mieux apprécié, avec plus de vérité, de détachement, de malice, que dans le monde même. La

critique, il faut en convenir, si fine, si pénétrante, si aiguisée qu'on la suppose, a bien des points à rendre encore à la simple conversation de quelques femmes distinguées, de quelques gens de goût échangeant leur esprit à l'aise dans le coin d'un salon. En France, c'est là le privilége de la bonne compagnie. L'extrême sévérité s'y voile de politesse, l'inflexibilité des jugemens s'y déguise sous l'urbanité des paroles : peut-être est-ce là encore un avantage des salons sur la critique. Mais s'il pouvait arriver que le lendemain on imprimât toutes ces jolies conversations, toutes ces aimables médisances, toutes ces charmantes petites perfidies; si le lendemain vous deviez retrouver visibles à tous dans le journal vos bons mots d'hier, vos épigrammes, vos complimens, auriez-vous encore ce soir le même esprit, le même tour, le même laisser-aller? Votre salon ne serait-il pas devenu un théâtre, votre sopha une tribune? Il n'y aurait plus de monde possible. Le monde sans doute lit les journaux, il en rit même quelquefois; cependant il n'en fait pas, il n'en peut faire qu'à la condition de ne plus être. La société touchant de près à la famille, les relations veulent forcément le demi-jour, les cercles ne peuvent se constituer et vivre que par la réserve; la vie mondaine a ses mystères comme la vie privée. Aussi, quoi qu'on fasse, jamais les salons ne pourront accepter la publicité immédiate. Ayez de l'esprit et peignez-les à vos amis dans votre correspondance, peignez-les pour vos petits-fils dans de piquans mémoires, rien de mieux : les salons de l'avenir vous sauront gré de vos médisances à l'égard des salons du passé; mais la première condition pour peindre les contemporains, c'est le mystère. Cela est si vrai, que, dans le dernier siècle, qui à coup sûr ne passera pas pour le siècle de la vie cachée et discrète, on n'a pas cessé un instant de comprendre cette nécessité inhérente au monde : on se taisait sur les vivans, on laissait aux seuls pamphlétaires le droit d'en médire publiquement. Pourquoi la correspondance de Grimm nous paraît-elle si piquante dans sa franchise? pourquoi les mémoires bavards de Bachaumont allèchent-ils si bien notre curiosité? C'est qu'ils furent un secret pour leur temps, comme ils sont une révélation pour le nôtre. Si Grimm avait destiné au public, au premier indiscret qui passe, ses lettres, écrites à la dérobée dans l'unique but de distraire je ne sais quel petit prince d'Allemagne, croyez-vous qu'il lui eût été possible de jeter de la sorte à pleines mains, de droite et de gauche, tout ce qu'il avait en lui d'impitoyable bon sens, d'humeur hargneuse, de verte colère, ou même de facile enthousiasme? Si Bachaumont, à son tour, avait pu prévoir que, dès le lendemain

de sa mort, on livrerait au premier venu, en les continuant avec cynisme, ces pages délurées et prestes, cette chronique égrillarde des mauvais bruits de chaque jour, qu'il griffonnait furtivement pour amuser les loisirs de Mme Doublet, imaginez-vous que sa plume eût pu ainsi courir sans scrupule, et *la bride sur le cou*, à travers les hasards de cette époque turbulente? Non, mille fois non! Quand ils veulent noter ce qui s'est fait, ce qui s'est dit autour d'eux, les vrais gens d'esprit se décident de bon gré à n'avoir d'esprit que pour la postérité. Je sais bien que cette retenue doit coûter beaucoup dans un temps comme le nôtre, où l'on a hâte de s'étaler, de jouir, de tenir sa place, à une époque où tout s'exploite au comptant, et où rien absolument n'est laissé en friche; mais que voulez-vous? c'est une loi rigoureuse de la société élégante que ce qui est toléré, goûté même en conversation, ne l'est précisément qu'à la condition expresse et tacite (tant elle est naturelle) de n'être pas écrit et livré aussitôt à la foule. Tel trait, telle anecdote, dits avec grace et applaudis, ne seraient, une fois imprimés, que fadeur ou impertinence. Du moment, en effet, où le public se trouve officiellement initié, il n'y a plus évidemment de cercle: ce serait le monde de tout le monde et par conséquent de personne. Les salons ne peuvent pas avoir leurs sténographes comme les tribunaux, leurs feuilletonistes comme les théâtres. Contredire ou railler les gens sur leur conversation de l'après-midi, par le journal qui leur arrivera le lendemain matin, nous semble moins poli encore que de les contredire chez eux, que de les railler en face. Si donc notre feuilletoniste veut être vrai, il risque fort de n'être pas reçu; s'il veut être reçu, il risque singulièrement de n'être pas vrai. Le plus sage peut-être serait de se taire ou de parler d'autre chose. N'a-t-on pas le triste exemple des États-Unis? La presse s'y mêle des personnes, elle intervient sans cesse dans les relations privées. Aussi, dites-moi où sont les salons, les réunions élégantes, les cercles mondains de ce pays-là? Vous le savez bien et vous le dites, le journal c'est la démocratie. Que venez-vous donc y prendre des airs patriciens, y affecter un ton de suffisance mondaine? Vous parlez, non sans grace assurément, de la société polie; vous la vantez, et (vous êtes bien aise qu'on le sache) son maintien vous intéresse. Pourquoi alors jeter sous le pied du premier passant cette fleur de l'urbanité? Monde et feuilleton, cela se repousse. Pour tout résultat, comme disait Rivarol, vous démocratisez l'aristocratie.

Le juge suprême des choses de l'esprit, c'est le monde: or, si l'esprit aussi se met à juger le monde périodiquement, régulière-

ment, sur les moindres de ses dits et gestes, qu'adviendra-t-il en définitive? Quelle sera la juridiction, et où trouver une sanction dernière? Voilà une petite difficulté à laquelle le feuilleton ne songe guère. Au fait, la chose lui est bien égale. Ne le voyez-vous pas qui passe et court au hasard, allant un train de poste, agitant ses grelots, sifflant son air moqueur, fouettant à grands coups sa phrase, et n'ayant après tout d'autre souci que d'arriver sans encombre à la fin de ses six colonnes : étape passagère d'où il repartira demain, frais, dispos, jaseur, l'œil au vent, pour recommencer de plus belle ses excursions sans but, ses divagations sans fin.

Le spectacle, au surplus, est divertissant : ce métier de guérillas, ces embuscades hebdomadaires de l'esprit, ces escarmouches bruyantes de la critique, un horion d'un côté, une caresse de l'autre, toute la petite guerre enfin du feuilleton divertit les oisifs comme nous, les simples contemplateurs de la vie littéraire. Qu'est-ce auprès de cela, si tout à coup, au beau milieu de l'arène, vous croyez reconnaître une allure de femme sous la cuirasse virile, une main blanche sous le harnais? La curiosité redouble; on se questionne, on parie : l'un dit oui, l'autre dit non; les sages disent oui et non. A cette gentille prestesse en effet, à ce gracieux détour, à cette volubilité du glaive, à ces petites colères charmantes, Herminie se décèle, vous la devinez; mais voici un coup assené avec violence, voici des airs d'autorité et de dédain et même un mot dur, je crois, fortement accentué; évidemment, c'est un mousquetaire. Auquel croire, auquel entendre? Chevalier d'Éon, chevalière d'Éon, vous nous avez, en vos premiers jours de campagne, causé toute sorte de scrupules, d'hésitations et d'embarras! Aujourd'hui, toutefois, le doute n'est plus possible; la cotte de mailles est détachée, la visière du casque se relève, et voilà que de beaux cheveux blonds se déroulent en tresses, et qu'il faut vite jeter un mantelet sur ces blanches épaules où la lourde armure n'a que trop laissé son empreinte. Allons, n'avez-vous point là le Tasse, que je redise avec le poëte : « Herminie n'a pas craint l'appareil de la guerre et s'est armée pour y prendre part! »

Il y a une phrase affreuse du plus grand prosateur du XVIIIe siècle à propos d'un sonnet de M[me] Des Houlières contre la *Phèdre* de Racine; je n'aurais pas assurément le mauvais goût de la citer, si elle ne se rencontrait en plein *Siècle de Louis XIV*, c'est-à-dire dans un livre que les enfans apprennent par cœur : « Une femme satirique, est-il dit, ressemble à Méduse et à Scylla, deux beautés changées en monstres. » Le mot est dur, et je ne puis l'accepter pour ma part

qu'en ajoutant, comme restrictif, qu'il y a des monstres charmans. Personne, d'ailleurs, ne fera difficulté de convenir que le métier de critique est un singulier choix de la part d'une femme. Ce n'était pas là une boutade de Voltaire. Voltaire, dans la pratique, était fidèle à sa doctrine; on se rappelle ses transes affreuses quand sa nièce composa et voulut faire jouer une comédie : il comprit alors, mieux que jamais, comment une certaine dignité est attachée à l'état de femme qu'il importe de laisser intacte; il comprit surtout comment une personne d'esprit, dont on ambitionne les suffrages, joue un beau rôle, que la prétention d'auteur comique ou critique gâte et compromet. La double position de femme et de journaliste a quelque chose d'étrange qui arrête et choque tout d'abord l'esprit le moins timoré. Et qu'ont en effet de commun cette vie publique et militante, ces hasards d'une lutte sans fin, cette guerre avancée de la presse, avec la vie cachée du foyer, avec la vie distraite des salons? Est-ce que des voix frêles et élégantes sont faites pour se mêler à ce concert de gros mots bien articulés, de voix cassées et injurieuses, qui retentissent chaque matin dans l'arène de la polémique? Si c'est une parole d'affection qui tombe de ces lèvres charmantes, doit-elle être entendue de plus d'un? Si, au contraire, quelque fine ironie s'en échappe, si un malin sourire les vient contracter, faut-il que le public s'en aperçoive derrière les épaules des amis qui font cercle pour écouter? Je ne puis m'habituer à l'idée d'une femme faisant un cours, débitant son opinion sur toutes choses, approuvant, condamnant, tranchant, tout comme un pédagogue en Sorbonne. Voilà pourtant que vous me citez, je crois, l'exemple de ce professeur de droit, du temps de Pétrarque, qui se faisait suppléer par sa propre fille, une jeune, jolie et très piquante Italienne, ma foi! Je conviens volontiers que l'amphithéâtre de l'école de Padoue était plus plein en ces rencontres que d'habitude, tout comme le feuilleton a plus de lecteurs quand vous le signez. Mais nous oublions un détail, c'est que, ces jours-là, on tendait un voile devant la chaire et que la docte et timide enfant n'osait risquer sa parole que cachée par la tapisserie. Or, c'est ce voile précisément que, dans votre imprudente impatience, vous déchirez aujourd'hui. Mon Dieu! nous vous savions là derrière; nous reconnaissions votre petite voix perçante et flûtée, nous vous devinions à ce marivaudage moqueur, à cette manière ajustée et coquette de raconter de jolis riens, à toutes ces méchancetés bien et perfidement dites, à ce ton délibéré et fringant, à ces fins éclairs du langage, à ces manéges de style espiègle, à cette

mousse fugitive et pétillante de votre gracieux bavardage, et mieux encore, et surtout aux airs dégoûtés et précieux, à la fatuité parfaite des phrases sémillantes qui courent naturellement sous votre plume. Pourquoi donc aujourd'hui écarter d'une main décidée cette tapisserie légère? pourquoi avancer indiscrètement votre blonde tête? Par là, vous perdez au moins un avantage : nous pouvions supposer que, comme celui de la belle fille de l'université de Padoue, votre joli visage rougissait. Unè femme exerce toujours plus de séduction derrière la jalousie où l'œil la cherche. Ce galant pseudonyme du *vicomte*, cet aristocratique déguisement, avaient bien leur prix : il y a telle actrice en renom à qui les rôles de page ou de lansquenet vont à ravir. Un petit ton faquin et cavalier, toutes sortes d'agréables mutineries sont là de mise, et on les accepte. Caustique vicomte, les aiguillettes vous allaient mieux que les dentelles, et quelle idée vous est donc venue de changer ainsi votre justaucorps svelte et pincé pour les plis d'une robe à ramages!

On sait comment, au milieu de la société confuse et déclassée qui sortit du mélange révolutionnaire, Mlle de Meulan se trouva, malgré elle, induite à la polémique des journaux. Malgré tout ce qu'une nature si bien faite put apporter, dans cette lutte active, de qualités sensées et sérieuses, elle ne s'abusait point sur « ce rôle de journaliste (je cite textuellement), le plus bizarre peut-être que puisse choisir une femme, si elle pouvait l'adopter par choix. » Et notez que, quand l'esprit délicat et judicieux de Mlle de Meulan concevait tous ces scrupules et n'acceptait qu'à contre-cœur la tâche ingrate, le fardeau de la critique, il ne s'agissait pourtant que de littérature. Si, du paisible domaine de l'intelligence, il lui eût fallu passer aux choses de la vie active, juger le monde et les cercles, toucher aux noms propres, entrer au vif dans toutes les questions du jour, croyez-vous qu'une personne si réellement distinguée, et qui mettait le tact avant tout, eût passé outre brusquement et se fût risquée à ces expéditions hasardeuses? Le doute au moins est permis, car sa dignité eût pu lui paraître engagée. J'ai entendu plaindre bien souvent les maris des femmes poètes : combien cependant leur destinée semble douce quand on songe aux maris des femmes critiques! Au moins, si la muse chante, on peut s'imaginer qu'on l'inspire; si elle redit la passion de Corinne, on a droit de se figurer qu'on est Oswald. Mais à côté d'une guerrière brillamment armée de pied en cap, quelle contenance faire? Si on vous blâme, elle entonne vos louanges; si on vous attaque, elle vous défend; si vous combattez, elle accepte votre

colère, elle poursuit votre vengeance, elle vous sert de second. Chevalerie embarrassante et qui renverse par trop les rôles! Le célibat des amazones est tout expliqué. Je comprends Mme de Sévigné quand elle raconte à sa fille que son plus grand soin est de *travailler à son ame;* je ne comprendrais point qu'elle s'avisât de travailler à l'ame des autres. C'est là un trop rude labeur et peu fait pour les délicatesses féminines.

Le rôle de Jeanne d'Arc littéraire semble avoir été présent à Mme de Girardin, dès ses premiers débuts, comme une sorte d'idéal préféré; mais ce fut d'abord, on doit le dire, une simple Jeanne d'Arc de salon, purement patriotique et lyrique, une Jeanne d'Arc en temps de paix, à qui le respect d'elle-même ne permettait ni la petite guerre ni les escarmouches quotidiennes. Un certain enthousiasme de l'art, le don des vers, une facture brillante, tout cela ne manquait pas; entre deux romances, on célébrait les Grecs et le général Foy, puis il était permis de s'écrier :

Le héros, me cherchant au jour de sa victoire,
Si je ne l'ai chanté, doutera de sa gloire.

En vrais libéraux de la restauration, nous trouvions cet amour-propre tout naturel. Quand elle n'était pas froide et ennuyeuse, comme dans *Madeleine* (une juive quelque peu parente, à ce qu'il paraît, de *Judith*), cette poésie avait d'ailleurs son accent, sa vivacité, son charme. Il est vrai qu'aux heures moroses l'émotion nous paraissait un peu trop absente. Si la belle muse, en effet, versait quelquefois une ou deux larmes, il nous semblait qu'elle les essuyait aussitôt avec un de ces élégans mouchoirs dont parlent les *Lettres Parisiennes,* mouchoirs si jolis, qu'au moment de pleurer on se console en les regardant. Au fond, cette coquetterie, ce manque apparent de sensibilité, recelaient une qualité précieuse que la solennité voulue des appareils poétiques avait long-temps dérobée à ceux qui ne connaissaient de Corinne que ses livres. Si, au lieu de sacrifier à la pompe, Mme de Girardin avait suivi tout d'abord sa pente naturelle, elle eût été tout simplement un auteur mondain, spirituel, léger, ayant le goût de l'observation railleuse et des rimes élégantes. C'est dans le poème de *Napoline*, publié depuis 1830, qu'éclatèrent d'abord, et avec beaucoup de grace, ce tour moqueur jusque-là contenu, cette piquante alliance trop retardée de la rêverie et de l'ironie.

Le talent de Mme de Girardin trouvait là son vrai cadre et sa nuance : c'était un très agréable mélange du sentiment et de la mo-

querie, de la foi poétique et des prosaïques réalités, en un mot de l'enthousiasme et du désenchantement. Voilà où il fallait se tenir. Je sais gré, pour ma part, à Mme de Girardin, d'avoir cru, avec Béranger et Alfred de Musset, qu'il était permis d'avoir de l'esprit en vers. Nos lyriques modernes prennent de grands airs dédaigneux, quand on leur parle de cette veine originale, aimable, tout-à-fait propre à notre littérature, et d'où sont sorties tant de bagatelles exquises. Il y a tel fabliau gausseur d'un trouvère, telle gentille épigramme de Marot, tel rondeau de Voiture galamment troussé, tel dizain sémillant de Gresset, qui, au goût de plus d'un, valent bien certaines pages de nos épopées humanitaires ou certaines strophes de nos bardes les plus grandioses. On aura beau dire, l'esprit ne fera jamais scission complète avec la poésie dans un pays qui compte parmi ses maîtres La Fontaine et Voltaire. Il y a donc justice à féliciter l'auteur de *Napoline* d'être revenu des premiers vers cette source de la vieille malice française, tout en comprenant ce qu'il y a de plus sérieux et de bien autrement profond dans les modernes inspirations de la poésie. Mais, hélas! notre temps est ainsi fait que tout y manque de mesure : avez-vous une qualité, aussitôt vous y appuyez sans relâche, sans scrupule, vous la poussez à bout, vous la gâtez, vous en faites presque un défaut. Ainsi en est-il arrivé, ou à peu près, à Mme de Girardin. Se sentant à l'aise, et comme chez elle, dans ce facile domaine de la raillerie, elle en a abusé à tout propos, elle s'est même imaginé, à la longue, que l'esprit pouvait dispenser de certaines convenances. Cela pourrait être vrai ailleurs qu'en France; en France, par malheur, si c'est presque une convenance d'avoir de l'esprit, c'est assurément être infidèle à l'esprit que de l'être aux convenances. On vit dès-lors les noms propres, les pires allusions, se glisser sous cette plume enjouée, qui devint une arme pour les rancunes. Ce fut, on en conviendra, un singulier spectacle, et tout-à-fait digne de notre époque, que celui d'une femme poète, armant sans façon sa muse de la *canne* d'un trop célèbre romancier, et la faisant ainsi courir sus, durant les cinq actes d'une médiocre comédie, à ces mêmes journalistes qu'elle venait précisément de se donner pour confrères.

La coïncidence était étrange et n'a certainement échappé qu'à Mme de Girardin. Un critique, dans cette *Revue*, rappelait l'autre jour je ne sais plus quel mot piquant de M. Michaud. On en pourrait citer des centaines. Quelqu'un, dans une visite, raillait le vieil académicien sur sa polémique arriérée de *la Quotidienne :* « Que vous

êtes encore jeune! répondit-il. Vous imaginez-vous que les coups de fusil ne portent pas, pour être tirés par la sacristie? » La fusillade voisine de *la Presse* a vite aguerri, à ce qu'il paraît, M[me] de Girardin, et elle aussi, munie d'une escopette mignonne, quelquefois même d'un tout petit tromblon doré qui projette les chevrotines de droite et de gauche, elle s'est mise à faire feu sans relâche par les meurtrières festonnées de son boudoir. Et qui poussait donc une si aimable personne à prendre ainsi le déguisement d'un condottieri de ruelle? Était-ce enfantillage, caprice, simple désir de jeter à tout hasard sa poudre aux moineaux? Certains coups étaient trop bien visés pour qu'on le pût croire. Était-ce seulement un goût particulier pour ces gentillesses cruelles, pour ces jeux taquins et ces égratignures de la polémique? Je me refuse absolument, par politesse, à accepter la solution. Ce fut, je crois, tout simplement l'influence de l'exemple, le désir de l'imitation. Il y avait là, tout à côté, un fort où se faisait la grosse guerre politique et d'où le pouvoir était tenu en respect: l'idée alors vint tout de suite d'avoir aussi je ne sais quelle autre petite citadelle bien gentille et d'où une main habile aurait sous sa couleuvrine certaines régions du monde et des lettres. Ajoutez à cela le charme du bruit, le plaisir de taquiner à son aise la renommée. Comment résister à la tentation? On céda, et on prit l'engagement d'avoir de l'esprit à heure fixe, sans songer que l'esprit de commande trahit forcément je ne sais quoi d'artificiel qui se reconnaît bientôt et qui lasse.

Toutes les semaines ou à peu près, il y eut donc un *courrier*, une sorte de chronique fashionable, pleine de rien et de tout, où on parlait des bals bourgeois et des raouts aristocratiques, des révolutions et des rubans nouveaux, des petits quolibets de celui-ci, et des grandes mystifications de celui-là, de la politique de M. Guizot et des manchettes de valenciennes, des travers de la marquise de Trois-Étoiles et des canapés de lampas, de l'urbanité de M. de Metternich et des romans de M. Paul de Kock: chronique décousue, on le voit, mais amusante, et où le paradoxe s'unissait à la fantaisie, où une médisance coquettement babillarde s'entremêlait à mille futilités, dites avec le plus grand sérieux du monde. Qu'y avait-il cependant de tout-à-fait nouveau dans l'invention des *revues parisiennes*, adoptée depuis et propagée par cette presse moutonnière, à qui tous les succès font envie? Était-ce le fond, était-ce la forme? Raconter des bagatelles et aiguiser de petites malices, voilà le fond; les distribuer en chapitres, les découper en feuilletons, voilà la forme. Je crains bien

que cette belle création ne soit pas précisément aussi neuve qu'on pourrait le croire.

Un rêveur subtil, Joubert, remarque à un endroit de ses *Pensées* que le style frivole est depuis long-temps parfait dans notre littérature. Voiture, Hamilton, Mlle de Launay, Boufflers, avaient, depuis bien long-temps, montré qu'il est possible d'enchâsser des minuties dans de gracieuses phrases, et de donner du prix à une matière sans valeur par le seul fini du travail, par le délié des ciselures. La Bruyère, avec son tact exquis, dit quelque part : « Pour rencontrer heureusement sur les petits sujets, il faut trop de fécondité; c'est créer que de railler ainsi et faire quelque chose de rien. » Voilà une double leçon, et pour ceux qui méprisent ce genre secondaire du badinage, et pour ceux qui croient faire acte suffisant de modestie en se rabattant à ces régions sans conséquence. C'est que la modestie n'est pas aussi facile qu'on le croit; c'est que tout, jusqu'à la légèreté, a son prix et son écueil. A n'en croire que La Bruyère, la sévérité ici serait légitime; mais avons-nous les mêmes droits que lui d'être exigeans? Ce n'est pas l'assurance, à coup sûr, qui manque à l'auteur des *Lettres parisiennes;* il est fort douteux cependant que le spirituel feuilletoniste osât accepter le programme de l'auteur des *Caractères.*

Parler des choses du monde avec esprit, dire avec grace des enfantillages mondains, est, on vient de le voir, une assez vieille nouveauté. La forme, tantôt hebdomadaire, tantôt mensuelle que Mme de Girardin donna à sa correspondance, ne saurait passer davantage pour une trouvaille dont elle ait à revendiquer l'idée première : c'est ce que faisait Grimm pour le prince de Gotha, c'est ce que faisait La Harpe pour le grand-duc de Russie. Ce qui appartient donc véritablement à Mme de Girardin, c'est d'avoir approprié son bulletin de la vie élégante à la forme banale du feuilleton.

Comme le feuilleton s'est aussitôt emparé, pour la reproduire partout, de l'idée première des *Lettres Parisiennes,* on pourrait s'imaginer que c'est bien plutôt l'auteur qui s'est imposé au feuilleton que le feuilleton qui s'est imposé à lui. Il n'en est rien pourtant : le feuilleton est une triste et envahissante maladie de notre temps, qui paraît destinée à faire le tour de la littérature. Rien n'y aura échappé, et, au premier jour peut-être, on ne voudra plus de livres d'histoire et de philosophie qu'ainsi déchiquetés par lambeaux, qu'ainsi jetés par parcelles, comme une pâture plus facile, aux intelligences paresseuses. A notre sens, rien n'éveille davantage chez le public le goût

des fadaises, rien n'entretient mieux sa naturelle indolence, que ce fâcheux procédé de publication successive et fragmentaire. Voilà maintenant que, du camp des romanciers, l'épidémie gagne le camp des critiques, au grand profit de ces mêmes faiseurs de nouvelles, qui sont fort aises de trouver ainsi des complices dans les juges qui les fustigeaient naguère. Il est, en effet, évident que toutes ces revues périodiques du monde fashionable, auxquelles les journaux accordent aujourd'hui une place régulière, sont précisément à l'ancienne critique littéraire, à la critique sérieuse, instruite, raisonnée, ce que sont les romans improvisés, les contes maladifs, les communes et mélodramatiques histoires du feuilleton, aux compositions de l'art véritable, aux œuvres patientes de l'imagination créatrice. Maintenant, est-ce aller trop loin que de faire la mode des *courriers de Paris* responsable, pour une bonne part, de la décadence chaque jour plus évidente de l'esprit critique? Quoi de plus propre effectivement à pervertir le goût, à répandre l'amour des futilités, que ce dilettantisme insouciant, que ce caquetage sans consistance, que tout ce prétentieux jargon, et surtout que l'attention ramenée sans cesse sur les petites choses, au continuel détriment des grandes? A l'heure qu'il est, le roman industriel tient, dans la plupart des journaux quotidiens, toute la place qui peut y être donnée aux lettres : quelque humble coin demeurait pourtant çà et là, où un reste de critique littéraire se réfugiait, où se glissait encore furtivement l'examen des productions contemporaines. C'est ce dernier asile que le feuilleton bavard et soi-disant mondain a envahi; c'est là qu'il s'est installé, en prenant sans façon toute la place. La critique peut bien lui en garder quelque rancune.

Assurément il serait injuste de confondre Mme de Girardin avec les ternes imitateurs qui ont essayé de la suivre : après tout, ce lui est déjà une tâche assez pesante que d'avoir à répondre de ses propres œuvres. On n'en saurait disconvenir, rien ne ressemble moins aux agréables légèretés, à la bonne humeur, au minois dédaigneux, au petit style chiffonné du gentil et bruyant *vicomte*, que les grosses plaisanteries et les airs empesés de ses confrères : d'un coup de bride, et sans y penser, le svelte *courrier* dépasse les lourds postillons (plus lourds encore par le contraste) qui se sont mis à caracoler à ses côtés. L'auteur des *Lettres Parisiennes*, au moins, avait le style, le tour, l'esprit, tout ce qui manque aux autres : il n'a partagé avec eux que la prétention et ces tons affectés qui ne sont autre chose que le pédantisme de la grace.

Rien n'enivre dans ce temps-ci comme le succès, non pas seulement le succès personnel, mais celui d'autrui : l'ambition semble aussi contagieuse que la vanité. Une grande tragédienne, par exemple, ramène-t-elle la foule aux vieux chefs-d'œuvre des maîtres, se fait-il en même temps quelque bruit autour d'une tentative dramatique accueillia surtout comme un contraste, voilà aussitôt les rimeurs à l'œuvre; de tous côtés, on improvise des tragédies, et les manuscrits abondent, où Racine doit être éclipsé. Tel romancier en renom arrive-t-il à s'emparer un instant de la vogue, en ne reculant pas devant le rôle étrange de proxénète littéraire, aussitôt un jaloux esprit d'émulation fermente, et l'on se met à rêver à côté de lui quelque œuvre plus monstrueuse encore, quelque bizarre et colossale entreprise, derrière lesquelles s'entrevoit la chimère de la fortune. Ainsi en toutes choses. Le *courrier de Paris* réussit, comme réussirent, au XVIIIe siècle, ces *lettres à la main* qu'on se passait sous le manteau. La curiosité publique était habilement chatouillée, aiguillonnée : à la fantaisie on mêlait les anecdotes et les noms propres, à l'esprit un peu de scandale. Ce ton d'indifférence moqueuse, relevé à propos par toute sorte de petits dépits féminins, était fait aussi pour plaire. Il y eut succès; le genre fut accepté par les journaux, qui le firent accepter au public, d'abord comme une nouveauté, plus tard comme une habitude. C'est l'histoire de toutes les institutions humaines, grandes ou petites. Alors on se mit à imprimer, chaque semaine, tout ce qu'on savait de cancans sur le monde et même tout ce qu'on ne savait pas.

Et comment voulez-vous en effet que le feuilleton, dont la spécialité est le bavardage, soit jamais bien renseigné? On l'évite comme un indiscret, et il est réduit le plus souvent à vivre de faux bruits, à rhabiller à sa façon les vieilles nouvelles qui traînent dans le haut du journal. Aujourd'hui, c'est de l'un qu'il tire tribut; demain, ce sera de l'autre; quelquefois même les malins du monde se débarrassent de lui par quelque baliverne qui, le lendemain, devient une mystification pour le lecteur. Aussi, dénué, la plupart du temps, de sujets et réduit à sa propre imaginative, le voit-on courir à tout hasard, accostant chacun, flânant partout, mettant aussitôt à profit ce qu'il rencontre sous sa main. De là des morceaux composites, une médiocre macédoine de trivialités anecdotiques et d'insinuations médisantes. Quand les bons mots d'autrui manquent au feuilleton, quand les histoires scandaleuses lui font défaut, quand son marivaudage n'est pas en veine, il se contente de battre sa phrase, de

pousser sa période, pour arriver au but. Mme de Girardin, à qui ces remarques sont loin de s'adresser toutes, dit quelque part, à propos de ces femmes du monde qui font tout pour ne pas laisser tomber la conversation dans leur salon : « N'avoir rien à dire chez nous n'est point une raison pour ne pas parler. » L'auteur des *Lettres Parisiennes*, il faut l'avouer, use quelquefois de la recette; son embarras alors se trahit. On a un *courrier* à écrire; la matière manque, il faut bien s'en tirer par d'ingénieux expédiens. On laisse donc trotter sa plume avec toute sorte de fantaisies et d'adorables caprices. Quelquefois cependant cette plume s'éraille; mal disposée, elle s'oublie, elle se perd dans les développemens. C'est alors que viennent en chœur les petites apostrophes, les petites exclamations, les petites énumérations, les petites invocations, toute une rhétorique gentille, minaudière, quintessenciée, mais fatigante, et qui n'est, malgré le précieux de ses déguisemens, que de la rhétorique toute pure. Trop souvent donc la phrase s'étire et languit, l'idée vient et revient avec insistance, afin d'atteindre l'étendue prescrite. Cela taquine, et, par contraste, le mot de Mme de Sévigné ne manque pas de revenir à la mémoire du lecteur : « Mes pensées, mon encre, ma plume, tout vole. » Cette faculté-là fait peut-être envie au feuilleton, mais elle lui manque.—Malgré nos réserves, nous conviendrons sans peine que le *courrier de Paris* représente le feuilleton fashionable dans sa fleur. Si virile, en effet, que veuille se faire la main d'une femme, elle est toujours sûre de retrouver, à certains momens, la grace et la délicatesse.

Aujourd'hui, ces feuilles éparses reparaissent, signées tout au long, sous forme de livre et avec le titre nouveau de *Lettres Parisiennes*. Le galant pseudonyme de *vicomte de Launay* n'avait pas été long-temps un mystère, et d'ailleurs, rien qu'à ces colifichets de mode dont il parlait avec une passion si sincère, rien qu'à le voir gravement broder sa tapisserie, rien qu'à l'entendre glisser un mot en passant sur sa *longue chevelure dorée*, on devinait quelque mascarade, on entrevoyait, sous le rouge et les mouches, des traits fort peu masculins. Ce demi-jour pourtant, cette publicité inavouée, semblaient, de la part d'une femme et dans une carrière si tumultueuse, un reste heureux de réserve, un dernier hommage au bon goût; mais l'amour de l'arène, la passion du cirque, l'ont à la fin emporté. L'auteur des *Lettres Parisiennes* n'y tenait plus; il lui fallait absolument se déclarer et prendre à son propre compte les trophées militaires du vicomte Charles de Launay. Arrière donc nos

fausses allures de gentilhomme! Entrant bravement dans la critique, comme Louis XIV au parlement, nous tapons vivement du pied, non plus avec nos bottes à l'écuyère, mais avec les mules les plus mignonnes du monde. On l'imagine d'ailleurs, nous continuons à parler de nous-même au masculin, et c'est pour cela qu'il faut garder à la main cette grosse cravache, aussi peu lourde à porter, vraiment, que le plus petit éventail d'ivoire.

Ces feuilles légères auront-elles encore, ainsi réunies et rapprochées, le succès piquant qu'elles obtinrent une à une, à mesure que l'auteur les disséminait, sans avoir l'air d'y penser, à mesure que ses doigts distraits les roulaient avec coquetterie? Nous n'osons l'espérer pour Mme de Girardin. Bouquet fané, parfum éventé, débris du bal de la veille, le nuage brillant qui passe, l'éclair qui sillonne un instant l'horizon, la vague qui s'élève et se brise, le geste animé de l'orateur que le sténographe oublie, l'oiseau qui vole, le sourire mourant sur une jolie bouche, voilà quelque peu l'histoire des *Lettres Parisiennes*, l'histoire de tout ce qui n'a pas de lendemain. On peut, sans pédantisme, dire son mot latin au vicomte : c'est une licence qu'il se donne lui-même. Or, Juvénal parle quelque part d'une femme à qui il fallait des petits faits, des bruits, des nouvelles à toute force; quand il n'y en avait pas, elle en inventait :

. . . . Famam rumoresque illa recentes
Excipit ad portas; quosdam facit...

Assurément il n'y avait pas de *courrier de Rome*, quoiqu'il y eût, dit-on, des journaux romains; mais le portrait de cette créature inquisitive, curieuse, *âpre aux nouvelles*, comme dit Mme du Deffand, n'est-ce pas un peu celui de la femme qui se risque à rédiger la chronique mondaine et les commérages d'une grande ville? L'esprit a été prodigué dans les *Lettres Parisiennes*, l'esprit y est perdu, parce qu'il n'est presque jamais naturel. Mme de Girardin a quelque part un joli mot sur les enfans qui s'aperçoivent qu'on les regarde jouer, et qui exagèrent aussitôt leurs gentillesses. Cette réflexion est la meilleure critique qu'on puisse faire de son livre. Si je ne m'abuse, c'est l'auteur lui-même qui dit encore à un autre endroit : « Nous n'admettons aucune prétention. » A ce compte, il faudrait repousser l'ouvrage presque tout entier, car les rides viennent vite à des graces si passagères, et bientôt il ne reste précisément que des mines et des prétentions.

Joseph de Maistre dit que le propre de la conversation est de parler,

dans le même quart d'heure, de l'existence de Dieu et de l'Opéra-Comique. Les *Lettres Parisiennes* n'ont pas cette variété discursive : c'est bien une suite de conversations faciles, mais où les bluettes, les babillages, les inutilités, tiennent presque exclusivement la place. Vous l'avouez spirituellement, vous êtes le juif errant de la frivolité. Résumer les *Lettres Parisiennes*, dire ce qu'elles contiennent, les suivre dans leurs infinis détours, serait une gageure impossible. On fixerait plutôt le pli fugitif qui ride la surface de l'étang, on arrêterait plutôt au passage le rayon qui fait jouer dans l'air mille atomes diaprés. Ces riens se dérobent à la critique, ces brillantes paillettes sont si menues, qu'elles s'échappent sous le poinçon. Comment voulez-vous disséquer ces périodes sautillantes sur les capotes de satin blanc et sur la révolution de Portugal? Vous parlez si gentiment de cette robe de mousseline, que le désir, sans qu'on y pense, vient de vous en voir parée : elle vous siérait, ce semble, à ravir, et peut-être qu'elle serait là mieux encore et plus coquettement tirée qu'elle ne le paraît dans vos jolies phrases. Voilà l'inconvénient d'être femme et d'écrire; quand vous récitez vos vers, vous avez envie qu'on dise : « Cela est beau, » tandis qu'on est toujours tenté de vous dire : « C'est vous, qui êtes belle! » Ce qui n'empêche pas au surplus les tirades contre la pluie, les bouderies à l'automne, les petites moues au printemps, de tenir fort élégamment leur place dans les *Lettres Parisiennes*. Tout cela vraiment est raconté avec verve, et souvent Camille sait n'effleurer que du bout des pieds cette blonde moisson d'épis dont les glaneurs demain retrouveront à peine les restes. Le malheur est que la mode courante soit d'une si absolue indifférence pour les modes des années enfuies. Sans doute cela est dit à merveille, et on ne saurait mieux parler des charmans bonnets de l'an passé; mais (ne l'avouez-vous pas vous-même?) « à distance tous les bonnets se ressemblent. » C'est précisément la réflexion que se fera le public : le public lira vos railleurs feuilletons, si vous en laissez encore tomber de votre plume dédaigneuse; mais peut-être vous priera-t-il de lui épargner ceux de la veille.

Mme de Girardin donne tant de conseils aux autres, et les applique si vertement, qu'elle nous en permettra deux ou trois en finissant. Nous ne cacherons rien de notre pensée. Il y a trois choses, selon nous, qui vont encore moins bien à une femme que le métier de critique et de journaliste, c'est la prétention, la politique et l'esprit de rancune. Or, je ne suis pas sûr que les *Lettres Parisiennes* soient complètement à l'abri de ces différens griefs.

Oui, il y a de la prétention, et s'il s'agissait encore du vicomte de Launay, je me risquerais à dire que cette prétention et cette morgue touchent quelquefois (le mot est bien dur) à la fatuité. Eh! mon Dieu! vous en aviez quelque peu conscience, quand vous écriviez : « La France est la patrie de la fatuité. » Il ne s'agit, j'aime à le croire, que de la France des *Lettres Parisiennes*. Lorsqu'à propos du duc de Bordeaux, on répète avec affectation : « Nous étions *ensemble* à Rome... je lui ai *souvent* entendu dire...; » lorsqu'on parle de quinze ou vingt demandes d'audience qui vous arrivent chaque jour, et qu'on ne trouve le loisir de refuser que par l'intermédiaire du journal; lorsqu'en s'occupant de la presse, on s'écrie : « *Notre* mission est de la détrôner...; » lorsqu'on n'hésite pas à écrire sérieusement : « .... le triomphe de nos idées...; » lorsqu'en décrivant un bureau de poste, on a bien soin d'ajouter qu'on y jetait une *réponse* à Lamartine; lorsqu'enfin on a de petits airs méprisans qui se glissent dans les moindres phrases, je dis que vous pouvez donner à tout cela le nom que vous voudrez, mais que ce n'est pas précisément de la simplicité.

Oui, vous avez beau dire, du haut du journal, la politique s'infiltre dans vos badins feuilletons, et à l'accent fort peu mondain que vous prenez, on reconnaît trop l'influence perfide du voisinage. Il y a là, entre autres, sur les deux noms les plus célèbres de la chambre, des pages plus qu'acrimonieuses, et qui eussent trouvé leur vraie place dans les *premier-Paris* de la coalition. Effacer ces blessans souvenirs nous eût paru de meilleur goût. L'auteur trouve la politique des journaux « fort ennuyeuse à lire. » Nous craignons qu'on ne soit précisément du même avis en lisant la sienne. Peut-être ira-t-on jusqu'à se rappeler cette phrase légèrement impertinente du *courrier de Paris* : « En général nous n'aimons pas la politique des chiffons. » Nous sommes trop courtois pour aller jusque-là.

Oui enfin, quoique plus d'une page ait été à bon droit rayée, il reste encore dans les *Lettres Parisiennes* trop de traces de ces petites vengeances, finement et résolument accomplies, qui montrent que le vers des *Orientales* n'est pas oublié :

Il faut des perles au poignard.

C'est, il est vrai, plutôt une épingle qu'un poignard, mais une épingle bien ferme, bien affilée. M. le duc d'Orléans tue de fort loin un cerf dans une chasse de Chantilly, et l'on remarque à ce propos qu'il n'a la vue basse que dans un salon : petite rancune sans doute pour un salut oublié. Je pourrais citer d'autres exemples; mais il faudrait

faire ce que l'auteur des *Lettres Parisiennes* fait beaucoup trop, aborder les noms propres.

Il est temps d'ailleurs de mettre un terme à un genre de remarques que je regrette, et que j'aurais voulu voir plus littéraires. Là où Mme de Girardin excelle, et où on ne saurait trop la louer, c'est dans les esquisses légères, dans les récits d'anecdotes allégoriques, dans les tableaux railleurs. Il y a deux ou trois morceaux, comme le conte du courrier bigame, comme l'élégie sur la disparition du *passant*, qui sont, dans ce genre, de petits chefs-d'œuvre tels que les eût écrits un Addison mêlé de Swift. Tout cela, de plus, est d'un style industrieux, net, aiguisé. Malheureusement ce ton-là n'est pas continu.

Quel effet feront à distance les *Lettres Parisiennes?* Pourra-t-on jamais croire qu'une femme spirituelle et douée se soit ainsi jetée, de gaieté de cœur, dans les hasards les plus scabreux de la polémique courante? Qui sait? Peut-être un jour quelque bibliographe, curieux et paradoxal, s'imaginera que c'est là une perfidie envers l'aimable écrivain, et que cette correspondance, toute signée qu'elle soit, a bien pu être imprimée à son insu, comme il est arrivé à Bussy pour sa *Gaule Amoureuse*. Certes, on a soutenu des thèses plus invraisemblables, et si j'étais un érudit de l'avenir, un érudit des temps calmes et reposés, je me ferais fort de m'en tirer avec honneur. Les bonnes raisons, les raisons de convenance et de probabilité, ne me manqueraient pas. Au besoin, j'aurais recours au livre lui-même, et j'en extrairais victorieusement la phrase que voici : « Oh! les femmes, les femmes! elles ne comprennent point leur vocation, elles ne savent point que leur premier intérêt, leur premier devoir est d'être séduisantes. » En matière d'érudition, un texte mène loin : M. Letronne reconstruit des dynasties tout entières avec quelques lignes tronquées d'une inscription égyptienne. Ma citation en main, il ne me serait donc pas difficile d'induire que, comme rien n'est moins séduisant qu'une femme satirique, la femme qui a écrit les *Lettres Parisiennes* était trop séduisante et comprenait trop bien son rôle pour les avoir publiées.

Voilà peut-être le parti que nous prendrions dans l'avenir. Dans le présent, il nous suffira de répéter le mot si vrai de Mme de Girardin : « Quoi de plus charmant qu'une fleur qui se cache dans un champ de blé! » Oui, fût-ce un simple bluet, je préfère son modeste arome à tous les parfums que jette au passant, que disperse au vent de la route la rose épineuse des haies.

F. DE LAGENEVAIS.

LE MIE PRIGIONI.

On dit : — « triste comme la porte
« D'une prison, » —
Et je crois, le diable m'emporte,
Qu'on a raison.

D'abord, pour ce qui me regarde,
Mon sentiment
Est qu'il vaut mieux monter sa garde,
Décidément.

Je suis, depuis une semaine,
Dans un cachot,
Et je m'aperçois avec peine
Qu'il fait très chaud.

Je vais bouder à la fenêtre,
Tout en fumant ;
Le soleil commence à paraître
Tout doucement.

C'est une belle perspective,
De grand matin,
Que des gens qui font la lessive,
Dans le lointain.

Pour se distraire, si l'on bâille,
On aperçoit
D'abord une longue muraille,
Puis un long toit.

Ceux à qui ce séjour tranquille
Est inconnu
Ignorent l'effet d'une tuile
Sur un mur nu.

Je n'aurais jamais cru moi-même,
Sans l'avoir vu,
Ce que ce spectacle suprême
A d'imprévu.

Pourtant les rayons de l'automne
Jettent encor
Sur ce toit plat et monotone
Un réseau d'or.

Et ces cachots n'ont rien de triste,
Il s'en faut bien;
Peintre ou poète, chaque artiste,
Y met du sien.

De dessins, de caricatures,
Ils sont couverts.
Çà et là quelques écritures
Semblent des vers.

Chacun tire une rêverie
De son bonnet;
Celui-ci, la vierge Marie,
L'autre un sonnet.

Là, c'est Madeleine en peinture,
Pieds nus, qui lit;
Vénus rit sous la couverture,
Au pied du lit.

Plus loin, c'est la Foi, l'Espérance,
La Charité,
Grands croquis faits à toute outrance,
Non sans beauté.

Une Andalouse assez gaillarde,
Au cou mignon,
Est dans un coin qui vous regarde
D'un air grognon.

Celui qui fit, je le présume,
Ce médaillon
Avait un gentil brin de plume
A son crayon.

Le Christ contemple Louis-Philippe
D'un air surpris;
Un bonhomme fume sa pipe
Sur le lambris.

Ensuite vient un paysage
Très compliqué,
Où l'on voit qu'un monsieur très sage
S'est appliqué.

Dirai-je quelles odalisques
Les peintres font,
A leurs très grands périls et risques,
Jusqu'au plafond?

Toutes ces lettres effacées
Parlent pourtant;
Elles ont vécu, ces pensées,
Fût-ce un instant.

Que de gens, captifs pour une heure,
Tristes ou non,
Ont, à cette pauvre demeure,
Laissé leur nom!

Sur ce vieux lit où je rimaille
    Ces vers perdus,
Sur ce traversin où je bâille
    A bras tendus,

Combien d'autres ont mis leur tête,
    Combien ont mis
Un pauvre corps, un cœur honnête
    Et sans amis!

Qu'est-ce donc? En rêvant à vide
    Contre un barreau,
Je sens quelque chose d'humide
    Sur le carreau.

Que veut donc dire cette larme
    Qui tombe ainsi,
Et coule de mes yeux sans charme
    Et sans souci?

Est-ce que j'aime ma maîtresse?
    Non, par ma foi!
Son veuvage ne l'intéresse
    Pas plus que moi.

Est-ce que je vais faire un drame?
    Par tous les dieux,
Chanson pour chanson, une femme
    Vaut encor mieux.

Sentirais-je quelque ingénue
    Velléité
D'aimer cette belle inconnue,
    La Liberté?

On dit, lorsque ce grand fantôme
    Est verrouillé,
Qu'il a l'air triste comme un tôme
    Dépareillé.

Est-ce que j'aurais quelque dette?
Mais, Dieu merci,
Je suis en lieu sûr; on n'arrête
Personne ici.

Cependant cette larme coule,
Et je la vois
Qui brille en tremblant, et qui roule
Entre mes doigts.

Elle a raison, elle veut dire :
Pauvre petit,
A ton insu ton cœur respire
Et t'avertit

Que le peu de sang qui l'anime
Est ton seul bien,
Que tout le reste est pour la rime,
Et ne dit rien.

Mais nul être n'est solitaire,
Même en pensant,
Et Dieu n'a pas fait pour te plaire
Ce peu de sang.

Lorsque tu railles ta misère
D'un air moqueur,
Tes amis, ta sœur et ta mère
Sont dans ton cœur.

Cette pâle et faible étincelle
Qui vit en toi,
Elle marche, elle est immortelle,
Et suit sa loi.

Pour la transmettre, il faut soi-même
La recevoir,
Et l'on songe à tout ce qu'on aime
Sans le savoir.

ALFRED DE MUSSET.

20 septembre.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 septembre 1843.

Athènes a été le théâtre d'une révolution qui paraît s'être accomplie dans quelques heures, et qui n'a laissé aucune trace sanglante de son rapide passage. C'est une pétition que les Grecs ont présentée au roi Othon d'une façon quelque peu péremptoire; le roi a formellement promis une constitution; un nouveau ministère a été nommé; les Grecs ont battu des mains, et chacun est rentré dans ses foyers.

Il paraît que la manifestation ou coup de main qui se préparait n'était un secret pour personne, que la conspiration se formait sur la place publique, que toutes les opinions, que tous les partis y jouaient un rôle, que le roi seul ne connaissait pas, ne répétait pas le drame dont il devait cependant être un des acteurs principaux. C'est ainsi en effet que les choses se passent lorsque le pouvoir s'emprisonne, pour ainsi dire, dans une idée qui lui est entièrement personnelle; il n'a plus ni yeux ni oreilles pour tout ce qui est en dehors de lui-même; il ne voit plus le pays. Si ce pouvoir est en même temps faible et désarmé, il n'ouvre les yeux que pour signer les lois qu'une révolution lui impose.

Nous ne savons pas si les Grecs sont suffisamment préparés au régime constitutionnel, à la monarchie représentative, à ce gouvernement qui est essentiellement un gouvernement d'agitations, de débats, de balancement et de transactions. Le peuple grec trouvera-t-il en lui-même assez d'élémens d'ordre et de stabilité pour renfermer dans de justes limites les mouvemens d'une politique nécessairement vive et irritante? Il est permis d'en douter. On peut craindre ces habitudes encore récentes de dissimulation et de révolte, d'audace et de servilité, qu'avaient dû faire naître le long despotisme des Turcs et les intrigues du Phanar. Ajoutons la puissance de l'esprit municipal,

les antipathies de peuplade à peuplade : c'est peut-être là le côté par lequel les Grecs modernes ressemblent trop aux Grecs anciens; ajoutons aussi la prétention qu'auront sans doute les jeunes Grecs, les élèves de nos universités, d'appliquer du premier coup à leur pays les institutions des états les plus avancés de l'Europe, et reconnaissons que les élémens de trouble et de désordre ne manqueront pas dans ce petit royaume, que le christianisme a fondé, et qu'il doit maintenir à tout prix. La Grèce a besoin d'un pouvoir central, d'un pouvoir organisateur, éclairé et fort. Si ce pouvoir lui manque, elle peut lire son avenir dans les annales contemporaines de l'Espagne et de l'Amérique du Sud, avec cette différence toutefois que la Grèce n'aurait, pour se faire respecter, malgré ses désordres, ni la vaste barrière de l'Océan, ni la vieille grandeur de l'Espagne. Née d'une conférence, la Grèce turbulente, divisée, désordonnée, inquiétante pour l'Europe, pourrait disparaître au souffle d'une conférence. Elle qui était l'espérance de la chrétienté en Orient pourrait se trouver abaissée jusqu'aux misères d'un hospodarat. Que les Grecs n'oublient pas que leur indépendance n'est pas du goût de tout le monde, et que peut-être il est plus d'un homme en Grèce même qui, sous le masque du patriotisme, n'aspire qu'à un grand asservissement. Les Grecs ont mérité l'estime, l'admiration de l'Europe dans une lutte mémorable sur le champ de bataille; il leur reste de les mériter également dans les conseils de la nation. Ils ont à prouver que les rares aptitudes dont la Providence les a doués, ils peuvent les faire servir au salut de leur pays en y organisant un gouvernement libre et fort, énergique et prudent, un pouvoir qui se partage sans s'affaiblir, et dont la responsabilité ne devienne pas une cause de pusillanimité et d'inaction.

Si nos espérances et nos craintes se balancent dans une certaine mesure à l'endroit de la Grèce, la justice ne nous commande pas moins de reconnaître que la dernière révolution n'a été que la conséquence des fautes du gouvernement du roi Othon. Singulier système! Une constitution avait été promise aux Grecs, et un gouvernement nouveau, un gouvernement d'hier, un gouvernement sans force, sans antécédens, sans gloire, imaginait de pouvoir impunément, indifféremment éluder ces promesses! — La Prusse n'a pas donné la constitution promise aux hommes de 1814. — La comparaison serait par trop étrange. Qu'on songe donc aux liens qui s'étaient formés, et dans la bonne et dans la mauvaise fortune, entre le peuple prussien et son vieux roi. D'ailleurs, si Frédéric-Guillaume refusait au peuple la constitution, il ne lui refusait pas un bon gouvernement, une administration active, économe, éclairée; en fait, la Prusse est un des pays les mieux gouvernés du monde; ce qui manque en Prusse, ce sont les garanties, les garanties du bien qui existe. En Grèce, au contraire, on refusait la constitution et on ne gouvernait pas; c'est la manière la plus polie de dire comment on gouvernait : c'était trop. Dans les pays qui ont quelque sentiment de leurs forces et de leurs droits, le moins qu'on puisse faire, c'est de se résigner à les bien administrer et à leur faire oublier les charmes de la liberté dans les douceurs du bien-être.

Les Grecs n'avaient qu'une monarchie plutôt impuissante qu'absolue, un despotisme désarmé, beaucoup de dettes, et la liberté de la presse. Quel amalgame!

Certes, la nuit du 14 septembre n'a pas élevé et consolidé le trône de Grèce. L'histoire nous dit assez combien il est difficile de rendre tout son éclat, tous ses prestiges à une royauté vaincue. C'est là le côté déplorable de ces révolutions; elles rendent souvent impossibles les résultats qu'elles se proposent d'obtenir. La royauté peut transiger avec honneur; mais si elle a été obligée de rendre les armes, que lui restera-t-il? Il faut alors la reconstituer en quelque sorte; c'est une résurrection à accomplir, résurrection lente, difficile, et qui réclame tous les soins de l'homme d'état le plus consommé. Quoi qu'il en soit, et malgré les énormes difficultés de la situation, on l'a dit avec raison, et nous partageons entièrement cet avis, le roi Othon a sagement fait en souscrivant aux vœux du pays plutôt que de lui opposer la résistance passive d'une abdication. En abdiquant, il aurait, par une sorte d'égoïsme monarchique, jeté dans une étrange confusion le pays que la chrétienté lui a confié, le pays qui l'a adopté, qu'il aime sans doute, et auquel, nous l'espérons, il peut faire beaucoup de bien. Le roi Othon peut vaincre les difficultés de sa position par ses qualités personnelles, surtout par la confiance qu'inspire la loyauté de son caractère. On sait que sa parole est sacrée. La dignité de la couronne, il peut la retrouver tout entière dans l'accomplissement loyal de ses promesses et dans la fermeté avec laquelle il saura exercer sa part de pouvoir. C'est la seule voie qui lui reste. Se rétracter serait un acte de légèreté; se croiser les bras et laisser tout aller à la dérive serait une faiblesse. Il est encore un beau rôle à jouer; au pis-aller, il faut prouver au monde que, si un gouvernement libre et fort ne peut pas se fonder en Grèce, la faute n'en est pas à la royauté. Il sera toujours beau d'avoir essayé de préserver ce sol sacré des intrigues souterraines qui ne cessent de le miner et des passions déréglées qui peuvent d'un instant à l'autre y faire explosion.

L'affaire de notre consul à Jérusalem est honorablement terminée. Il y avait là deux questions distinctes, le droit d'arborer le pavillon et la réparation des outrages faits au consulat de France. Dans l'empire ottoman, le droit, pour les consuls, d'arborer le pavillon national ne va pas de soi; il est réglé par les capitulations particulières à chaque nation. On sait que les Turcs commencent à peine à se placer sous l'empire du droit commun en fait de relations internationales. Dans les capitulations avec la France, le droit d'arborer le pavillon était reconnu pour les consulats français depuis long-temps établis, et le consulat de Jérusalem est une institution toute récente. Mais une convention postérieure aux capitulations accorde à la France le traitement de la nation la plus favorisée. Or, la Russie, dans les traités qu'elle a su imposer à la Porte, a stipulé pour tous ses consuls le droit d'arborer le pavillon national. En fait, cependant, il paraît qu'aucun autre consul que le consul de France n'avait encore arboré le pavillon national dans la ville sainte,

dans la ville où la susceptibilité musulmane est la plus éveillée, à Jérusalem. C'est sur ces bases que la question diplomatique pouvait se débattre entre la Porte et la France, si la Porte eût jugé à propos de contester le droit de notre consul, et de demander au gouvernement français de ne rien innover. Le gouvernement français aurait, nous le pensons, mis facilement en lumière son droit, et il ne serait resté, entre les deux pays, qu'une de ces questions de bonne politique et d'opportunité que chaque gouvernement résout selon les circonstances et la nature des intérêts qu'il lui convient de faire prévaloir. Une fois le droit maintenu, ce n'est plus qu'une question de prudence et d'habileté que de savoir s'il le faut exercer immédiatement et à la rigueur, ou s'il convient mieux de le laisser quelque peu sommeiller.

La populace de Jérusalem, dont le fanatisme paraît avoir été excité d'abord par ces mêmes autorités turques qui ont essayé ensuite, et trop tard, d'en réprimer les emportemens, n'a pas laissé à la diplomatie le soin de résoudre la difficulté. On connaît les excès auxquels elle s'est livrée, et pour ces excès, quelque opinion qu'on pût avoir d'ailleurs sur le fait du consul et sur le droit de la France, une réparation éclatante était due par la Porte. Cette réparation a été obtenue. Elle ne se borne pas au châtiment de quelques obscurs fanatiques, victimes peut-être des perfides suggestions des hommes qui auraient dû les contenir et les éclairer. Elle frappe plus haut. Le pacha de Jérusalem est destitué. Son successeur se rendra auprès du consul de France pour lui faire une visite d'excuses. Le pavillon français sera arboré dans le chef-lieu de la province, et salué par les autorités turques de vingt-un coups de canon, et cela indépendamment des châtimens réservés aux principaux moteurs et fauteurs de l'émeute. C'est ainsi que le nom français sera respecté en Orient, et que la France occupera dans l'esprit des peuples comme dans les négociations diplomatiques le rang qui lui appartient.

Malgré les criminels efforts des hommes de troubles et de désordre et les complots d'une poignée d'*ayacuchos*, les élections se font dans presque toutes les provinces de l'Espagne avec une parfaite régularité et dans un excellent esprit. Le parti parlementaire remportera dans la lutte électorale une victoire éclatante; même dans la province de Madrid, le succès lui est assuré. Selon toutes les probabilités, le parti parlementaire comptera près de deux cents représentans dans le sein des cortès. C'est la certitude de ce résultat qui a jeté la faction dans les excès qui la déshonorent et dans des révoltes qui sont plus encore des scandales que des dangers. Ce qu'elle voulait, c'était d'empêcher les élections et la réunion des cortès. On sait que les derniers flots de cette mer si long-temps agitée par les tempêtes politiques viendront expirer au pied du trône, entouré et soutenu par les représentans du pays. On voudrait retarder le jour où l'insurrection et l'émeute n'auront plus ni excuses ni prétextes. Vains efforts. Le 15 d'octobre approche, et malgré les violences de Barcelone et les déclamations de Saragosse, les cortès seront réunies et ne laisseront aux *ayacuchos* que la honte de leurs coupables tentatives. En attendant, le gouvernement est sur ses gardes et connaît les menées

de ses ennemis, même au sein de la capitale. Les bruits les plus absurdes, les publications les plus mensongères, les suppositions les plus injurieuses, rien n'est épargné pour irriter les esprits, pour soulever l'opinion, pour plonger de nouveau l'Espagne dans toutes les horreurs des discordes civiles. Le gouvernement déploie dans ces graves circonstances autant de modération que de fermeté, et il est admirablement secondé par Narvaez. Si le ministère avait rencontré partout des hommes de cette trempe, les désordres de la Catalogne et de l'Aragon seraient déjà réprimés. Ces mouvemens, qui n'ont rien de national, n'ont quelque apparence de gravité que par l'étrange mollesse des capitaines-généraux et par les connivences de quelques *ayuntamientos*.

Au surplus, tout porte à croire à un rapprochement entre l'Angleterre et la France en ce qui concerne les affaires de la Péninsule. Dès-lors la cause des partis extrêmes est perdue sans ressource, car les *descamisados*, les carlistes, les espartéristes, n'ont point de racines dans le pays; leurs coupables espérances ne reposaient que sur l'appui et l'influence de l'étranger. Une fois les cortès réunies et la reine mise en possession du gouvernement, la question du mariage ne peut pas tarder à trouver une solution. Dans la situation présente de l'Europe, on peut sans crainte affirmer que le mariage conclu, la reine Isabelle sera promptement reconnue par les puissances du Nord. Leur refus n'était qu'un moyen d'action dans cette grave question, un moyen de négociation, un équivalent qu'elles tenaient en réserve pour contrebalancer l'influence de l'Angleterre et de la France. Le mariage étant conclu, elles n'auraient plus d'intérêt à s'interdire toute relation amicale avec l'Espagne. Ce ne serait plus qu'une bouderie sans but, et qui tournerait au profit de la France et de l'Angleterre.

Les troubles des légations paraissent se prolonger, et on ne peut assez déplorer des tentatives qui ne peuvent avoir pour résultat qu'une sévère répression, des mesures de police de plus en plus vexatoires, et peut-être aussi, si l'émeute venait à prendre quelque consistance, une invasion de troupes étrangères. Lorsqu'on songe à tout ce qu'une pareille levée de boucliers a d'étrange dans la situation présente de l'Europe, on est forcé de se demander si ces hommes sont dupes d'une illusion ou de quelques perfides suggestions. Espérons, dans leur intérêt et dans l'intérêt de l'Italie, qu'ils ne tarderont pas à ouvrir les yeux, et à ne plus fournir des armes à ces polices qui ne cherchent que des occasions de sévir.

Les Hollandais ne sont pas encore sortis de leurs embarras de finances. Les états-généraux n'étant pas disposés à accueillir le projet d'un impôt sur les rentes de l'état, le ministre des finances a donné sa démission, et a été provisoirement remplacé par le ministre de la justice, qui était opposé à la mesure proposée par son collègue. Évidemment, le ministre démissionnaire n'avait pas considéré qu'un impôt sur les rentiers de l'état n'est sans inconvéniens que là où le crédit public est assis sur des bases inébranlables, et où les rentes sont presque exclusivement possédées par des nationaux. Partout

ailleurs un impôt de cette nature sera qualifié de banqueroute partielle, et peut exposer le marché aux plus fâcheuses perturbations, et l'état à des pertes considérables. Qui peut calculer les effets du discrédit, si, pour une cause quelconque, un nouvel emprunt était nécessaire? D'ailleurs, serait-il bien juste de contraindre des étrangers qui ne doivent rien aux Pays-Bas, qui n'ont en Néerlande ni propriétés ni domicile, de les contraindre, dis-je, à payer un impôt au gouvernement hollandais, par cela seul qu'ils sont ses créanciers, qu'ils lui ont prêté leur argent sous la promesse d'un paiement intégral? Le projet présenté par le ministre chargé provisoirement du portefeuille des finances ne rencontrera pas les mêmes objections. Il propose une taxe sur le revenu. Cela frappera sans doute même les rentes, mais les rentes de ceux qui doivent des impôts au pays. L'impôt sur le revenu est en soi le plus juste et le plus naturel. Ce que chacun doit à l'état, pour les frais communs et les dépenses publiques, est une fraction proportionnelle de son revenu, quelle que soit d'ailleurs la source de ce revenu; la seule exemption admissible serait celle des revenus strictement nécessaires à l'existence du contribuable. Si on ne perçoit pas toujours l'impôt directement sur tous les revenus, c'est que rien n'est plus difficile que de connaître au juste le revenu de chaque personne imposée, et d'éviter les estimations arbitraires ou les fraudes. L'assiette de l'impôt sur le revenu, pour être tant soit peu équitable, exige des investigations, des précautions qui, dans la plupart des pays, seraient difficilement supportées, tant elles paraissent injurieuses et vexatoires. Toujours est-il que dans quelques pays on se résigne à cette nature d'impôt. La législature des Pays-Bas n'a pas encore déterminé le mode de perception : le principe seul paraît devoir être admis d'abord. Si un mode raisonnable est ensuite adopté, les Hollandais auront, en définitive, choisi le moyen le plus simple et le plus direct de rétablir l'équilibre dans leur budget.

Pour ramener le public aux questions politiques et l'arracher à ses préoccupations industrielles, on a essayé ces jours derniers d'une déclaration collective contre l'armement des fortifications de Paris. Le moyen était singulièrement choisi! Les fortifications ne sont pas achevées; aucun crédit n'a été demandé et ne le sera, dans cette session du moins, pour cet armement, et on voudrait que le pays, dès aujourd'hui, se préoccupât de cette question, s'alarmât de cette dépense et jetât les hauts cris contre une loi qui n'existe pas encore, même comme projet! Il est arrivé ce qu'il était facile de prévoir. Le pays n'a pas prêté la moindre attention à des déclamations qui étaient pour le moins fort intempestives. Il est sans doute naturel que tous ceux qui, par un motif quelconque, ne voulaient pas des fortifications de Paris, cherchent aujourd'hui encore tous les moyens de rendre ces grands travaux parfaitement inutiles; ils en voteraient la destruction avec les deux mains. Pour ceux au contraire qui, comme nous, attachent un grand prix à l'enceinte fortifiée de la capitale, la question de l'armement, question qu'il faudra sans doute vider en son temps, sera la plus simple des questions, car rien ne serait plus stupide que d'avoir dépensé cent quarante millions uni-

quement pour entourer Paris d'une promenade bastionnée; des fortifications désarmées ne sont que des murs et des fossés; au lieu de repousser ou de contenir l'ennemi, elles lui offrent un moyen de s'établir fortement dans le pays.

Des fortifications sans artillerie, c'est comme un militaire sans baïonnette, ni sabre, ni cartouches; c'est encore un homme, mais ce n'est plus un soldat. Attendre une guerre de coalition, une menace d'invasion pour songer à l'armement de Paris, serait une dérision et un crime, car qui ne sait qu'un an ne suffirait pas, s'il fallait tout faire, si rien n'existait, si rien n'était préparé? Mais il en est des forteresses à peu près comme des vaisseaux de ligne; il y a l'état de guerre et l'état de paix, l'armement et la disponibilité. Il est sans doute fort inutile en pleine paix que le matériel soit placé comme si l'ennemi se rassemblait déjà au-delà du Rhin, et que les chances de la guerre pussent tout à coup lui ouvrir la route de Paris; mais il serait trop étrange qu'une grande guerre venant par aventure à éclater, il n'y eût pas de matériel pour armer la capitale fortifiée; il serait par trop étrange qu'on ne pût pas dans quatre ou cinq semaines, dans deux mois au plus, la mettre en état de défense. Ceux qui ont voté la loi de 1841 auraient-ils donc joué une comédie? Nous sommes loin de le penser.

REVUE LITTÉRAIRE.

I. — NOTICE SUR M. GUY-MARIE DEPLACE, SUIVIE DE SEPT LETTRES INÉDITES DU COMTE JOSEPH DE MAISTRE, par M. F. Z. Collombet.

II. — SOIRÉES DE ROTHAVAL, OU RÉFLEXIONS SUR LES INTEMPÉRANCES PHILOSOPHIQUES DU COMTE JOSEPH DE MAISTRE.[1]

Dans l'article sur Joseph de Maistre, inséré le 1er août dernier, il a été parlé d'un savant de Lyon, respectable et modeste, auquel l'illustre auteur du *Pape* avait accordé toute sa confiance sans l'avoir jamais vu, qu'il aimait à consulter sur ses ouvrages, et dont, bien souvent, il suivit docilement les avis. Cet homme de bien et de bon conseil, que nous ne nommions pas, venait précisément de mourir le 16 juillet dernier, et aujourd'hui, un écrivain lyonnais, bien connu par ses utiles et honorables travaux, M. Collombet, nous donne une biographie de M. Deplace, c'était le nom du correspondant de M. de Maistre. Les pièces qui y sont produites montrent surabondamment que nous n'avions rien exagéré, et elles ajoutent encore des traits précieux à l'intime connaissance que nous avons essayé de donner du célèbre écrivain.

Disons pourtant d'abord que M. Deplace, né à Roanne en 1772, était de ces hommes qui, pour n'avoir jamais voulu quitter le second ou même le troisième rang, n'en apportent que plus de dévouement et de services à la cause qu'ils ont embrassée. Celle de M. Deplace était la cause même, il faut le dire,

(1) Deux vol. in-8°, Lyon.

des doctrines monarchiques et religieuses, entendues comme le faisaient les Bonald et ces chefs premiers du parti : il y demeura fidèle jusqu'au dernier jour. Il appartenait à cette génération que la révolution avait saisie dans sa fleur et décimée, mais qui se releva en 1800 pour restaurer la société par l'autel. Il fonda une maison d'éducation, forma beaucoup d'élèves, et écrivit des brochures ou des articles de journaux sous le voile de l'anonyme et seulement pour satisfaire à ce qu'il croyait vrai. Il avait défendu contre la critique d'Hofman des *Débats* le beau poëme des *Martyrs*, et plus tard, en 1826, il attaqua M. de Châteaubriand pour son discours sur la liberté de la presse. M. Deplace prêtait souvent sa plume aux idées et aux ouvrages de ses amis; pour lui, il ne chercha jamais les succès d'amour-propre, et je ne saurais mieux le comparer qu'à ces militaires dévoués qui aiment à vieillir *dans les honneurs obscurs de quelque légion :* c'est le major ou le lieutenant-colonel d'autrefois, cheville ouvrière du corps, et qui ne donnait pas son nom au régiment. On lui attribue la rédaction des *Mémoires* du général Canuel, et même celle du *Voyage à Jérusalem* du Père de Géramb. Mais son vrai titre, celui qui l'honorera toujours, est la confiance que lui avait accordée M. de Maistre, et la déférence, aujourd'hui bien constatée, que l'éminent écrivain témoignait pour ses décisions.

L'extrait de correspondance qu'on publie porte sur le livre du *Pape* et sur celui de l'*Église gallicane,* qui en formait primitivement la Ve partie et que l'auteur avait fini par en détacher. L'avant-propos préliminaire en tête du *Pape* est de M. Deplace : « Mais que dites-vous, monsieur, de l'idée qui m'est « venue de voir à la tête du livre un petit avant-propos de vous? Il me semble « qu'il introduirait fort bien le livre dans le monde, et qu'il ne ressemblerait « point du tout à ces fades avis d'éditeur fabriqués par l'auteur même, et « qui font mal au cœur. Le vôtre serait piquant parce qu'il serait vrai. Vous « diriez qu'une confiance illimitée a mis entre vos mains l'ouvrage d'un auteur « que vous ne connaissez pas, ce qui est vrai. En évitant tout éloge chargé, « qui ne conviendrait ni à vous ni à moi, vous pourriez seulement recom- « mander ses vues et les peines qu'il a prises pour ne pas être trivial dans un « sujet usé, etc., etc. Enfin, monsieur, voyez si cette idée vous plaît : je n'y « tiens qu'autant qu'elle vous agréera pleinement. »

Et dans cette même lettre datée de Turin, 19 décembre 1819, on lit : « On « ne saurait rien ajouter, monsieur, à la sagesse de toutes les observations « que vous m'avez adressées, et j'y ai fait droit d'une manière qui a dû vous « satisfaire, car toutes ont obtenu des efforts qui ont produit des améliora- « tions sensibles sur chaque point. Quel service n'avez-vous pas rendu au « feu pape Honorius, en me chicanant un peu sur sa personne? En vérité « l'ouvrage est à vous autant qu'à moi, et je vous dois tout, puisque sans vous « jamais il n'aurait vu le jour, du moins à son honneur. » M. de Maistre revient à tout propos sur cette obligation, et d'une manière trop formelle pour qu'on n'y voie qu'un remercîment de civilité obligée. Il va, dans une de ses lettres (18 septembre 1820), après avoir parlé des arrangemens pris

avec le libraire, jusqu'à offrir à M. Deplace, avec toute la délicatesse dont il est capable, *un coupon dans le prix qui lui est dû* : « Si j'y voyais le moindre « danger, certainement, monsieur, je ne m'aviserais pas de manquer à un « mérite aussi distingué que le vôtre, et à un caractère dont je fais tant de « cas, en vous faisant une proposition déplacée; mais, je vous le répète, « vous êtes au pied de la lettre *co-propriétaire* de l'ouvrage, et en cette qua- « lité vous devez être co-partageant du prix... » M. Deplace refuse, comme on le pense bien, et d'une manière qui ne permet pas d'insister; mais les termes mêmes de l'offre peuvent donner la mesure de l'obligation, telle que l'estimait M. de Maistre.

En supposant qu'il se l'exagérât un peu, qu'il accordât à son judicieux et savant correspondant un peu trop de valeur et d'action, on aime à voir cette part si largement faite à la critique et au conseil par un esprit si éminent et qui s'est donné pour impérieux. Tant de gens, qui passent plutôt pour éclectiques que pour absolus, se font tous les jours si grosse, sous nos yeux, la part du lion, *quia nominor leo,* que c'est plaisir de trouver M. de Maistre à ce point libéral et modeste. M. Deplace avait un sens droit, une instruction ecclésiastique et théologique fort étendue; il savait avec précision l'état des esprits et des opinions en France sur ces matières ardentes; il pouvait donner de bons renseignemens à l'éloquent étranger, et tempérer sa fougue là où elle aurait trop choqué, même les amis : *motos componere fluctus*. Quant à écrire de pareille encre et à colorer avec l'imagination, il ne l'aurait pas su; mais il y a deux rôles : on a trop supprimé, dans ces derniers temps, le second.

Il faudrait pourtant y revenir. C'est pour avoir supprimé ce second rôle, celui du conseiller, du critique sincère et de l'homme de goût à consulter, c'est pour avoir réformé, comme inutiles, l'Aristarque, le Quintilius et le Fontanes, que l'école des modernes novateurs n'a évité aucun de ses défauts. Il y a là-dessus d'excellentes et simples vérités à redire; j'espère en reparler à loisir quelque jour. Qu'est-il arrivé, et que voyons-nous en effet? On a lu ses œuvres nouvellement écloses à ses amis ou soi-disant tels, pour être admiré, pour être applaudi, non pour prendre avis et se corriger; on a posé en principe commode que c'était assez de se corriger d'un ouvrage dans le suivant. M. de Châteaubriand et M. de Maistre n'ont pas fait ainsi : le premier, dans les jeunes œuvres qui ont d'abord fondé sa gloire, a beaucoup dû (et il l'a proclamé assez souvent) à Fontanes, à Joubert, à un petit cercle d'amis choisis qu'il osait consulter avec ouverture, et qui, plus d'une fois, lui ont fait refaire ce qu'on admire à jamais comme les plus accomplis témoignages d'une telle muse. Mais ceci demanderait toute une étude et une considération à part : l'admirable docilité de l'un, la courageuse franchise des autres, offriraient un tableau déjà antique, et prêteraient une dernière lumière aux préceptes consacrés. Aujourd'hui c'est M. de Maistre qui vient y joindre à l'improviste son autorité d'écrivain auquel, certes, la verve n'a pas manqué. Non-seulement pour le fond et pour les faits, mais pour la forme, il s'inquiétait, il

était prêt sans cesse à retoucher, à rendre plus solide et plus vrai ce qui, dans une première version, n'était qu'éblouissant. On sait la phrase finale du *Pape,* dans laquelle il est fait allusion au mot de Michel-Ange parlant du *Panthéon : Je le mettrai en l'air.* « Quinze siècles, écrit M. de Maistre, « avaient passé sur la ville sainte lorsque le génie chrétien, jusqu'à la fin « vainqueur du paganisme, osa porter le *Panthéon* dans les airs, pour n'en « faire que la couronne de son temple fameux, le centre de l'unité catholique, « le chef-d'œuvre de l'art humain, etc., etc. » Cette phrase pompeuse et spécieuse, symbolique, comme nous les aimons tant, n'avait pas échappé au coup d'œil sérieux de M. Deplace, et on voit qu'elle tourmentait un peu l'auteur, qui craignait bien d'y avoir introduit une lueur de pensée fausse : « Car certainement, disait-il, le Panthéon est bien à sa place, et nullement en l'air. »—Et il propose diverses leçons, mais je n'insiste que sur l'inquiétude.

Nous avions dit que plusieurs passages relatifs à Bossuet avaient été *adoucis* sur le conseil de M. Deplace; une lettre de M. de Maistre au curé de Saint-Nizier (22 juin 1819) en fait foi : « J'ai toujours prévu que votre « ami appuierait particulièrement la main sur ce livre V (qui est devenu « l'ouvrage sur l'*Église gallicane*). Je ferai tous les changemens possibles, « mais probablement moins qu'il ne voudrait. A l'égard de Bossuet, en par- « ticulier, je ne refuserai pas d'affaiblir tout ce qui n'affaiblira pas ma cause. « Sur la *Défense de la Déclaration,* je céderai peu, car, ce livre étant un des « plus dangereux qu'on ait publiés dans ce genre, je doute qu'on l'ait encore « attaqué aussi vigoureusement que je l'ai fait. Et pourquoi, je vous prie, « affaiblir ce plaidoyer? Je n'ignore pas l'espèce de monarchie qu'on accorde « en France à Bossuet, mais c'est une raison de l'attaquer plus fortement. Au « reste, monsieur l'abbé, nous verrons. Si M. Deplace est longtemps malade « ou convalescent, je relirai moi-même ce V^e livre, et je ne manquerai pas de « faire disparaître tout ce qui pourrait choquer. J'excepte de ma *rébellion* « l'article du jansénisme. Il faut ôter aux jansénistes le plaisir de leur donner « Bossuet : *Quanquam o...!* »

Ces concessions ne se faisaient pas toujours, comme on voit, sans quelques escarmouches. On retrouve dans ces petits débats toute la vivacité et tout le mordant de ce libre esprit; ainsi dans une lettre à M. Deplace, du 28 septembre 1818 : « Je reprends quelques-unes de vos idées à mesure qu'elles « me viennent. Dans une de vos précédentes lettres, vous m'exhortiez *à ne « pas me gêner sur les opinions*, mais à respecter les personnes. Soyez bien « persuadé, monsieur, que ceci est une illusion française. Nous en avons « tous, et vous m'avez trouvé assez docile en général pour n'être pas scan- « dalisé si je vous dis qu'*on n'a rien fait contre les opinions, tant qu'on n'a « pas attaqué les personnes* (1). Je ne dis pas cependant que, dans ce genre « comme dans un autre, il n'y ait beaucoup de vérité dans le proverbe : *A*

(1) Si c'était une illusion française, de respecter les personnes en attaquant les choses, il faut reconnaître qu'elle s'est bien évanouie depuis peu.

« *tout seigneur tout honneur*, ajoutons seulement *sans esclavage*. Or, il est « très-certain que vous avez fait en France une douzaine d'apothéoses au « moyen desquelles il n'y a plus moyen de raisonner. En faisant descendre « tous ces dieux de leurs piédestaux pour les déclarer simplement *grands « hommes*, on ne leur fait, je crois, aucun tort, et l'on vous rend un grand « service... » Et il ajoutait en post-scriptum : « Je laisse subsister tout exprès « quelques phrases impertinentes sur les *myopes*. Il en faut (j'entends de « l'*impertinence*) dans certains ouvrages, comme du poivre dans les ragoûts.» Ceci rentre tout-à-fait dans la manière originale et propre, dans l'entrain de ce grand joûteur, qui disait encore qu'*un peu d'exagération est le mensonge des honnêtes gens*.—A un certain endroit, dans le portrait de quelque hérétique, il avait lâché le mot *polisson;* prenant lui-même les devans et courant après : « C'est un mot que j'ai mis là uniquement pour tenter votre « goût, écrivait-il. Vous ne m'en avez rien dit; cependant des personnes en « qui je dois avoir confiance prétendent qu'il ne passera pas, et je le crois « de même. » Mais, de ces mots-là, quelques-uns ont passé par manière d'essai, pour *tenter notre goût* aussi, à nous lecteurs français, lecteurs de Paris : nous voilà bien prévenus.

Enfin, pour épuiser tout ce que cette curieuse petite publication de M. Collombet nous apporte de nouveau sur M. de Maistre, nous citerons ce passage de lettre sur l'effet que le livre du *Pape* produisit à Rome; nous avions déjà dit que l'auteur allait plus loin en bien des cas que certains *Romains* n'auraient voulu : « (11 décembre 1820) A Rome on n'a point compris cet « ouvrage au premier coup d'œil, écrit M. de Maistre; mais la seconde lecture « m'a été tout-à-fait favorable. Ils sont fort ébahis de ce nouveau système « et ont peine à comprendre comment on peut proposer à Rome de nouvelles « vues sur le pape; cependant il faut bien en venir là. » *Il faut bien!* Combien de ces vœux impérieux, de ces *desiderata* de M. de Maistre, restent ouverts et encore plus inachevés que ceux de Bacon, qui l'ont tant courroucé!

Les Soirées de Rothaval, nouvellement publiées à Lyon, ne sont pas un pur hommage à M. de Maistre comme l'écrit de M. Collombet; ces deux somptueux volumes in-8°, de polémique et de discussion polie, ont pour objet de faire contre-partie et contre-poids aux *Soirées de Saint-Pétersbourg*, à ce beau livre de philosophie élevée et variée duquel l'auteur écrivait : « *Les Soirées* sont mon ouvrage chéri; *j'y ai versé ma tête :* ainsi, monsieur, « vous y verrez peu de chose peut-être, mais au moins tout ce que je sais. » — Rothaval est un petit hameau dans le département du Rhône, probablement le séjour de l'auteur en été. Le titre de *Soirées* n'indique point d'ailleurs ici de conversations ni d'entretiens; l'auteur est seul, il parle seul et ne soutient son tête-à-tête qu'avec l'adversaire qu'il réfute, et avec ses propres notes et remarques qu'il compile. On peut trouver qu'il a mis du temps à cette réfutation : « Quand le livre de M. Joseph de Maistre parut, j'étais, « dit-il, occupé d'un grand travail que je ne pouvais interrompre : je me « bornai à recueillir quelques notes, et ce sont ces notes que, devenu plus

« libre, je me suis décidé à présenter à mon lecteur en leur donnant plus « d'étendue. » *Les Soirées de Saint-Pétersbourg* ont paru en 1821; vingt ans et plus d'intervalle entre l'ouvrage et sa réfutation, c'est un peu moins de temps que n'en mit le Père Daniel à réfuter les *Provinciales*. Nous ne saurions rien de l'auteur anonyme des *Soirées de Rothaval*, sinon qu'il nous semble un esprit droit, scrupuleux et lent, un homme religieux et instruit; mais une petite brochure publiée en 1839, et qui a pour titre : *M. le comte Joseph de Maistre et le Bourreau,* nous indique M. Nolhac, membre associé de l'Académie de Lyon, qui avait lu dès-lors dans une séance publique un chapitre détaché de son ouvrage. Il avait choisi un chapitre à effet, et nous préférons, pour notre compte, la couleur du livre à celle de l'échantillon. Le plus grand reproche qu'on puisse adresser au réfutateur de M. de Maistre, c'est qu'il n'embrasse nulle part l'étendue de son sujet, et qu'il ne le domine du coup d'œil à aucun moment; il suit pas à pas son auteur et distribue à chaque propos les pièces diverses et notes qu'il a recueillies. Le journaliste Le Clerc, parlant un jour de Passerat et des commentaires un peu prolixes de ce savant sur Properce, je crois, ou sur tout autre poète, dit qu'on voit bien que Passerat avait ramassé dans ses tiroirs toutes sortes de remarques, et qu'en publiant il n'a pas voulu *perdre ses amas*. On pourrait dire la même chose de l'ermite de Rothaval : il a voulu ne rien perdre et tout employer. Les auteurs et les autorités les plus disparates se trouvent comme rangés en bataille et sur la même ligue; M. Ancelot, par exemple, y figurera pour six vers de *Marie de Brabant,* non loin de M. Damiron et des Védams. En revanche on doit au patient collecteur, en le feuilletant, de voir passer sous ses yeux quantité de textes dont quelques-uns nouveaux, assez intéressans et qui ont trait de plus ou moins loin aux doctrines critiquées. Plus d'une fois il a cherché à rétablir au complet, et dans un sens différent, des citations que de Maistre tirait à lui : cette discussion positive a de l'utilité. J'appliquerai donc volontiers à ces notes ce qu'on a dit du volume d'épigrammes : *Sunt bona, sunt quædam....*, et je pardonne à toutes en faveur de quelques-unes.

Si l'on demandait à l'auteur des conclusions un peu générales, on les trouverait singulièrement disproportionnées à l'appareil qu'il déploie : « J'ai « montré, dit-il en finissant, M. Joseph de Maistre injuste dans sa critique « et dépassant presque toujours le but qu'il voulait atteindre, *parce que,* « *pour ne suivre que les inspirations de la raison, il lui aurait fallu avoir* « *dans l'esprit plus de calme qu'il n'en avait.* » — Ce sont là des *truisms,* comme disent les Anglais, et il semble que le réfutateur ait voulu infliger cette pénitence à l'impatient et paradoxal de Maistre, de ne pas les lui ménager. A lire les dernières pages des *Soirées de Rothaval,* je crois voir un homme qui a entendu durant plus de deux heures une discussion vive, animée, étincelante de saillies et même d'invectives, soutenue par le plus intrépide des contradicteurs, et qui, prenant son voisin sous le bras, l'emmène dans l'embrasure d'une croisée, pour lui dire à voix basse : « Vous allez

« peut-être me juger bien hardi, mais je trouve que cet homme va un peu « loin. » — L'épigraphe qui devrait se lire en toutes lettres au frontispice des écrits de M. de Maistre est assurément celle-ci : *A bon entendeur salut!* L'honorable écrivain dont nous parlons ne s'en est pas assez pénétré; il y aurait matière à le narguer là-dessus. Pourtant, quand je parcours ses judicieuses réserves sur Bacon, sur Locke en particulier, si foulé aux pieds par de Maistre, une remarque en sens contraire me vient plutôt à l'esprit, et, si j'ai eu tort de l'omettre dans les articles consacrés à l'illustre écrivain, elle trouvera place ici en correctif essentiel et en *post-scriptum*. De nos jours, les esprits aristocratiques n'ont pas manqué, qui ont cherché à exclure de leur sphère d'intelligence ceux qui n'étaient pas censés capables d'y atteindre : de Maistre, par nature et de race, était ainsi; les *doctrinaires*, les esprits distingués qu'on a qualifiés de ce nom, ont pris également sur ce ton les choses, et par nature aussi, ou par système et mot d'ordre d'école, ils n'ont pas moins voulu marquer la limite distincte entre eux et le commun des entendemens. *Il entend, il comprend*, était le mot de passe, faute de quoi on était exclus à jamais de la sphère supérieure des belles et fines pensées. Eh bien! non : nul esprit, si élevé qu'il se sente, n'a ce droit de se montrer insolent avec les autres esprits, si bourgeois que ceux-ci puissent paraître, pourvu qu'ils soient bien conformés. Ces humbles allures, un peu pesantes, conduisent pourtant par d'autres chemins; les objections que le simple bon sens et la réflexion soulèvent, dans ces questions premières, demeurent encore les difficultés définitives et insolubles. Les esprits de feu, les esprits subtils et rapides, vont plus vite; ils franchissent les intervalles, ils ne s'arrêtent qu'au rêve et à la chimère, si toutefois ils daignent s'y arrêter; mais, après tout, il est un moment d'épuisement où il faut revenir; on retombe toujours, on tourne dans un certain cercle, autour d'un petit nombre de solutions qui se tiennent en présence et en échec depuis le commencement. On a coutume de s'étonner que l'esprit humain soit si infini dans ses combinaisons et ses portées; j'avouerai bien bas que je m'étonne souvent qu'il le soit si peu.

S.-B.

V. DE MARS.